

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome XXXI, fasc. 2.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

SECTIE VOOR MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen.—Verzameling in-8°.
Boek XXXI, afl. 2.

Le Noir congolais

vu par

nos Écrivains coloniaux

TEXTES

DE

F. BERLEMONT, R. CLOQUET, M. COOSEMANS, J. GERS, J.-M. JADOT,
P. E. JOSET, L. LEJEUNE, J. LEYDER, A. MAURICE, G. D. PÉRIER,
M. ROSE, J. SASSERATH, R. SAUSSUS, le R. P. F. SCALAIS, G. SION
et E. VAN GRIEKEN.

ILLUSTRATIONS

DE

F. Allard L'Olivier, A. Dupagne, A. Hallet, A. Jacovleff, H. Kerels,
F. Lantoine, H. Logelain, Cl. Serneels, J. Tercafs, Nic. Van den Houdt,
P. de Vaucleroy et Herbert Ward.



Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

1953

PRIX : F 200
PRIJS :

Le Noir congolais

vu par

nos Écrivains coloniaux

TEXTES

DE

Fernand BERLEMONT, Raymond CLOQUET, Marthe COOSEMANS,
José GERS, J.-M. JADOT, P. E. JOSET, Léo LEJEUNE, J. LEYDER,
A. MAURICE, G. D. PÉRIER, Max ROSE, J. SASSERATH,
Roger SAUSSUS, le R. P. F. SCALAIS, G. SION et E. VAN GRIEKEN.

ILLUSTRATIONS

DE

F. Allard L'Olivier, A. Dupagne, A. Hallet, A. Jacovleff, H. Kerels,
F. Lantoine, H. Logelain, Cl. Serneels, J. Tercafs, Nic. Van den Houdt,
P. de Vacleroy et Herbert Ward.

Mémoire présenté à la séance du 16 mars 1953.

Avertissement.

Le présent ouvrage contient le texte de six conférences à auteurs multiples, faites au cours de l'hiver 1951-1952 à la Maison des Écrivains belges à Bruxelles, sur le thème unique : *Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux*, à l'initiative de l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux de Belgique. M. J.-M. JADOT en était président, MM. G.-D. PÉRIER et Léo LEJEUNE, vice-présidents, M. P. HUBAUT, trésorier et MM. Arthur DUPAGNE, José GERS, Paul COPPENS et Pierre DE VAUCLEROY, membres du Conseil d'Administration.

Première conférence ^(*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos Conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

LIMINAIRE

C'est au souvenir jubilairement évoqué, lors du XXV^e anniversaire de notre Association, de conférences multiples par elle organisées au temps de ses débuts et vivement appréciées par un public de choix, que nous nous sommes résolus à entreprendre un cycle de soirées de l'espèce où serait étudiée par quelques-uns d'entre nous, chaque fois, l'attitude de quelques-uns de nos écrivains coloniaux vis-à-vis de nos pupilles de couleur : soudanais ou bantous, nilotiques, hamitisés ou pygmées.

C'est en effet, sans doute, de l'idée que se font les colonisateurs d'un territoire en friche qu'ils vont valoriser, des autochtones autrement colorés et civilisés qu'eux qui s'y trouvent, et des dispositions affectives que détermine en eux cette représentation, au moins autant que des postulats d'une saine exploitation progressive et rentable du sol et du sous-sol, que dépendent leur choix d'une méthode, leur sens de la politique indigène et leurs aménagements de l'avenir du Pays. Ce n'est pas uniquement par des raisons d'ordre économique et technique que les puissances coloniales tendent les unes, à la ségrégation des indigènes, les autres, à leur subordination au paternalisme européen, d'autres à leur promotion au rang de collaborateurs ou d'associés ou, mieux encore, à leur complète assimilation. Et cela est si vrai que l'on peut arriver par des raisons du cœur et des vues de l'esprit aussi bien que par les bas mouvements de l'orgueil racial ou de la seule cupidité, aux pires programmes de ségrégation : le culte sartrien de la « négritude » est aussi nuisible à l'heureuse intégration de la race noire dans la communauté fraternelle des Humains que les brutalités du Ku-klux-klan ou les calculs du syndicalisme

sud-africain. Et, tout de même, les thèses de LÉVY-BRUHL sur le prélogisme des noirs, thèses qu'il répudierait lui-même avant de mourir, n'avaient-elles pas inspiré, en même temps que d'aimables curiosités et de saines indulgences, un paternalisme allant jusqu'à la correction corporelle et aux atrocités de la « manière forte » ?

Il est d'autre part indéniable que les écrivains coloniaux qui sont le plus souvent des coloniaux écrivains, soit qu'ils se bornent à enregistrer en plus vif les impressions et les réactions du milieu colonial où ils vivent, soit qu'ils aient pu exercer par leurs écrits eux-mêmes une influence marquante sur les opinions et les tendances de ce milieu, sont les meilleurs témoins à entendre sur ces opinions et tendances qu'ils ont observées, analysées, enregistrées ou même dirigées. Que si l'on m'objectait qu'il est moins dangereux de juger une entreprise à ses accomplissements que sur ses confidences, je répondrais bien vite que notre œuvre au Congo n'a pas été l'objet d'une louange unanime de la part de nos écrivains. Nous aurons soin de faire porter notre examen sur des témoignages issus de tous les milieux, s'inspirant de toutes les convictions, formés à toutes les disciplines, ordonnés à toutes les professions.

* * *

Peut-être aurions-nous pu élargir notre enquête et la faire porter sur toutes les opinions émises sur le noir par des écrivains blancs. Mais ainsi élargie, cette enquête eût exigé de ceux qui la mèneraient et de ceux qui la suivraient une assiduité de semaines et de mois, sinon toute une saison, et perdait à la fois tout intérêt pratique, actuel et surtout national. Quel profit cette colonisation civilisatrice du Congo dont nous sommes fiers qu'elle soit nôtre, pouvait-elle escompter du rappel fait ici des allusions d'Homère ou même d'Hérodote aux

Pygmées du Haut-Nil ? Des rapports politiques des princes Achéménides ou des pharaons égyptiens avec les Éthiopiens, les Nubiens et les Nilotiques d'au-delà de la seconde cataracte ? Des relations de maître à esclave et à esclave, hélas ! tenu pour simple chose, des Grecs et des Romains avec des noirs de tout partout ? Des horreurs, si longtemps admises par tout notre Occident, du trafic négrier, qu'il fût aux mains des pirates barbaresques, des armateurs génois, ibériques, français ou hollandais, des Arabes d'Aden, de Mascate ou de Zanzibar, et de ses conséquences : l'esclavage du noir dans les deux Amériques et les vexations actuelles encore de la ségrégation ? Des passagères grandeurs des Empires soudanais vantées par les IBN KHALDOUN, les IBN BATOUTA et les ANSELME D'YSSALGUIER ? Des premières manifestations de la colonisation européenne dans le Golfe de Guinée et à la Côte d'Angola et des premières descriptions de l'Afrique centrale qui suivirent, dues à des voyageurs qui n'avaient fait qu'entrevoir leur sujet, eussent-ils été des nôtres comme EUSTACHE DE LA FOSSE et D'ESPIERRES et PIETER VAN DEN BROECK ou eussent-ils été traduits chez nous comme le fut par Martin EVERAERT, sur une première traduction de *Pigajetta*, le Portugais Duarte LOPEZ ? Des grandes explorations du XX^e siècle dont, seule, la dernière, grâce à l'heureux accaparement de Stanley par Léopold II, nous intéresse vraiment ? Ah ! certes, y aurait-il en tout cela belle matière à un cycle d'études qui relèverait aussi bien de l'histoire que de la littérature. Sa réalisation dépassait nos moyens sans nous faire entrevoir plus qu'une satisfaction de la curiosité pure. Mieux valait nous en tenir à un moindre propos : celui de préciser l'attitude intellectuelle et affective de nos écrivains coloniaux à nous, Belges ou étrangers entrés à notre service, envers nos Congolais à nous, soudanais de l'Uele et de l'Ubangi, bantous et semi-bantous de la forêt équatoriale et de la savane qui l'en-

cercle, nilotiques de l'Ituri et du Kivu, hamitisés de l'Urundi et du Ruanda, pygmées d'un peu partout.

Évidemment, seuls nous retiendront ceux de nos écrivains qui ont assez approché le noir congolais pour le bien observer et le bien juger.

C'est ainsi que, pour ne point nous écarter de notre propos et ne pas attarder nos exposés par des digressions exorbitantes, il nous faudra bien renoncer à vous rappeler certains écrivains des plus intéressants, parfois, et des plus méritants mais qui ne furent cependant que des coloniaux en chambre, en tout bien tout honneur. Nous ne vous parlerons pas de BANNING, le plus grand peut-être d'entre eux, ni d'Auguste DE LAMOTHE, le romancier des *Camisards* et des *Faucheurs de la mort* chers à nos primes jeunesses, mais auteur également de *Secrets de l'Équateur*, publiés en livraisons bihebdomadaires à un sou par *Le Patriote* et *Le National* bruxellois, ni de certain Père FRANCO dont un éditeur pontifical tournaisien distribua, traduit de l'italien, *Les Jumelles africaines*, description exacte, nous assure un sous-titre, du centre de l'Afrique d'après les découvertes les plus récentes, ni d'E. TYRIARD, auteur d'un *Afrika, gedeeltelijk naar de Schriften der Reiziger*, paru à Lierre, en 1878, ni même des ouvrages de propagande romancée du bon A. J. WAUTERS, tous écrits de bonne foi, sans doute, mais documentés de seconde main, aussi peu défendus que possible de la fantaisie et la plupart antérieurs à une intervention dans le centre africain, qu'il serait difficile de faire remonter à des jours antérieurs au discours léopoldien du 12 septembre 1876.

Par ailleurs, notre enquête s'arrêtera-t-elle au 1^{er} mai 1940. Les écrits non moins que les événements, en période d'agitation politique nationale ou internationale, ne se peuvent apprécier sans recul. Il va cependant de soi que nous n'entendons pas attribuer les tendances de guerre et d'après-guerre de notre administration coloniale à

d'autres raisons profondes que la suite dans les idées et la persévérance dans les attitudes d'un humanisme colonial déjà invétéré.

* * *

On a deviné, à me voir définir aussi exactement l'objet de notre étude, qu'elle a, dans mon propos, une fin non moins précise. Il en est bien ainsi, je vous en dois l'aveu. De nombreux voyageurs visitent notre Congo depuis que nous l'avons rendu praticable et même accueillant. Nombre d'entre eux écrivent et nous serons les derniers à le leur reprocher : nous écrivons bien, nous ! Mais parmi leurs jugements souvent très favorables sur nos accomplissements, se glissent par endroits des erreurs de nature à nuire aux bons rapports qui doivent perdurer entre nos noirs et nous. N'est-ce pas, pour ne citer qu'un exemple, parce qu'un visiteur américain, tout en célébrant les attitudes éminemment sociales de notre industrie minière au Katanga, n'a pas compris qu'elles ne s'inspiraient pas uniquement de la politique du meunier envers son âne, qu'un de nos jeunes écrivains de couleur du Stanley-Pool écrivait naguère à *Présence africaine* :

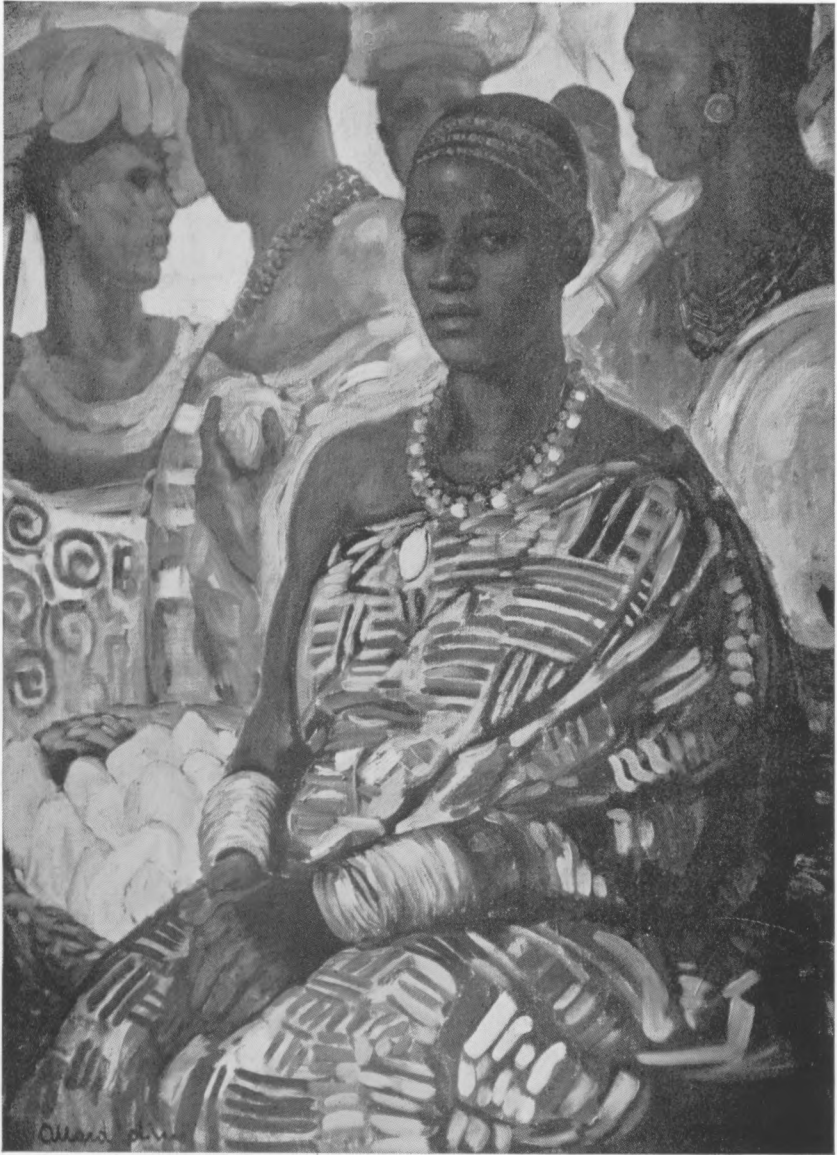
« Je dois reconnaître qu'ici nous sommes choyés et gavés... parce que la doctrine du Colonialisme le veut ainsi. Si le colon, l'industriel et le commerçant veulent voir leurs affaires prospères, il leur faut uniquement couvrir la nudité du noir et lui donner à manger. Une fois le ventre rempli, le noir s'en ira danser et dormir. Et point ».

Or, ne serait-il pas fâcheux, et pour eux plus encore que pour nous, qu'animés d'un mépris inspiré par ces vues trop étroites à la fois et injustes, nos noirs en voie d'évolution se jettent dans une aventure révolutionnaire qui ne pourrait aboutir qu'à l'anarchie dans la misère et à une rupture néfaste entre les détribalisés des centres et les bons basendji de la brousse et de la forêt, fidèles à leurs clans, indifférents à nos idéologies politi-

ques et voués par notre départ aux pires régressions ? La proclamation écrite *in tempore non suspecto* de nos intentions humanistes à leur endroit est éminemment de nature à éclairer nos confrères de couleur et à leur éviter une méprise génératrice des pires aventures.

Mais sommes-nous bien certains que tous nos écrivains s'avéreront imbus des mêmes convictions, également disposés à tendre à nos pupilles une main fraternelle, à les émanciper au moment favorable, ou former avec eux une société nouvelle sans discriminations idéologiques ou racistes entre ceux qui la formeront ? Non, sans doute. Mais j'ai la certitude que, dans leur ensemble, les opinions écrites que nous recueillerons, seront tout à l'honneur de ceux qui les auront émises et que les rares opinions pour nous embarrassantes trouveront une explication aisée, sinon leur excuse, dans l'ignorance, la précipitation ou l'un ou l'autre de ces gauchissements passionnels du jugement que provoquent si souvent l'intérêt, la rancune ou même le remords ; que, rarement, nous trouverons sous la plume de nos auteurs cette conception du noir anthropoïde resté en deçà de l'humain dont on écrivait tout récemment qu'elle ne se doit rencontrer que chez des Européens incultes et dépourvus eux-mêmes de toute philosophie ; enfin, que les quelques opinions irritantes que nous rencontrerons, seront éminemment compensées, tant aux yeux des noirs américains dont on nous dit qu'ils considèrent la colonisation belge comme un danger pour la race (*Présence africaine*, n° 8-9, p. 379), qu'aux yeux de certains de nos pupilles déjà tentés de se jeter dans leurs bras, par ceci que pour compenser une immense infortune, le fondateur de l'E. I. C. rêva de fédérer sous le drapeau de la civilisation des royaumes soudanais et bantous du Congo et que les formules salvatrices : « coloniser par droit de bienfait » et « dominer pour servir » sont tombées l'une et l'autre de la plume des nôtres.

J.-M. JADOT.



1. — Allard L'OLIVIER, Femme batutsi.

Deux précurseurs :

ARNOLD MAES ET PIERRE-J. DUTRIEUX

Il est deux hommes de chez nous qui furent des tout premiers à répondre à l'appel du Comité belge de l'Association internationale africaine et avant même la première conversation du roi Léopold II avec Henry Morton Stanley. Tous les deux intelligents, instruits, cultivés et curieux et disposant l'un et l'autre, l'un en néerlandais, l'autre en français, d'une plume bien taillée, ils eussent sans doute été nos deux premiers écrivains coloniaux belges s'ils n'avaient dû renoncer, l'un et l'autre, à la terre promise à leurs explorations avant que d'y entrer. Le premier, campinois, faisait partie de la première reconnaissance envoyée en Afrique centrale, en 1877, par l'Association internationale et placée sous le commandement du tournaisien Crespel : il mourrait à Zanzibar dès le 14 janvier 1878. Le second, tournaisien, fut envoyé par la même organisation, en avril 1878, pour remplacer le premier auprès du remplaçant de Crespel, l'athois Cambier : la maladie le contraignit à faire demi-tour dans le courant de l'été, en 1879. Le premier était docteur en sciences naturelles et membre de la célèbre société littéraire flamande : *Met Tijd en Vlijt* ; le second, docteur en médecine et promis à toutes les distinctions académiques du monde. L'un et l'autre, ils nous ont laissé, le premier sous forme de lettres à sa famille et de notes découvertes après sa mort, le second, sous la forme de conférences, de communications académiques et d'un petit volume de souvenirs autobiographiques, pathologiques et géographiques, un ensemble d'observations, anecdotes et considérations assez réduit, sans doute, et trop tôt arrêté, mais qui nous permettra d'entre-

voir sans mirage ce qu'ils auraient été : des hommes à qui rien d'humain n'est étranger.

Nous allons donc analyser ici les indices d'humanisme colonial que nous ont donnés dans ces confidences trop vite interrompues Arnold MAES, né à Hasselt le 21 mars 1854, et Pierre-Joseph DUTRIEUX, né à Tournai le 19 juillet 1848.

* * *

Arnold MAES, s'adressant à la veille de son départ aux membres d'une société savante dont il faisait partie, leur écrivait :

« Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas disposer de plus de connaissances dans l'accomplissement de la tâche que Sa Majesté a bien voulu me confier. Mais, si le travail peut remplacer jusqu'à un certain point les ressources de l'expérience, je prends le solennel engagement de faire à tout instant tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, pour rendre service à la science et à l'humanité ».

On ne saurait se montrer plus humaniste que cela.

De ce grave serment, MAES saura se souvenir jusqu'à son dernier souffle. Rien, au cours de son voyage de Southampton à Zanzibar par Madère, le Cap Vert, le Cap de Bonne-Espérance et Durban, ne lui échappera de ce qui peut enrichir l'appréhension du monde par le savoir humain. Les plantes, les poissons, les oiseaux et les hommes sont tour à tour l'objet de descriptions minutieuses et d'identifications savantes. Et les noirs observés apparaissent aussitôt à leur observateur épris d'humanité, sous le jour le plus aimable : curieux de nouveauté, fervents de pittoresque, de musique et de rythme, aisément satisfaits et reconnaissants de peu, facilement amusés de leurs petits travers mais toujours serviables les uns envers les autres.

Par ailleurs, nos premiers expéditionnaires s'émeuvent-ils déjà, non sans indignation, à la constatation

de sévices ou d'injures dont ces frères de couleur sont victimes sous leurs yeux, à la vue d'une chaîne d'esclaves au travail chez le sultan zanzibarite Saïd Bargash, par exemple, ou au calcul du gain excessif de certains acheteurs d'or qui le paient à leurs vendeurs indigènes la moitié de son prix et leur vendent au double du sien la cotonnade de traite qui le remplacera dans l'économie domestique des pauvres gens.

Rien, à mon sens, n'indique mieux dans quel esprit notre MAES eût observé, goûté et traité les noirs que l'anecdote suivante :

Cambier, le second de Crespel, a un vieux haut-de-forme désormais sans emploi. Il le donne à un des noirs qui sont montés à bord du SS. *Danube* à l'ancre devant Durban. Le Cafre de lever les yeux vers le Ciel et de remercier notre compatriote en l'assurant que Dieu est avec lui, non sans, pourtant, rougir un rien sous les regards moqueurs d'amis qui le trouvent drôle avec « ça » sur la tête. Mais Cambier et Maes s'en vont alors quérir un vieux pantalon et le remettent à l'un des rieurs qui fait des sauts de joie, particulièrement séduit par les boutons de cuivre fixés à la défroque. Et c'est tout... Nos premiers représentants en Colonie ont eu le bon goût de ne pas pousser la plaisanterie plus loin !

Les lettres et notes d'Arnold MAES ont paru en 1879, dans la collection des écrits publiés par le Davidsfonds sous le titre : *Reis naar midden Afrika*, en une brochure in-16° de 170 pages. Précieux avant-propos à un témoignage perdu !

* * *

Pierre-Joseph DUTRIEUX, lui, a donné à son témoignage, lequel, d'ailleurs, portait sur plusieurs mois de vie en caravane, une forme plus expresse et plus développée. Ses *Souvenirs d'une Exploration médicale dans*

l'Afrique intertropicale (Paris, Carré; Bruxelles, Mancaux, 1885) comprend, en effet, à la suite de souvenirs autobiographiques, de nombreuses observations anthropométriques et ethnographiques, faites sur la route des caravanes entre Zanzibar et Tabora. S'étant intéressé au swahili dès son arrivée à la côte, il était à même de mieux pénétrer que d'autres les conceptions et les sentiments de ses porteurs et des indigènes qui l'hébergeaient, assez pour faire entière confiance à leurs aptitudes à s'intégrer dans l'organisation du monde civilisé, apercevoir que s'ils nous jugent d'après eux, nous commettons la même faute en les jugeant d'après nous, protester avec véhémence contre l'annexion de leurs terres ancestrales par une Allemagne encore sanglante de ses excès en Nouvelle-Guinée et prendre parti en disciple de MIKLOUKHO-MACKAY, mais en précurseur de Jules DESTRÉE et des idéologues plus récents de l'O. N. U., pour une politique coloniale internationale qui sauvegarderait l'essentiel de leur autonomie.

Comme MAES, DUTRIEUX eût été un témoin littéraire des plus précieux de nos débuts africains, si la maladie ne l'avait obligé à reprendre en Égypte le poste qu'il y occupait, avant d'entrer au service de l'A. I. A., dans les services d'hygiène de l'administration khédiviale, puis à rentrer en Belgique où il se marierait pour mourir peu après, bey d'Égypte et comblé de distinctions et de titres, à Paris, le 30 janvier 1889.

Il nous a paru de simple justice envers ces précurseurs de mettre en évidence, dès le seuil de ces débats, le caractère humain de leurs entrevisions.

J.-M. JADOT.



2. — DUPAGNE, Femme lului.

Un des premiers explorateurs :

JÉROME BECKER

La première fois que j'entendis parler de cet auteur colonial — c'était, il est vrai, vers 1917, soit trente ans après la sortie de presse de son ouvrage — il me fut présenté comme particulièrement copieux et ... ennuyeux !

Copieux, oui, puisque sa *Vie en Afrique* a paru en deux volumes in-8° de 500 pages chacun, mais enrichis d'un portrait de l'auteur, d'une carte itinéraire, de 150 dessins originaux émanant des représentants les plus qualifiés de l'École belge de peinture et de sculpture, et d'une préface du Comte GOBLET D'ALVIELLA, alors président de la Société royale belge de Géographie.

Ennuyeux, jamais, bien qu'à certain moment de soi-disant malins aient pris l'habitude de préciser, en clignant de l'œil d'un air entendu, que cet ouvrage comporte *in fine* dix pages en blanc à l'usage des illettrés.

Ce n'était certes pas l'avis du préfacier : « M. le lieutenant BECKER, annonça-t-il, nous trace à son tour (c'est-à-dire, après STANLEY : *Cinq Années au Congo*, et ce rapprochement est déjà tout à l'honneur de notre compatriote) un tableau vivant et vécu (M. GOBLET D'ALVIELLA a souligné le mot *vécu*) de ce que furent nos premières expéditions en Afrique orientale ».

De son côté, le grand A.-J. WAUTERS, dont Fred VAN DER LINDEN a, ces jours-ci, rappelé la compétence absolument hors-ligne, ne craignit pas de ranger *La Vie en Afrique* parmi les ouvrages du genre les mieux

observés, les mieux faits et les plus intéressants. Aussi sa vogue fut-elle extraordinaire et son auteur connut-il vraiment une heure de célébrité. Ensuite, la disgrâce vint, puis l'oubli et, pour finir, la relégation dans un vieux fort désaffecté. Simplement, parce que, un peu trop haut et à tort, BECKER avait affirmé sa conviction que mieux valait s'entendre avec les Arabes, et mettre à profit leur ascendant incontestable sur les noirs, que de les combattre et rejeter des territoires du Congo.

« Le sol africain, écrivait-il, est assez grand pour admettre le concours de tous les dévouements et de toutes les énergies » (II, 47).

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la *Vie en Afrique*, récit des premières expéditions belges en Afrique orientale.

« Le vrai canevas de cette œuvre... m'a été fourni, dit son auteur, par les carnets où je consignais, chaque soir, les événements, grands ou petits, comme les impressions joyeuses ou tristes de la journée. Je l'ai renforcé, après coup, de quelques souvenirs rétrospectifs reliant intimement aux faits quotidiens les considérations ethnographiques et anthropologiques que le lecteur saute trop souvent, lorsqu'elles forment la matière de chapitres spéciaux rompant l'ordonnance et le mouvement du récit... » (I, Avant-Propos).

De là, cette attitude en face des noirs qui fait, successivement, de ce chef-adjoint d'expédition, un officier de santé, un instituteur, un briquetier, un charpentier ou un forgeron, suivant les cas et, toujours, quoi qu'il advienne, de ce militaire, un pacifique pleurant longuement la mort de ses compagnons blancs, mais regrettant avec autant de sincérité la disparition d'un de ses serviteurs noirs.

« Ce matin, 25 octobre (1880), en me levant, j'ai trouvé mon pauvre boy Daïmo étendu mort à quelques pas de mon lit sur la natte qu'il occupait près de la porte du tembé (maison). Il a succombé pendant la nuit, et sans que je m'en aperçusse, à un accès de fièvre typhoïde. Déjà, depuis la traversée du Mgonda Mkali (Terre ardente), Daïmo

se plaignait de violents maux de tête. Il avait commis l'imprudence, après s'être rasé à la façon musulmane, d'aller, sans turban, dans le Pori (Brousse). Un coup de soleil fut le résultat fatal de cet incroyable manque de précautions...

» Je perds en Daïmo un brave et digne garçon, assez simple d'esprit, à la vérité, et peu actif, mais obligeant et d'une honnêteté absolue. La faiblesse réelle de sa constitution l'empêchait de me rendre tous les services pour lesquels je l'avais engagé, mais je lui dois de parler actuellement le Ki-Souahili avec assez de facilité pour être compris de toutes les peuplades que je rencontrerai désormais jusqu'au Tanganika. Daïmo avait su se faire aimer de tout le monde, et l'annonce de sa mort a causé parmi nos hommes une certaine impression. Je l'ai fait enterrer dans la montagne, roulé dans une pièce d'étoffe blanche, avec toutes les cérémonies prescrites par la religion musulmane » (I, 228-229).

BWANA KIDOGO BEKR, le petit Commandant BECKER, eut à son service d'autres noirs :

« Le plus gai, le plus remuant de tous, c'est Mohamed Maskam, originaire de Kiloa, et un des Askaris (soldats) de la troupe. Connaissant toutes les légendes, tous les contes, toutes les fables qui ont cours depuis la Côte orientale jusqu'au Lac, il fait la joie de ses camarades sur lesquels il a acquis une heureuse influence. On se pâme à ses plaisanteries, dites avec une verve indémontable... C'est mon favori, et je m'en suis fait conter mainte histoire (Le Trompeur trompé, L'Ânesse du Blanchisseur, Le Lion, L'Hyène et le Lapin, etc., que BECKER prend soin de rapporter, II, 241-262). Le drôle en profite pour se donner du bon temps, car il est carottier dans l'âme. Mais il faut bien passer quelque chose aux artistes ! » (I, 340).

Daïmo était un boy, Maskam un soldat... On pourrait penser que BECKER n'avait d'attention que pour les gens de son escorte. Il raconte encore sa rencontre avec un lépreux :

« Complètement nu, le front couronné d'une tignasse grise, le visage effroyablement rongé par un cancer, cet homme me tendait l'oiseau que j'avais abattu...

» Pourquoi n'es-tu jamais venu à la maison de pierre ? Tu aurais pu y apporter du poisson et te procurer des étoffes pour te couvrir, du sorgho et du maïs.

» — J'avais peur d'être chassé.

» — Les Hommes Blancs respectent les vieillards et les malheureux, Ils t'auraient secouru.

» — Les Hommes Blancs sont bons, je le sais. Les nègres n'ont pas de pitié. L'on m'a parlé de toi, et c'est pourquoi j'ai osé t'aborder. Mais les soldats qui sont chez toi me maltraiteraient...

» — Eh bien ! soit, reste dans ton île. Je te ferai apporter de la farine et du tabac... » (II, 229-230).

BECKER fit comme il avait promis, jusqu'au jour où on vint lui rapporter la mort du paria, devenu la proie d'un crocodile.

« Naturellement, fit-il observer à cette occasion, les habitants de Karema n'ont pas manqué de transformer le gigantesque saurien en un des Oua-Totos (enfants) de l'Esprit du Lac, irrité de voir profaner si longtemps sa résidence sacrée » (II, 367).

Ces cas, et d'autres qu'il serait facile de relever, montrent que cet auteur fut non seulement humain envers les membres de son entourage, mais encore pour les autres êtres que rencontra son expédition, 3^e en date, du Comité national belge de l'A. I. A. dont le titre exact était, — faut-il le rappeler ici ? — Association internationale pour l'Exploration et la Civilisation de l'Afrique.

Étant donné le but scientifique et philanthropique de l'A. I. A. et de chacun des Comités nationaux qui la composaient, il eût été, du reste, au moins contre-indiqué d'agir avec indifférence ou méchanceté. Mais lieutenant et, qui plus est, lieutenant d'artillerie (on sait que les armes spéciales, dont l'artillerie, ont toujours manifesté un plus grand esprit de compréhension entre officiers et troupes que les armes simples), spécialement choisi entre cent concurrents pour assurer, en second, le commandement d'une mission considérée comme très importante vu son coût et les fins qu'elle se proposait, Jérôme BECKER n'a évidemment négligé aucun des moyens de réussir et, entre autres, il a exploité à fond toutes ses

capacités en matière de psychologie. A cet égard, on appréciera pleinement la page dans laquelle il rectifie le portrait « assez pessimiste » de l'Africain tracé par BURTON :

« Bon caractère et cœur dur, il est batailleur et circonspect, bon à un moment, cruel, sans pitié et violent le moment d'après, sociable et sans affection, superstitieux et grossièrement irrégulier, servile et oppresseur, têtu et pourtant volage et amoureux de changement ; attaché au point d'honneur, mais sans aucune trace d'honnêteté en parole ou en action, avare et économe, et cependant irréfléchi et imprévoyant ».

Ainsi s'était exprimé le découvreur du lac Tanganika.

« La vérité est, BECKER dicit, qu'indompté et féroce, lorsqu'on l'abandonne à ses instincts, le nègre devient doux et soumis, sous une discipline à la fois paternelle et sévère. C'est un malheureux, gâté par les mauvais traitements et les mauvais exemples. Passant de l'extrême paresse à l'activité fébrile, résigné passivement à la douleur et confiant dans le moindre palliatif, l'Africain n'obéit encore qu'à l'impulsion ou à la contrainte. Inutile de lui demander un raisonnement personnel. Les faits particuliers tombent bien sous son observation, parfois subtile, mais les faits généraux lui échappent. Et pourtant ne désespérons pas de cette race, encore si loin de son émancipation définitive, et pour laquelle la sujétion à des lois tutélaires est le premier des bienfaits. L'enfant nègre, on l'a constaté, est aussi apte à se développer moralement que le fils d'Arabe, mais il importe de surveiller surtout l'époque où, de l'adolescence, il passe à la puberté. Il ne faut point laisser s'endormir ce cerveau plus hâtivement formé et par conséquent plus vite réfractaire aux acquisitions nouvelles. Comme chez l'Européen, une hygiène soutenue, un entraînement sans relâche peuvent imposer à la nature une prolongation de croissance. C'est sur l'enfant nègre repétri, en quelque sorte, dans le moule européen, qu'il faut compter pour constituer, au centre de l'Afrique, un futur corps de nation. Sa boîte osseuse doit s'élargir sous le marteau infatigable de la pensée et, de génération en génération, en arriver à une activité semblable à celle des noirs acclimatés et régénérés des États-Unis d'Amérique. En dépit de l'opinion formulée naguère.... les résultats obtenus sont déjà probants. Ici, le seul fait de vêtir nos petits sauvages qui partout ailleurs, en Afrique, courent nus jusqu'à l'âge nubile, leur a donné une certaine retenue.

Sachons jeter dans leur cœur la semence du Vrai, du Bien et de l'Utile, et la moisson lèvera, comme cette terre trop vivace livrera un jour tous ses trésors à ceux qui auront su l'assainir par l'Agriculture et par l'Industrie » (II, 287-288).

Même écrite en 1886, cette page à peine retouchée ne serait pas tellement déplacée dans *Grands Lacs*, *Jeune Afrique* ou la *Revue coloniale belge* !

LÉO LEJEUNE.

Un grand administrateur :

CAMILLE COQUILHAT

De nos pionniers coloniaux, COQUILHAT est sans doute un des plus remarquables, étant non seulement homme d'action, mais encore écrivain de haute qualité. Il est, en effet, un de nos premiers concitoyens à avoir servi la cause de la colonisation belge du bassin du Congo par l'épée à la fois et par la plume.

Liégeois d'origine, né en 1853, il avait terminé brillamment ses études à l'École militaire, été nommé sous-lieutenant en 1874, lieutenant en mars 1880 et adjoint d'état-major le 30 décembre suivant. Il l'est toujours en 1882, mais, d'esprit aventureux, il rêve du continent noir, ce continent mystérieux pour lequel quelques-uns de ses anciens condisciples se sont déjà embarqués. Il offre ses services à l'Association internationale africaine et part d'ici en août 1882.

Dès qu'il a pris contact avec la terre africaine, COQUILHAT se sent conquis et comprend que sa vie est désormais attachée à ce sol nouveau qu'il aime déjà. Adjoint à HANSENS, il se rend d'abord à Bolobo, puis est envoyé avec Vangele à l'Équateur, pour y fonder un poste. Si occupé qu'il soit par les travaux multiples d'installation de ce poste, il se met aussitôt à l'étude du noir et de sa psychologie. « Population barbare, paresseuse, mais brave », constate l'officier que révoltent d'ailleurs certaines cruautés dont le décès d'un chef a donné le signal, mais qui doit se retenir de toute intervention et se tait la tristesse dans l'âme.

Après un séjour de quelques mois, COQUILHAT est

envoyé à Iboko, pour y fonder une seconde station. C'est le journal des mois passés à cette fondation qui fait toute la seconde et plus considérable partie de son livre *Sur le Haut-Congo*, si riche en notations sur le pays et sur ses habitants.

Citons-en une page. Il s'agit d'une palabre qui se tient à Lulonga sous la présidence de Hanssens, soucieux de se munir de tous les renseignements sur le chef d'Iboko qui lui faciliteront l'installation de la station dont le commandement est réservé à Coquilhat. Cette palabre présentera des incidents que tout Européen non encore accoutumé aux usages du Haut-Fleuve trouverait d'un haut comique.

« ...Nous étions rangés en demi-cercle, Hanssens, Courtois, Webster et moi, en face de l'aréopage des chefs et des notables indigènes. Amelot s'était joint à nous avec son accordéon. Notre interprète ayant terminé la traduction du discours d'ouverture du capitaine, les natifs qui n'avaient cessé de braquer leurs yeux sur l'instrument inconnu, brillant de couleurs vives et dorées, tenu par Amelot, demandèrent, avant toute réponse politique, à connaître la nature de cet objet. Cette curiosité était prévue. Aussi Hanssens se borna-t-il, en passant gravement la main dans sa belle barbe blanche de prophète, à dire à Amelot :

» Allez-y. L'hymne de l'Équateur, s'il vous plaît.

» Et notre virtuose d'attaquer sérieusement le fameux pot-pourri. Il avait au préalable fortement gonflé l'accordéon, ce qui avait provoqué un mouvement de recul dans la foule. Mais quand les premières mesures eurent fait retentir l'air de leurs sonorités pleines, totalement ignorées de ces pauvres diables, ce fut d'abord de la stupeur. Puis, un rire fou, universel, irrésistible s'empara d'eux ; ils s'empoignaient mutuellement les mains et les claquaient avec force ; ils dansaient, se renversaient, se pliaient, se tordaient. Cette joie formidable dura bien cinq minutes et elle mit en fuite les nombreux oiseaux qui assistaient à la scène dans les arbres. Le calme enfin rétabli, les chefs nègres déclarèrent que ce fétiche était aimable et indiquait nos bonnes intentions... ».

Il va de soi que tout s'arrangea. Et que Hanssens put installer définitivement son jeune adjoint à Iboko.

COQUILHAT s'y met à l'œuvre et donne alors toute la mesure de son intelligence et de son inlassable activité. Non seulement, il y crée un poste modèle, mais il n'hésite pas à entreprendre l'étude approfondie de la langue, des mœurs, coutumes et lois des populations qui l'entourent. Il écrit :

« On ne sait en Europe, combien il est malaisé de raisonner avec les sauvages. On les croit absolument voisins des animaux pour l'intelligence. C'est une erreur profonde. Leur esprit est ouvert mais dévoyé par une éducation barbare, cinquante fois séculaire ».

Des sauvages ? Telle était, en effet, il y a une soixantaine d'années, l'opinion générale sur les habitants de l'Afrique centrale, de ce Congo à peine découvert et considéré comme un enfer, une terre ensorcelée et peuplée de cannibales.

Et certes, l'endroit occupé par COQUILHAT était-il effectivement l'habitat d'une population barbare s'adonnant, en certaines occasions, au cannibalisme. Il essaye de les convaincre et de les détourner de telles pratiques.

« C'est horrible », leur dit-il. A quoi il lui est répondu candidement : « Au contraire... c'est excellent... avec du sel ! »

Le noir ne voyait rien de cruel dans le fait, par exemple, de manger des prisonniers de guerre, qui était, à son sens, une manière agréable de les faire disparaître.

COQUILHAT s'aperçoit qu'une méthode progressive d'éducation aura seule raison de coutumes dont ces peuplades ne soupçonnent pas la monstruosité. L'emploi de la force ne donnerait aucun résultat... bien au contraire. Comme il le dit, les Bangala sont incontestablement bien doués sous le rapport intellectuel et il songe, avec raison, que grâce à cette intelligence, ils finiront par comprendre le côté inhumain de ces abominables coutumes.

Si leur intelligence est vive, elle est particulièrement

ournée vers la ruse et l'esprit de négoce. Ils sont, en outre, cupides, pillards et menteurs. Menteurs, oui, comme tous les êtres ignorants et qui, comme des enfants, éprouvent le besoin de s'exprimer avec exubérance, d'exagérer, d'enjoliver ou de dénaturer les faits.

« Je vois en eux, dit COQUILHAT, l'homme primitif et naturel, livré à ses mauvais instincts. Mais en revanche, ces grands enfants sont susceptibles d'amitié, de tendresse familiale. La jalousie, l'orgueil, la vanité, l'enthousiasme les dominant comme nous. Malgré la polygamie, l'amour chante dans leur cœur et leur abattement peut aller jusqu'au désespoir ».

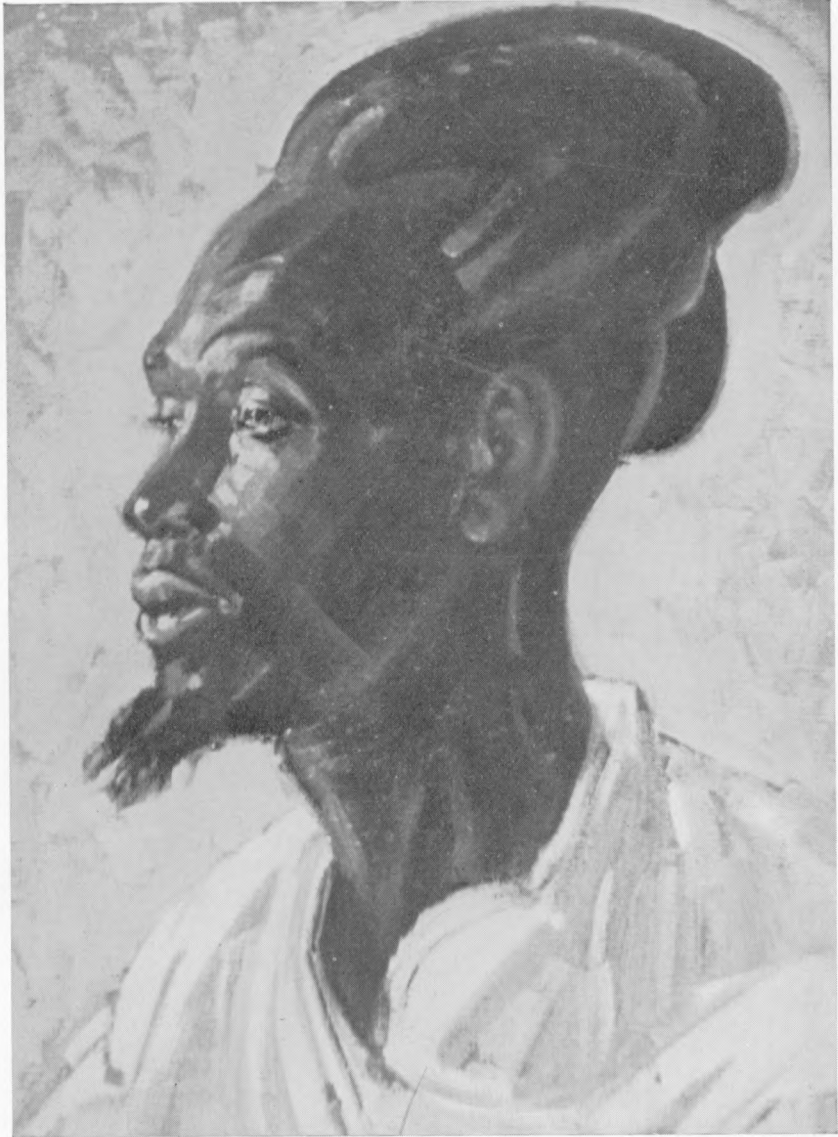
Ainsi COQUILHAT, à force de patience, de tact, de courage également, malgré désillusions, difficultés et risques, COQUILHAT se met à aimer cette sauvage population. Et le miracle s'accomplit. Il se fait aimer d'eux.

Le 9 août 1885, après un séjour de quatorze mois à Iboko, COQUILHAT s'apprête à rentrer en Europe pour y passer un congé largement mérité.

Ce départ, il le décrit dans son livre, en quelques lignes empreintes d'une profonde émotion.

« 9 août 1885. A sept heures du matin, l'*En Avant* est sous vapeur et j'échange une dernière confidence avec le lieutenant VAN KERCKHOVEN. Les indigènes, en masses considérables, font des adieux émus à ceux de mes noirs qui, comme moi, redescendent à la côte, et les comblent de cadeaux. Les monanga, guidés par le vieux roi, m'attendent au bord de l'eau. Tous me donnent l'amicale poignée de main du départ et Mata-Buiké, m'embrassant en pleurant, me dit : « Revenez bien vite, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir ». Je m'arrache à son étreinte et je monte à bord. Au bruit du canon et des acclamations de nos braves serviteurs et des Bangala, nous nous éloignons rapidement vers l'aval. Je suis profondément remué et récompensé. Nous avons conquis le cœur des sauvages bangala ».

Muefa, sur l'*En Avant* en descente du Fleuve, repasse alors les jours de sa vie agitée parmi les Bangala et constate qu'à tout prendre, ces enfants primitifs de la



3. — André HALLET, Type mutusi (Ruanda).

nature ne sont pas aussi mauvais qu'on l'aurait pu croire.

« En donnant, nous dit-il, aux mots la valeur toute relative que l'insuffisance de ces sauvages comporte, je vois en Mata-Buike un sage, un homme bienveillant et supérieur, qui a pressenti le progrès que les hommes blancs pourront assurer à son pays ».

Après un congé passé en Europe, l'officier-écrivain, en route pour les Stanley-Falls, reverra ses amis bangala ; il les reverra encore peu de temps après, quand la maladie le forcera à rentrer prématurément des Falls. Puis, il ne les reverra plus. Sans doute reviendra-t-il encore en Afrique, en qualité de vice-gouverneur général et pour quelque onze mois, mais sans plus quitter le Bas-Congo.

Il avait le premier, et c'était en 1888, proclamé le principe que l'on ne doit travailler, en Colonie, que par et pour l'indigène, et beaucoup espéré de la perfectibilité de cet indigène par l'enseignement, le travail et l'éducation.

Fernand BERLEMONT.

Un grand « commis » de Léopold II :

LE BARON CHARLES LIEBRECHTS

Rencontrer Charles LIEBRECHTS, revoir bien vivant ce bel officier sportif dans ses multiples activités coloniales, c'est se rappeler les débuts de notre œuvre coloniale et les principes de colonisation sur lesquels s'organisa l'État Indépendant du Congo.

Comme l'écrivait Jean-Charles HOUZEAU, le premier directeur de l'Observatoire de Belgique : « on ne connaît bien un homme que par ses livres ». C'est dans ses livres et ses articles de presse que nous retrouvons, dressé dans son énergique stature, le major Charles LIEBRECHTS.

Mais puisque j'ai fait allusion à Jean-C. HOUZEAU, je tiens à ajouter que cet écrivain, astronome et journaliste, mériterait lui aussi de figurer quelque jour, dans la pieuse galerie oratoire que notre Association a eu l'excellente idée d'ouvrir à nos mémorialistes coloniaux. Fondateur de la Société royale belge de Géographie, c'est J.-C. HOUZEAU qui fut chargé de recevoir Stanley, lors du passage du célèbre explorateur par Bruxelles, en juin 1878, au retour de sa randonnée transafricaine par la voie du Congo. HOUZEAU prit également une assez grande part aux travaux du Comité belge de l'Association internationale africaine et l'on se souvient, sans doute, des utiles recommandations qu'il présenta au sujet du respect à accorder aux arts et métiers indigènes. HOUZEAU fut encore le créateur du premier journal nègre en Amérique.

La parenthèse fermée sur une observation, qui rapproche d'ailleurs deux personnalités-types, me revoici

tout près du major LIEBRECHTS, ami des noirs comme son compatriote J.-C. HOUZEAU.

J'ai d'ailleurs eu l'honneur d'approcher, maintes fois, dans les couloirs de la rue Bréderode, où siégeait l'administration de l'État Indépendant du Congo, le major Charles LIEBRECHTS. Secrétaire général du département de l'Intérieur de l'État congolais, il était un des trois grands commis de cet État ; les deux autres se nommaient le chevalier de Cuvelier, secrétaire général du département des Affaires étrangères, et Hubert Droogmans, secrétaire général des Finances. C'est en s'inspirant des données humanitaires qui avaient guidé ce triumvirat clairvoyant, que Charles LIEBRECHTS résumait, en 1909, la tâche acceptée par la Belgique lors de la reprise de l'État fondé par le roi Léopold II.

En tête de ses *Souvenirs d'Afrique : Congo, Léopoldville, Bolobo, Équateur (1883-1889)*, le major LIEBRECHTS, alors conseiller d'État honoraire, déclarait :

« Nous avons assumé devant le monde, la lourde tâche de guider vers un état social supérieur, des millions d'êtres primitifs.

» Pour y parvenir, nous n'avons pas le choix entre plusieurs méthodes, car il n'en est qu'une, qui nous garantisse le succès. Gardons-nous de céder à la tendance qui consiste à imposer aux noirs de l'Afrique, la forme de nos sociétés européennes. Ce serait stériliser à jamais un sol où fermente un levain plein d'espérances. Stimulons, au contraire, par une intervention intelligente, l'évolution naturelle qui semble arrêtée chez ces peuples, consolidons les bases sur lesquelles repose la vie sociale indigène, en lui imprimant seulement la direction générale, qui, dans le cours des temps, la rapprochera lentement de notre propre idéal, tout en lui laissant son activité et son originalité ».

Ces judicieux conseils, formulés il y a plus de quarante ans, ne dirait-on pas qu'ils datent d'aujourd'hui ? Ne croyons pas à une simple phraséologie d'homme d'État ou de politicien, imbu de théories humanitaires et qui n'aurait pas pris contact avec les réalités, souvent hostiles à de telles théories.

Non, LIEBRECHT est un homme d'action. Il a mis la main à la pâte. C'est un explorateur, à l'époque difficile de notre pénétration dans un pays où le climat, la nature et les habitants dressent de troublants obstacles devant l'Européen encore peu préparé à en affronter les dangers.

L'histoire de cet acclimatement pénible, de ces luttes incessantes contre l'imprévisible, nous est contée d'une manière simple et lucide, sans forfanteries bariolées. Dans les contacts difficiles avec les natifs, l'explorateur (c'est le terme que l'on emploie alors pour désigner nos premiers coloniaux) ne se départira jamais de cette règle générale qu'il a faite sienne : allier beaucoup de patience à une bienveillante fermeté.

Il aura la patience de celui qui veut comprendre et comprendre c'est prendre avec soi, s'assimiler, aimer, aimer même le disparate, ce qui dérouté nos habitudes ou nos concepts d'occidentaux. Quand il séjourne à Bolobo, LIEBRECHTS n'hésite pas à se mêler à la population autochtone, en dépit parfois de la malpropreté de certains individus.

« J'étais, écrit-il, de toutes leurs cérémonies et ils n'éprouvaient aucune gêne en ma présence. De mon côté, je m'efforçais de me plier aux coutumes locales autant que le permettaient les devoirs d'humanité et je participais ainsi aux manifestations de joie et de douleur des indigènes. A la naissance de l'enfant d'un notable, j'envoyais un présent ; à la mort d'un indigène, j'offrais également une pièce d'étoffe pour aider à l'ensevelissement ».

LIEBRECHTS observe et étudie les mœurs, les croyances, le comportement des Congolais et même des noirs étrangers. Quel éloge il consacra à la mémoire du haoussa Omari, qui sauva le capitaine Deane pourchassé par les Arabes !

A son second séjour, LIEBRECHTS deviendra l'organisateur de Léopoldville. Il insistera encore sur la nécessité de connaître le noir pour le traiter avec justice.

« Il est important, répétera le Lt LIEBRECHTS, que les Européens apprennent, et les mœurs, et le dialecte des peuplades au milieu desquelles ils ont à vivre ».

LIEBRECHTS écrira ailleurs :

« Surtout, n'oublions pas d'élever la femme indigène, dont le rôle, dans le premier stade de l'évolution, aura une si heureuse et grande influence ».

O leçon trop méconnue !

Dans ses articles de l'*Étoile Belge*, où il signalait : « Un vieux Congolais », et qui ont été réunis en un volume présenté par le maître écrivain Albert GIRAUD, LIEBRECHTS, tout en adoptant la formule « Il ne faut pas les pousser », formule opposée à une éducation trop rapide des indigènes, déclare :

« Tandis que l'indigène s'élèvera dans l'ordre social, il importe que son attachement à l'autorité ne s'affaiblisse pas ».

Mais il explique aussitôt :

« Nous croyons qu'on obtiendra ce résultat en réservant aux autochtones une coopération de plus en plus large aux affaires publiques, sans forcer les étapes, à condition qu'on établisse un état social spécial basé sur une hiérarchie locale n'ayant aucune affinité, ni rapports, avec nos organisations métropolitaines ».

Tout cela, objectera-t-on, sont gloses d'un « explorateur » devenu fonctionnaire et expliquant, après coup, son comportement colonial. Or, il suffit de constater, ainsi que le rappelle LIEBRECHTS dans la suite de ses *Souvenirs d'Afrique*, « que jamais, au Congo, un agent ne reçut une récompense honorifique à raison des combats livrés aux indigènes, quelles que fussent les circonstances et les causes de ces combats » pour rattacher principes et conduite à de hautes injonctions royales. Jamais le Roi n'accorda de distinctions à raison de combats livrés même aux indigènes révoltés.

Le colonel baron Charles LIEBRECHTS ne cessera, partant, de recommander de traiter les colonisés noirs comme des associés dans l'œuvre commune de civilisation. Il se gardait ainsi tout entier à l'idéal de l'auguste Patron auquel il consacra son dernier ouvrage : *Léopold II, fondateur d'empire*.

Maintes fois encore, quand il aura résigné ses fonctions de secrétaire général de l'Intérieur à l'État Indépendant du Congo, je croiserai le colonel baron LIEBRECHTS entre la place Royale et le bas de la ville, quartier des journaux. Chroniqueur régulier à l'*Étoile Belge*, collaborateur occasionnel de l'*Indépendance Belge* et autres organes de presse, c'est par la plume que cet éminent « léopoldien », suivant l'exemple de STANLEY, BANNING et A. J. WAUTERS, poursuivra l'apostolat colonial. Et nous voyons se réaliser celui-ci dans l'essor culturel de l'humanité africaine reprenant confiance dans les valeurs de sa race et se joignant à l'européenne pour l'amélioration d'un monde nouveau.

Je crois que cet exemple d'un homme d'action doublé d'un bon écrivain doit être souligné dans l'histoire de notre expansion au-delà des mers. Il n'est pas douteux, qu'en dehors de sa carrière de secrétaire général de l'Intérieur dans l'administration métropolitaine de l'État Indépendant du Congo, la collaboration assidue d'« Un vieux Congolais » au journal l'*Étoile Belge* a heureusement contribué à la défense de la politique coloniale suivie par la Belgique. L'auteur a détruit la fameuse légende des « cerveaux brûlés » en montrant que, dès l'origine, nos coloniaux appartiennent « à l'école des Cambier, des Hanssens, des Coquilhat, des Ramaeckers, des De Bruyne, et de tant d'autres, qui dorment là-bas leur dernier sommeil ».

Par ses voyages, notamment au Brésil où il constata et admira sans préventions les contacts entre blancs et noirs, le chroniqueur colonial justifiait, humainement,

les vues recueillies au cours de sa longue administration des affaires coloniales du roi Léopold II. De cette expérience, il conservait les plus justes espoirs, tel celui de voir « créer une société indigène évoluant par des procédés s'inspirant de la mentalité des autochtones, des us et coutumes transmis par la tradition et remontant à de longs siècles en arrière ».

Dans les formes traditionnelles des objets utilisés par les noirs et, tous, ingénieusement confectionnés ou ornés, s'inscrit un rythme d'art auquel Charles LIEBRECHTS n'a pas non plus été insensible. Il suffit pour s'en convaincre, de feuilleter ses *Souvenirs d'Afrique*, édités dès 1909. Ils sont abondamment illustrés de reproductions de huttes décorées, de pirogues dont le galbe gracieux fait penser à celui des gondoles vénitiennes, de coiffures bayanzi, de poteries, d'épingles à cheveux, de couvre-chefs, d'amulettes, d'épiloirs, de pipes, d'instruments de musique, de sièges, de paniers, de lances, etc. De tels dessins — comme ceux des gothiques illettrés — révèlent une humanité sensible !

Gaston-D. PÉRIER.

Un médecin-soldat :

LE DOCTEUR JOSEPH MEYERS

Le *Prix d'un Empire* est de 1943, la préface de son auteur, de 1913 et les événements qui s'y trouvent rapportés remontent à 1896-1899. On a un peu honte lorsque l'on fait ces rapprochements ; honte pour les éditeurs belges qui, si longtemps, ont méconnu une œuvre de hardiesse et de liberté ; honte aussi pour le public belge tenu, jusqu'à cette guerre-ci, pour plutôt incapable de goûter un récit d'aventure et d'héroïsme. Le prix de littérature coloniale échu à cet ouvrage a souligné la qualité du témoignage rapporté par le Dr MEYERS. Il n'a pas effacé l'indifférence manifestée à l'égard de l'un des plus curieux épisodes qui se soient rencontrés dans la vie d'un médecin promu commandant de forces armées. « Par le hasard », dit M. DESSART (l'éditeur), en réalité par Dhanis lui-même et de préférence à des militaires de métier, parce que ce médecin était le seul à connaître la langue des zanzibarites et le seul à posséder la confiance des soldats à l'égal de celle du grand chef.

Or, MEYERS avait forcé l'estime du grand chef précisément parce qu'il avait su gagner le cœur des soldats. A Boma déjà, avec une curiosité sympathique, il avait détaillé nègres portant costume en toile bleue, ceinture et fez rouge, et négresses parées d'étoffes légères et voyantes. A La Romée, il avait guéri d'une affection oculaire des Bango-Bango à la structure superbe dont l'anatomie eût tenté le ciseau d'un artiste. En amont des Stanley-Falls, les chansons improvisées de ses payeurs l'avaient charmé, de même que leurs marques d'approbation ou de protestation, leurs rires et invectives.

tives. A Lokandu, il s'était adjoint trois jeunes moricauds : un Likwangula, un Bangala et un Wabudje...

« Le Wabudje surtout me plaisait, écrit-il, par sa gaieté et sa faconde intarissable ; il s'appelait Kamelette et les Blancs l'avaient surnommé : l'Avocat » (p. 99).

A bord d'un steamer, le thaumaturge avait rappelé à la vie un enfant mort. Son détachement comptait des musiciens, chanteurs et danseurs batetela et bakusu ; un aide-infirmier : John BROWN, originaire d'une colonie anglaise ; deux sergents bangala : Mabruki et Epondo, qui lui rendirent les plus grands services et montrèrent un dévouement exemplaire. « Dans les circonstances difficiles, écrit encore le D^r MEYERS, Epondo ne me quittait jamais ». Et dans un rapport au commandant supérieur, après avoir décrit le pays infernal traversé au plus vite, la famine sur les talons, il exposait sa méthode de discipline :

« J'ai institué une sorte de conseil d'honneur formé de gradés noirs ; quand un de mes soldats commet une incartade quelconque, le cas est exposé devant le conseil qui propose la peine après avoir entendu le délinquant. Dans les premiers jours, j'ai eu deux cas, très anodins d'ailleurs, et j'ai dû tempérer la sévérité du jugement. Depuis lors, je n'ai plus eu le moindre sujet de plainte et mes indisciplinés sont devenus des soldats modèles » (pp. 148-149).

Les Likwangula l'intéressaient particulièrement : « Je me permets de dire un mot en faveur des Likwangula », mandait-il au commandant supérieur après un combat qui lui avait coûté 43 % de pertes (on considère généralement qu'une troupe est d'élite lorsqu'elle a perdu 30 % de son effectif), « pendant deux heures et demie, ils (les Likwangula) ont supporté le feu, j'ai été à même d'admirer leur bravoure... Ils ont subi des pertes énormes, tous les morts et tous les blessés, à part quatre ou cinq, sont des Likwangula » (p. 161).

Ceci dut se passer en mai 1898. En novembre, c'est-à-

dire au moment le plus sombre de la révolte batelela, quand il s'agissait de ramener au devoir des soldats égarés, et de les décider à combattre leurs frères de race, le D^r MEYERS, envoyé en mission parmi des rebelles, ne fut pas peu surpris de se voir rendre les honneurs par un groupe à la tête duquel se trouvait précisément Punda (1). « Dorénavant, je ne suis plus le chef, dit ce dernier, c'est à vous qui m'avez sauvé la vie que nous voulons obéir ». Des cris sauvages et enthousiastes saluèrent cette déclaration, bientôt confirmée en ces termes : « Vous êtes notre chef, vous pouvez compter sur nous à la vie, à la mort ». Et il en fut ainsi jusqu'au dernier combat (reprise de Kabambare, nuit du 30 au 31.12. 1898). Punda et ses hommes furent strictement aux côtés du Bwana Mganga. Après le retour de celui-ci en Belgique, ils formèrent la garde personnelle du baron DHANIS qui les appelait « ses meilleurs soldats ».

« Pour gouverner le Congo, écrivait le vice-gouverneur général en date du 5 janvier 1899, il faut connaître les mœurs du pays, l'histoire du pays, l'importance des chefs ; il faut savoir conduire les soldats, il faut savoir les faire patienter quand on ne peut payer leur solde, etc. ; il faut connaître leur langue et avoir de l'expérience : le meilleur officier d'Europe ne vaudra rien sans l'expérience » (pp. 281-282).

Plus que partout ailleurs, la connaissance de son métier n'est rien pour l'officier s'il ne s'y ajoute la connaissance affectueuse des hommes, la compréhension et même la prévision de leurs comportements et de leurs réactions. MEYERS fut un de nos grands officiers coloniaux et les leçons qu'il nous donne, sont celles que seule dicte une représentation humaniste de l'homme, de quelque couleur que soit sa peau.

Léo LEJEUNE.

(1) Punda était un chef des rebelles.

Un soldat-mémorialiste :

OSCAR MICHAUX

Le commandant MICHAUX, du 1^{er} régiment de Lanciers, membre honoraire de la Société royale de Géographie, a publié ses souvenirs en 1907 sous le titre *Au Congo: Carnet de Campagne, Épisodes et Impressions de 1889 à 1897*. Comme on s'en rend compte, en ce temps-là, on ne s'improvisait pas spécialiste en matière coloniale et encore moins spécialiste de l'âme indigène. On décrivait pour rappeler certaines heures, heures heureuses ou malheureuses suivant les circonstances, parfois heures tragiques même, mais devenues, à la longue, par cristallisation, heures chéries, voire heures bénies, puisqu'on ne les revoit plus qu'à travers le prestige qu'apporte le recul du temps.

« Nos douleurs, nos souffrances, nos déceptions, écrit MICHAUX, les dangers que nous avons courus, ne nous apparaissent plus que comme de pittoresques incidents de voyage uniquement destinés à leur donner plus de relief, à leur servir de points de repère » (p. 3).

Et c'est, sans doute, ce qui fait que MICHAUX, le bon MICHAUX, ainsi qu'on l'appelait dans le temps, paraît n'avoir retenu, de son expérience africaine, que le meilleur. Il chasse l'hippo, tue une bête ; en attendant qu'elle émerge, il s'installe sur une petite île et prend une insolation. Là-dessus, il donne l'ordre du retour au poste et rentre en moins d'une heure grâce au dévouement des payeurs.

« Ceci me fut, écrit-il, une première preuve que le nègre a du cœur, de la reconnaissance et qu'il est capable de tous les dévouements lorsqu'il est bien traité » (pp. 59-60).

La conclusion, pour juste qu'elle soit, est un peu hâtive, et, en tout cas, l'exemple n'est guère probant, car j'imagine que la bête a été retrouvée, ensuite, par les noirs qui se sont bien gardés de laisser échapper une aussi belle pièce !

Qu'on n'aille cependant pas prendre le bon MICHAUX pour un naïf ! Cet officier a rapidement pris de l'expérience, et depuis ses premières armes, il sait que tout jugement est relatif. Pourtant, quand il apprécie le soldat congolais, il redevient absolu :

« Le soldat congolais est un être primitif admirablement doué, capable des actes les plus follement braves et des dévouements les plus complets » (p. 342).

Toutefois, Michaux prévient :

« Toute la question est de traiter le soldat congolais en homme et non en brute ; de savoir lui parler, de lui expliquer ce qu'on attend de lui, en un mot, de lui témoigner de l'amitié et de la confiance, de le relever à ses propres yeux. Quand on le conduit dans ces conditions, on peut tout lui demander, car il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de son courage discipliné. C'est le bon chien qui n'a d'autre volonté que celle de son maître et qui, au besoin, se fait tuer pour lui » (p. 343).

Les officiers de Tabora et de Mahenge, de Gambela et de Saio, n'ont rien à reprendre à cette opinion si ce n'est, peut-être, qu'ils l'aimeraient un peu plus nuancée. Mais il faut tenir compte des circonstances de temps, de lieu et de personne. On doit se souvenir qu'il s'agit de la période héroïque, des régions méridionales du Congo où les Bakwa N'Gombé (traduisez : Enfants de la Vache), étaient encore tout à fait sauvages : le regard défiant, le geste exubérant, aussi peu vêtus que possible et toujours sur la défensive et qu'enfin, Chibalanga (Le Grêlé, surnom de MICHAUX) apparaissait à ses hommes non seulement en foudre de guerre, mais encore en chasseur heureux et en sorcier bénéfique. Qu'on ajoute aux dons pré-

cieux que supposent ces titres, celui, précieux aussi, de la sympathie envers les hommes, et l'on complétera le personnage dont les observations ont, de loin, précédé celles d'africanistes récents soi-disant découvreurs de l'Art noir, et qui ne l'ont même pas lu ! Il a admiré les habitants du Sankuru, très habiles aux ouvrages manuels :

« Ils confectionnent, entre autres choses, des nattes et des étoffes indigènes qui sont réellement superbes ; ainsi que des haches, des lances, des couteaux et des gobelets en bois qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre et dénotent par leur originalité et leur fini, beaucoup de goût et d'art chez ces artistes, enfants de la Nature » (p. 93).

Il a signalé la « télégraphie acoustique » des Batempa (p. 124). Il a vu danser deux cents gnomes Batwa : « deux cents poupées à grosses têtes se trémoussant sur fond d'incendie tout à fait fantastique » (p. 172). Enfin, il a éprouvé un plaisir sans mélange, presque de l'extase à contempler un quadrille de seize fillettes de 10 à 12 ans (18 à 20 ans en Belgique) dans une danse des plus sauvages et, en même temps, des plus gracieuses que, dit-il, il ait jamais vues :

« Leurs danses, qu'elles exécutèrent le soir à la lueur des feux de bois-de-senteur, avaient quelque chose de féérique » (p. 144).

Heureusement que MICHAUX avait pris le soin de nous avertir que, n'étant pas littéraire, il n'essaierait point de « poétiser » ni de « dramatiser » !

N'empêche que, toute plaisanterie mise à part, on peut admettre que son témoignage est personnel et vrai, et qu'en publiant son *Carnet de Campagne*, il a continué de servir la cause coloniale en Belgique comme il l'avait fait au Congo et, suivant le témoignage, court mais excellent, du général Henry DE LA LINDI, « avec distinction ».

LÉO LEJEUNE.

Seconde conférence (*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos Conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

Trois touristes avant la lettre :

EDMOND PICARD, JAMES VANDRUNEN
ET CHARLES BULS

I

Il ne me déplait pas d'étiqueter de la sorte trois écrivains de chez nous que l'amour des voyages fit se rendre au Congo dès avant 1900 : Edmond PICARD que d'errantes vacances qu'il pensait couronner par une semaine de rêve dans la vallée d'Orotava, menèrent *en Congolie* où il séjournerait du 29 août au 3 octobre 1896 et atteindrait les chantiers avancés du « chemin de fer-joujou », un peu au-delà de Tumba ; James VANDRUNEN, dont *Heures africaines* sont les notes d'un voyage du 11 juin au 6 août 1898 au cours duquel il représenterait un journal bruxellois aux fêtes inaugurales du même chemin de fer heureusement achevé, et atteindrait ainsi le Stanley-Pool ; Charles BULS enfin, parti d'Anvers avec VANDRUNEN pour représenter aux cérémonies de Boma, Matadi, Tumba et Léopoldville, la ville de Bruxelles dont il est le bourgmestre, mais que sa quête de *Croquis congolais* entraînera jusqu'au Stanley Falls et qui ne rentrera au pays qu'en octobre seulement.

Tous les trois, ces pionniers du tourisme congolais appartiennent à l'*intelligentia* métropolitaine à plus d'un titre. PICARD est avocat, philosophe du droit, grand universitaire, conteur et romancier, poète et dramaturge, critique et journaliste et le premier socialiste arrivé au Sénat. VANDRUNEN est ingénieur, professeur à l'Université libre de Bruxelles, auteur déjà de poèmes

en prose et autres fantaisies, de contes folkloriques, de notes de voyage et de feuilletons critiques. Quant à BULS, cet orfèvre de race est le plus fin des esthètes et le plus inlassable des voyageurs. Il s'est distingué à la Chambre belge et dans sa magistrature communale bruxelloise par ses initiatives dans le domaine de l'éducation populaire et dans celui des grands travaux urbains. Il est de surcroît homme d'œuvres et de bonne plume.

Sans doute ces précurseurs ne feront-ils qu'entrevoir notre empire africain à peine reconnu par ses bâtisseurs même. Sans doute ne pourront-ils observer la race noire qu'en ses moins fiers échantillons et ne le feront-ils qu'à l'aide d'interprètes. Il reste que leurs opinions refléteront l'opinion de leurs informateurs et que celle-ci, dût-elle, par la suite, apparaître erronée, injuste ou illusoire, présente ici, pour nous, le plus vif intérêt.

II

C'est un fort contingent de noirs du Sénégal embarqués à Bathurst et destinés aux travaux d'avancement du chemin de fer congolais qui révèle la race « nègre » à l'auteur de la *Forge Roussel*. Ces passagers de pont sont tellement nombreux qu'on doit les entasser tout partout sur le pont et que cet entassement fait apparaître mieux « la parenté simiesque » de ceux qui le subissent, « avec leurs fronts fuyants, leurs yeux à sclérotique injectée de bitume, leurs dents de carnassiers, incessamment visibles et menaçantes ». La grâce tanagrénne de l'une ou l'autre femme retient à peine l'attention du voyageur et si la « négrillonne gentillesse » d'un enfant l'attendrit, elle évoque à ses yeux « une pâquerette noire éclore sur un fumier » ! Et voici qu'il prend peur. « Que deviendrons-nous, les blancs, si cette animalité, par la colère de la faim, des intempéries, du regret d'avoir

quitté les terres natales, en vient à s'insurger ? », se demande l'ancien mousse du *Vasco de Gama*.

» — Nous les domptons avec des jets de vapeur », lui répond un officier.

» — Mais s'ils agissent la nuit, par surprise, comme des chacals ? »

Or, la peur n'est point seule à inspirer à l'Oncle ses terribles appréciations. Trop de partis-pris l'encombrent : parti-pris darwiniste, parti-pris raciste, parti-pris aryen, parti-pris antisémite. Pour lui, si les négro-africains se présentent avec des dents de « carnivores mal guéris de l'anthropophagie », un crâne étroit enserrant une cervelle aux girations obscures, un nez camus, des lèvres charnues, une peau pigmentée, etc., à ces « différences zoologiques de la peau et des traits d'avec les nôtres, correspondent les différences psychiques, les vraies, les cardinales » et c'est là que doivent regarder ceux qui, « enfantinement », s'obstinent à poser encore le problème de l'assimilation du noir au blanc, par l'éducation et le temps. On ne fera jamais accomplir au noir le chemin historique, immense et cruel que notre race, à nous, a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances. On ne réalisera jamais l'unification de ces Chamites et des Aryens que nous sommes, par une éducation qui suppose « puérilement » que les âmes se transforment plus aisément que les corps par ces mélanges des sangs qui sont mélanges de tares, toujours, mélanges de qualités, jamais. Ah ! certes, le noir est-il étonnamment imitateur, mais franchira-t-il jamais l'abîme qui sépare l'imitateur du créateur ? Si parfait imitateur soit-il, il aura toujours besoin du cerveau directeur d'un Aryen. Et notre Oncle de se rallier aux vues de Gustave LE BON, selon qui les races nègres sont capables de rudiments de civilisation, mais de rudiments seulement.

Heureusement PICARD ajoute-t-il ceci, que l'impossibilité congénitale où se trouve le noir de s'assimiler au

blanc ne saurait autoriser celui-ci à le traiter en bête de somme ou de labour, s'insurge-t-il contre les attitudes de certains colons mal équilibrés envers leurs travailleurs et se réjouit-il de la sévérité de l'E. I. C. et de ses magistrats envers ces colons-là !

III

James VANDRUNEN, lui, n'a éprouvé ni horreur ni terreur à la vue de l'homme noir. Loin de là. Mais il s'est borné à en animer, comme épisodiquement, les vastes ensembles descriptifs dont sont faites ses *Heures africaines*, atlantiques ou congolaises. Il admire à Dakar les beaux gars bien rablés qu'y sont les nautoniers, et les belles créatures élémentaires, belliqueuses et tendres, que sont leurs femmes. A Banana, ce sont les mariniers de l'État Indépendant, types d'énergie gaillarde et docile à la fois, qui requièrent son admiration et, à Matadi, ce sont nos miliciens, irréprochablement propres, le fez rouge sur l'oreille, accompagnant sérieusement leurs épouses au marché, parmi les jeunes négresses qui y représentent la galanterie locale, hameçonnant l'attention par des rires aigus. Et si, à Tumba, l'accoutrement des notables du cru lui rappelle certaines imaginations de parodistes, certaines fumisteries d'étudiants, certaines énormités de mascarade, notre auteur d'ajouter aussitôt :

« Et l'on pense que peut-être, la tenue de ces fiers et misérables primitifs, leurs chiffons symboliques, leur loques prétentieuses et leurs panaches dépenaillés ne sont, au fond, guère moins explicables ou moins convaincus que certaines dorures ou aigrettes, couleurs de rubans ou formes de chapeau consacrant de l'officialité ou des grades dans notre très supérieure civilisation. Simplement, nous assistons à une démonstration sociologique découvrant l'initiale évolution des conventions qui s'imposent à tout assemblage d'hommes ».

Et c'est tout juste si cet excellent humaniste ne justifie point par une sagesse recuite où nous n'atteignons plus, la placide nonchalance, la hautaine paresse, la magistrale lenteur de quatre hamacaires observés à Léopoldville et grandiosément « flemmards ». Combien ne devons-nous pas regretter que l'auteur de *Flemmoso* n'ait pas même songé, semble-t-il, à se faire un avis sur la perfectibilité du noir, se bornant à enregistrer, dans ce domaine, les plaintes de style, en ce temps-là, sur les défauts des noirs à l'état ancillaire et sur la naïveté des jeunes substitués.

IV

Charles BULS, lui, nous fait confiance dès les premières lignes de ses *Croquis congolais*, de la complexité des questions qui l'obsèdent : L'indigène est-il capable de progrès matériel, intellectuel et moral ? Si oui, à qui faut-il confier son éducation ? Si non, par quelle discipline peut-on former sa conscience ? Faut-il dompter, gagner ou assimiler les peuples africains ? Faut-il les diriger de la Métropole, les gouverner sur place, les intégrer dans un état colonial autonome ou les émanciper un jour ?

Quelles réponses vont fournir à ces graves questions, les observations rapides que pourra faire sur place l'aimable voyageur et les avis que pourront lui donner les sédentaires qu'il pourra interroger ?

C'est d'ailleurs libéré de tout parti-pris raciste et aryen qu'il observe et qu'il interroge. Si certaines « faces bestiales », certains « museaux prognathes », certaines « cascades de chairs » le répugnent, sans d'ailleurs l'apeurer, il admire sans ambages des femmes dont la démarche a la noblesse de celle des canéphores du Parthénon et des hommes plus proches du Pâris asiatique que de l'Hermès arcadien, mais beaux, bien découplés et

harmonieusement proportionnés. L'attitude de passagers noirs retrouvant les leurs à la descente du bateau qui le porte, lui inspire cette remarque que quelle que soit la couleur de la peau, les sentiments qui attachent une mère à sa fille, un époux à sa femme, sont les mêmes par toute l'humanité.

De ses observations et de ses entretiens, BULS tire deux conclusions. Le blanc ne pouvant jamais jouer, dans l'économie coloniale de l'avenir, qu'un rôle de cerveau dirigeant, il lui faudra bien étudier le noir pour déduire de cette étude la conduite à tenir envers lui. D'autre part, le travail physique des noirs étant indispensable à cette économie, il s'agit, même si l'on perd son savon à blanchir un nègre, d'user de lui au lieu d'en abuser, par intérêt, sinon par humanisme.

Incroyant, BULS n'a pu accepter les vues que lui avait exprimées le jésuite tournaisien LIAGRE, suivant lesquelles une adaptation progressive parallèle au progrès matériel et intellectuel pouvait amener les noirs à conformer leurs actes à l'éthique religieuse des blancs. Il s'est contenté d'avouer l'insuffisance de son expérience sur ce point cependant essentiel si l'on admet avec Alexis CARREL que le cosmos des savants et des mathématiciens n'est pas tout le Cosmos et que le cycle de la Grâce, suprême récompense de ceux qui ont cherché avec passion le principe de toutes choses, fait partie intégrante de l'Univers humain.

J.-M. JADOT.

Deux témoins de la « reprise » de 1908 :

ÉMILE VANDERVELDE
ET FRED. VAN DER LINDEN

Nous ne pouvons vraiment pas ne pas citer à cette barre, parmi les grands témoins de notre humanisme colonial, Émile VANDERVELDE. L'éloquence relève incontestablement de la littérature et le grand homme d'État dont je viens de citer le nom fut un grand orateur, homme de bien, habile à bien dire. Un historien de nos Lettres souligne que sa langue est celle d'un lettré, voire celle d'un puriste, s'étonnant par ailleurs, non sans nous étonner un peu à notre tour, de ce qu'on sût tirer d'une langue aussi belle l'éloquence qui convainc. Le leader socialiste fut encore, d'ailleurs, un écrivain politique de premier plan et même un excellent écrivain de voyages, si l'on prend en considération son ouvrage sur *Les derniers jours de l'État Indépendant du Congo*, ce qu'il a mis des observations personnelles qu'il put faire à Léopoldville, lors du procès Morrisson, dans son étude sur *La Belgique et le Congo*, publiée chez Alcan, son *Pays d'Israël*, publié chez Rieder, et son *A travers la Révolution chinoise*.

Écrivain, Émile VANDERVELDE, on vient de le voir, s'est à plus d'une reprise inspiré du Congo. Aussi bien, son attitude envers le Roi-Souverain et son œuvre fut-elle infiniment plus nuancée, en 1907 et 1908, que celle des DESTRÉE, des BERTRAND et des autres parlementaires et dirigeants socialistes de chez nous. C'est même, en quelque mesure, à raison de son désaccord temporaire avec

ses amis sur l'opportunité de l'annexion du Congo par la Belgique qu'il entreprit son premier voyage au Congo. On peut dire de lui qu'il acceptait le legs impérial du Roi, mais à la seule fin d'en pouvoir amender l'administration dans un sens plus « socialiste » de la dignité humaine des indigènes, de leurs libertés et de leurs droits réels. Apprenant à Irebu le vote de la Chambre des Représentants du 20 août 1908, il écrivit dans son journal :

« Les hourrahs éclatent et je regarde avec une émotion nouvelle cette terre devenue nôtre où nous aurons de si grands devoirs à remplir ! »

Il fallait évidemment s'attendre à ce que, dans le cœur de l'écrivain, le noir congolais rejoignît les autres damnés de la terre à la libération desquels il s'était attaché, tout comme aujourd'hui, dans la politique inspirée de l'idéologie sartrienne, juifs, nègres et prolétaires s'unissent pour l'action. C'est avec le parti-pris que l'on conçoit aisément, qu'il observe et qu'il juge.

Il admet à la fois, chez le noir qu'il observe, paresse et stagnation allant jusqu'à sordidité, mais sans se demander si ceci ne vient pas de cela. Il s'indigne par ailleurs des peines corporelles, du travail imposé, des règlements scolaires sévèrement sanctionnés, sans non plus se demander si peines, coercitions et sanctions ne sont pas plus éducatives qu'intéressées et le seul remède possible, au temps envisagé, contre la paresse précédemment constatée et ses fâcheuses incidences sur la vie des natifs.

Quoi qu'il en soit et quelque excessives qu'aient été les sévérités du leader socialiste à l'endroit du régime léopoldien, nous les lui pardonnerons volontiers à raison de l'humanisme foncier qui les inspire, et nous vous lirons ici une de ses plus belles pages, histoire lamentable et qui montre bien, nous dit le narrateur, combien il est

abusif d'appliquer nos codes sans aucun amendement à des populations dont la moralité diffère profondément de la nôtre.

« Chez nous, toute responsabilité est individuelle et les lois sont faites en conséquence. Pour les noirs au contraire, toute responsabilité est solidaire, et cette solidarité détermine toute leur conduite.

» Dernièrement donc, un jeune chef budja, rentrant chez lui après la chasse, apprend que sa mère vient d'être assassinée par un individu appartenant au village voisin. Aussitôt, il prend sa lance et, sans rechercher quel peut être individuellement le coupable, il tue, conformément à la coutume indigène, le premier habitant qu'il rencontre au village de l'assassin. Puis, ayant accompli ce que sa morale traditionnelle lui commande, il va se constituer prisonnier au premier poste de l'État.

» C'était, ou plutôt, c'est un bien charmant et doux garçon, me dit le substitut Johannsen, mais la loi est formelle. Il avait tué avec l'intention de tuer. J'ai dû requérir contre lui. On l'a condamné au minimum : dix ans de servitude pénale. Et maintenant, il est à Boma, où il sera mort avant deux ans !

» — Mais ne peut-on, du moins, le gracier ?

» — Cela ne dépend pas de nous, mais du Roi-Souverain.

» En effet, cela dépend du Roi-Souverain. Il a le droit de grâce. Il peut empêcher que cet homme ne meure, pour n'avoir pas fait autre chose que ce que lui commandaient la morale et la coutume de ses ancêtres. Eh bien, cette grâce, je la demande. Si le récit que je viens de faire est exact, cette grâce s'impose. Ce ne sera pas seulement un acte de pitié. Ce sera un acte de justice ».

* * *

En même temps qu'Émile VANDERVELDE, s'était embarqué à Anvers, le 23 juillet 1908, Frédéric VAN DER LINDEN, actuellement conseiller colonial, membre associé de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, président de l'Association de la Presse coloniale belge, et de l'Association internationale de Presse pour l'Étude des Problèmes d'outre-mer, chargé, à l'heure de la « reprise », par Alfred MADOUX et Alfred

WAECHTER directeurs, le premier de l'*Étoile belge*, le second, de la *Chronique*, de décrire le Congo en ce tour-nant d'histoire qu'était son annexion à la Belgique. Avec le leader socialiste, le journaliste progressiste visita le Mayumbe, remonta le Fleuve de Boma à Matadi, gagna le Stanley-Pool par chemin de fer, remonta le Fleuve de Léopoldville à Lisala, parcourut le bassin de la Mongala et redescendit le Fleuve de Lisala à Léopoldville. De Léopoldville, abandonnant son illustre compagnon de voyage, VAN DER LINDEN gagna Lusambo par la voie fluviale, Luluabourg et Luebo par voie de terre, redescendit à Léopoldville, atteignit Stanleyville, Ponthierville, Kindu, Nyangwe et Kasongo pour ne rentrer en Belgique qu'en juin 1909.

De ce long voyage, notre futur confrère rapportait un gros livre : *Le Congo, les noirs et nous*, qui parut aussitôt à Paris et dans lequel, dès la préface, l'auteur nous confiait une sympathie très vive pour le noir congolais, une foi entière en ses vertus de relèvement économique, intellectuel et social, une résolution motivée de concourir loyalement à la défense de ses droits. Plus tard, après un séjour dans la Colonie en qualité de fonctionnaire territorial, VAN DER LINDEN publiera encore des *Contes de Tropiques*, mais ces contes sont plutôt des chroniques journalistiques écrites avec humour sur la vie quotidienne et rarement profonde des coloniaux du temps, de leurs serviteurs et de leurs petites alliées. Aussi est-ce au journal de 1909 que nous emprunterons deux passages-témoins des sentiments de l'auteur à l'endroit de nos frères noirs.

Le premier texte se rapporte à une visite du Lazaret de la Mission de Saint-Trudon. Le voici :

« Tout en causant, le P. Handekyn m'avait conduit dans le « quartier des dormeurs ». Oh ! la tragique et douloureuse vision évoquant l'enfer de Dante ! J'avais déjà vu de nombreux cas de maladie du sommeil et je me croyais blasé sur l'émotion de ce lamentable spectacle.



4. — JACOVLEF, Femme et enfant du chef mangbetu Tuba.
(Musée de Tervueren.)

Mais ici, la misère humaine m'apparaissait plus horrible et plus pitoyable encore.

» Dans de grandes paillotes, étendus sur des nattes couvrant le sol, des corps d'une effroyable maigreur : des vieilles femmes aux seins loqueteux, des fillettes, des jeunes hommes, des gamins, ruines de chairs arrachées, semble-t-il, à la pourriture des tombes et qui n'ont plus qu'un vague filet de vie dans l'angoisse et la souffrance du regard.

» Une couverture de laine dissimule une masse informe...

» — Celui-là va mourir, dit simplement le P. Handekyn, et de sentir la Mort qui rode autour de sa proie certaine, une tristesse infinie m'étreint à la gorge...

» Près de nous, silencieusement, avec une douceur maternelle, deux religieuses sourient aux moribonds, les aident à se soulever pour boire, prodiguent des mots d'encouragement, lavent sans répugnance des plaies remplies de pus, — et je m'incline avec une respectueuse admiration devant les deux cornettes blanches qui mettent comme une lumière de réconfort et de charité dans la pénombre de ce milieu de détresse et d'agonie... ».

Et voici mon second texte. Il se rapporte au suicide d'un ressortissant musonge du chef Zapo-Lulua, suicide inspiré par la seule colère. Le lendemain du drame, notre confrère en chasse surprend les indigènes en pleine pompe funèbre.

« Un homme, d'un certain âge, armé d'une lance, marchait à petits pas devant le chimbek du suicidé. Le corps cassé en deux, la tête branlante, il chantait une mélodie entrecoupée de sanglots. Des gens des environs devaient être accourus au village depuis peu. Un groupe s'était formé à l'écart et je voyais qu'on expliquait avec des gestes la façon dont l'homme s'était donné la mort.

» Dans la paillote, le cadavre était étendu sur le dos, les jambes légèrement repliées, les pieds un peu plus hauts que la tête. Le corps était roulé dans de l'étoffe à rayures bleues et blanches de provenance européenne. La figure bariolée de *pembe* et de *ngula* avait une expression pénible. Une femme accroupie, penchée au-dessus de la poitrine du suicidé tenait dans ses bras un petit enfant : la veuve... D'autres femmes l'entouraient et chantaient comme elle des lamentations rythmées par des hoquets. Sur la peau grasse de leurs joues, de grosses larmes coulaient. Elles secouaient la tête d'un mouvement machinal et ne quittaient pas le cadavre des yeux. Pas un muscle ne bougeait

dans leurs faces mornes, abéties, trouées par la bouche géante, d'un rose terne. J'ai vu rarement spectacle plus émouvant de la douleur humaine devant le mystère de la mort... ».

De telles pages, Mesdames et Messieurs, ne relèvent pas du goût du bibelot : elles placent leur auteur au rang des plus humains des nôtres.

J.-M. JADOT.

Trois Politiciens :

LE COMTE HENRY CARTON DE WIART,
JOSEPH ET ARTHUR WAUTERS

I

C'est en 1922 qu'Henry CARTON DE WIART est allé au Congo. C'était l'époque que l'on pourrait appeler un moyen-âge de notre Colonie, à mi-chemin entre le temps des découvreurs ou des pionniers et le temps d'aujourd'hui, qui suscite si rapidement un Congo moderne. S'il n'y fallait plus tout l'héroïsme des jours anciens, il y fallait tout de même une résistance physique et morale à laquelle le confort et le progrès suppléaient assez peu. Les problèmes étaient plus rudes, mais peut-être aussi moins complexes qu'aujourd'hui : une terre riche, une fièvre de mise en valeur, la croisade contre les épidémies, de grands efforts vers le perfectionnement matériel : c'était le premier stade de l'œuvre civilisatrice après celui de la découverte et de la pacification.

Les facteurs humains n'avaient pas atteint leur presque inquiétante complexité parce qu'ils avaient gardé, tant pour les blancs que pour les noirs, une sorte de simplicité élémentaire. En tout cas, quelque chose d'empirique et d'aventureux.

Les impressions du voyageur, fugitives et rapides, sollicitées d'abord par le pittoresque, eussent pu, comme souvent, rester étrangères à l'étude du noir dans l'organisation congolaise. Mais Henry CARTON DE WIART, s'il parle modestement de *Vacances au Congo*, y était un touriste singulier. Il n'oubliait pas sa formation d'homme

d'État, ni surtout son tempérament de sociologue. Lui qui avait, dans la Métropole, lutté pour les réformes sociales, pour la modernisation du droit ou la protection de l'enfance, il s'est intéressé tout de suite à la population indigène.

Notons que le réflexe de sympathie pour le noir est général chez tous les voyageurs. Le noir incarne à leurs yeux le Congo originel et une humanité qui émeut parce qu'elle a besoin d'aide ou de conseil. Ce réflexe, le comte CARTON DE WIART l'a éprouvé comme les autres. Il y a ajouté seulement son sens des problèmes humains.

Relu à trente ans de distance, son livre paraît à la fois sommaire et prophétique. Sommaire parce qu'il se limite à une esquisse de la connaissance indigène. Prophétique parce que cette esquisse dessine les lignes d'une évolution qui n'a pas manqué de se préciser. La nécessité de l'élévation des noirs et cependant la prudence qu'il y faut apporter, les possibilités du noir et le rôle de l'exemple que lui donne le blanc, les risques de la précipitation, le pouvoir formatif du travail, de la mission ou de la tradition : ce sont des notes qu'il faudrait naturellement étoffer aujourd'hui mais qui ont déjà le « son » de pensées très actuelles. Je recopie telle phrase :

« Quelque opinion que nous puissions avoir sur le noir du Congo, il importe de nous pénétrer d'une vérité première : c'est que le Congo n'est et ne sera rien sans lui ».

Mais au-delà de cet axiome, Henry CARTON DE WIART incite les Belges d'Afrique à bien connaître le noir et à ne pas douter de ses ressources. Il ne cède pas au rousseauisme, à une sympathie vague et déraisonnable qui ferait aimer le noir pour ce seul motif qu'il n'est pas le blanc. L'homme reste l'homme partout, avec ses qualités et ses défauts. Mais le voyageur proclame les traits heureux qui l'ont frappé. Le noir est propre, d'une propreté différente de la nôtre et pourtant incontestable.

Il est éduicable. Même si de sa race ne devaient jamais sortir un Platon ou un Pascal, il a une âme, qui est l'essentiel de l'homme. Il a le sens de l'ordre et de la hiérarchie. Paresseux sans doute. Dans quel pays de soleil les gens n'ont-ils pas envie de faire confiance aux générosités du climat ?...

Là où les noirs sont groupés en grand nombre — villes, centres industriels — il faut leur donner des racines. Autrement dit créer des familles. Et partout, toujours, leur donner l'exemple. Le premier enseignement du blanc au noir, c'est lui-même. Dans ses *Notes* jetées au hasard de l'itinéraire, Henry CARTON DE WIART revient à plusieurs reprises à cette règle d'or.

Telle se présente l'opinion d'un passager du Congo qui avait le regard sagace et l'expérience des hommes. Il ne cherche pas à établir un système — encore qu'il souhaite une politique. Il ne prétend pas découvrir en six semaines ce que d'autres apprennent en toute une vie. Mais il a emplì son livre, d'ailleurs séduisant et coloré, d'une observation cordiale sans naïveté, généreuse sans chicanes et profonde sans austérité.

II

Joseph WAUTERS a visité le Congo un an plus tard. Le titre seul de son livre suffirait à indiquer que ses intentions sont autres : *Le Congo au Travail*. Joseph WAUTERS n'a pas cherché un loisir original, agrémenté de paysages inédits et de plaisirs exotiques. Il a certes rencontré tout cela au cours de son enquête. Il l'a noté avec une bonhomie familière. Toutefois il voulait aller plus profond dans l'étude de l'Afrique laborieuse. Ancien ministre et grande autorité du socialisme belge, il partait pour scruter le développement, l'organisation — ou éventuellement l'inorganisation — du travail dans la Colonie.

Il signale dès le début qu'il n'a visité qu'une des provinces africaines, celle qui existait alors sous le nom de Congo-Kasaï. Ce qui situe son enquête et lui donne aussi ses limites. Car il a dû négliger des parties du Congo où, même sous l'angle exclusif du travail, il eût fait une belle moisson de renseignements et de connaissance : les régions industrielles katangaises, par exemple.

Ceci dit, l'attitude de Joseph WAUTERS se marque dans une curiosité très vive de tout ce qui peut éclairer son opinion ! Il interroge, il note avec une inlassable précision. Prestations, salaires, habitations, rapports humains, tout figure avec minutie. Chacun de ses brefs chapitres contient toujours des chiffres.

Cette enquête gagne ainsi en valeur documentaire — du moins pour l'époque — mais perd un peu en suggestions vivantes. Les noirs qu'a vus l'ancien ministre du Travail se résument souvent en rétributions ou en statistiques. En 1923 plus encore qu'aujourd'hui, les chiffres étaient pourtant bien relatifs !

Il désirait se représenter beaucoup de choses, écrit à peu près le voyageur, et surtout la vie indigène « avec ce que recèle d'avenir cette race, à la perfectibilité de laquelle tant de gens ne croient pas encore ».

« J'ai rapporté pour les noirs, ajoute-t-il, une immense sympathie et la conviction qu'avec de la patience et de la prudence, il est possible de les élever à une haute civilisation, sous la condition qu'on ne les considère pas comme des éléments d'exploitation, mais comme des collaborateurs précieux, sans lesquels du reste nulle entreprise n'est viable sous l'Équateur ».

On remarque, entre deux témoins aussi différents qu'Henry CARTON DE WIART et Joseph WAUTERS, des concordances essentielles, une sympathie hautement énoncée, l'idée que le Congo n'est rien sans le congolais, et la conviction d'une perfectibilité qui autorise beaucoup d'espoirs.

Le Congo au Travail est donc lui aussi une main tendue au noir. On ne jurerait pas que son auteur ne soit pas parti avec l'idée préconçue que personne ne tendait cette main en Afrique et qu'il devrait défendre son attitude. Quelques ressentiments anciens, quelques méfiances flottent çà et là dans les premiers chapitres. Mais le livre est une œuvre de bonne foi, qui s'éclaire à mesure qu'elle avance. Son auteur enregistre avec honnêteté. Il n'hésite pas à démentir, après information, tel sentiment de ses débuts, ce qui l'honore.

Qu'est le noir vu par ce voyageur-ci ? Un être sans cesse interrogé, regardé avec une évidente amitié, souvent plaint. Peut-être, soit dit sans paradoxe, ce noir répond-il trop. Les questions qu'on lui pose sont précises mais étroites. Elles ne concernent souvent que l'apparence de sa condition, non sa réalité. Et une part de la vie indigène ne se laisse pas enfermer dans ces questions-là : l'évolution intellectuelle, la morale, l'art, la sensibilité. Les écarts de salaire ne sont pas toujours des écarts de fortune, encore moins des écarts de bonheur.

Joseph WAUTERS pourrait négliger ainsi le vrai mystère noir. Heureusement, chaque fois qu'il en a l'occasion, il s'adresse à ceux qui vivent dans ce mystère. A tel fonctionnaire de brousse, à tel planteur isolé, et surtout aux missionnaires chez qui il rencontre une sympathie si semblable à la sienne. Il écrit :

« J'emporte une fois de plus l'impression très forte que c'est dans les missions, quelles que soient les confessions, qu'on rencontre les hommes les plus passionnément attachés à l'émancipation des noirs ; là au moins on ne parle pas affaires, rendements, exploitations, profits ; on y est désintéressé, et c'est l'avenir des noirs qui fait les frais des entretiens ! »

Rien ne pouvait mieux plaire à ce voyageur qui n'était allé en Afrique que pour montrer son amitié, la proclamer et dénombrer ceux qui la partageraient. Il ne supposait pas qu'ils fussent si nombreux.

III

C'est en économiste qu'Arthur WAUTERS, frère du précédent comme on dit dans les dictionnaires, est allé au Congo. *D'Anvers à Bruxelles via le Lac Kivu* : c'est un titre original qui ne le laisserait pas prévoir, s'il n'était suivi d'un sous-titre explicite : « Le Congo vu par un Socialiste ». Ainsi apparaît aussitôt la doctrine qui va servir de mesure et de critère au voyageur. Lui aussi s'enferme dans l'économie sociale. Mais il voit large. Les chiffres ne sont que le moteur de sa réflexion. Et il dépasse fréquemment l'abstraction de la race noire pour regarder la vie collective mais concrète.

Son voyage l'a mené surtout dans l'Est. Dans une terre développée jusqu'à la prolétarisation : le Katanga, et dans une terre encore neuve en 1928 : le Kivu.

Il a vu ces grands rassemblements humains qui ont donné au noir la contrainte du travail industriel et la faveur d'un progrès social. Centres médicaux, écoles professionnelles naissent vite près des usines gigantesques. Chaque chose est l'alibi de l'autre... Il a vu aussi le paradis du Kivu, ses populations arriérées, alcooliques, malades, et il proteste. Il a vu cependant une manière de bourgeoisie noire, dont le négoce a fait l'évolution, et qui l'inquiète.

Dans tout ceci, il s'agit pourtant beaucoup plus d'un examen de la conscience blanche que d'une étude du noir. Il s'agit d'un livre qui, pour paraître faire un sort aux hommes, n'en fait guère qu'aux problèmes. La vie s'y cache derrière la science. Même la faveur de l'auteur pour le noir ressemble plus au plaidoyer pour une doctrine qu'au cri d'une sympathie. C'est pourquoi on n'en saurait parler longuement.

Voici donc trois voyageurs qui ont passé quelques semaines ou quelques mois au Congo. Leurs rencontres



5. — Henri KERELS, Chef zande.
(Coll. M. A. DE BAUW.)

ne dépassent pas une « philie » d'ailleurs diverse. Hors ceci leur humeur, leur passé, leur propos les différencient et différencient en même temps le noir dont nous avons cherché, chez eux, le témoignage.

Un autre point commun : ils écrivaient le mot « noir » avec un sentiment de cordialité. On l'écrit aujourd'hui, parfois, avec la majuscule. Cette promotion par l'initiale est l'image du temps qui a passé.

Georges SION.

Deux peintres-écrivains :

HENRI KERELS ET PIERRE DE VAUCLEROY

Il est des peintres belges qui n'ont pas attendu, pour se rendre au Congo, les facilités nées de la dernière guerre, qui en ont étudié sites et habitants avant qu'ils n'évoluent, et s'en sont heureusement inspirés dans leur œuvre : MANDUAU, HENS, DARDENNE, MATHIEU, BASTIEN, LANTOINE, ALLARD L'OLIVIER, MAMBOUR, HALLET, SERNEELS sont de ces peintres-là, auxquels il faudrait peut-être ajouter des femmes de fonctionnaires ou d'agents de sociétés, sorties d'académies, comme MARIE DE PAEPE, M^{me} MAQUET-TOMBU, M^{me} PRINZ-MONÉTAT, M^{me} STRADIOT-BEAUGNIET, M^{me} BRUYÈRE-BLONDIAU, entre autres, et deux peintres qui sont aussi des écrivains et à qui nous ne saurions manquer de nous adresser, au cours de cette enquête sur les dispositions de l'intelligence belge, telle que l'incarnent nos écrivains coloniaux, à l'endroit de nos pupilles de couleur africains.

Observons à ce propos que ces deux plasticiens, KERELS et VAUCLEROY restent, dans leurs écrits, fidèles à ce qu'ils sont dans l'œuvre picturale qui les a devancés : épris de plasticité et séduits l'un et l'autre par la ligne, et le rythme, et la vie en beauté de nos frères de couleur, et, par là-même, assez indifférents à tout ce qui n'est pas cette vie en beauté et ennemis de tout progrès qui en compromettrait l'aimable pérennité. Ils ne se posent même pas le problème sur lequel d'autres se sont penchés, des chances d'évolution, voire d'intégration qui se peuvent offrir aux vénustes modèles dont ils se sont épris, dans un humanisme plus élevé que le leur. Ils n'ad-

mettent même point sans quelque méfiance nos plus humanitaires interventions dans leur au-jour-le-jour et souhaitent l'un et l'autre retrouver, comme de vrais broussards, le cerveau équilibré du primitif. Également fervents de primitivité, nos deux peintres le sont, cependant, chacun à sa manière. VAUCLEROY, qui a des attaches avec l'aristocratie champenoise et l'âme franciscaine, l'accueille d'une sensibilité spiritualisée et l'interprète déjà par des stylisations qui visent au surréel et au désincarné. KERELS, fier à la fois de ses origines brabançonnaises et de ses enfances artisanes, s'en embrasera beaucoup plus charnellement et la traitera, sur la toile, en réaliste breughelien, par la plume, à la façon de son maître Georges EEKHOUD.

On devine déjà que nous ne trouverons pas chez Pierre DE VAUCLEROY et moins encore chez Henri KERELS, de réponses directes et systématisées aux questions qui se posent pour nous, au cours de ces études. Ils ne se les sont point posées. Mais ils ont, l'un comme l'autre, considéré la vie de leurs modèles soudanais ou bantous comme la mise en action d'une sagesse éprouvée et bien équilibrée, digne d'être défendue des contaminations qui la pourraient détruire à prétexte de l'éduquer, au sens latin du mot, la vouer au grotesque à prétexte de vêtir son innocente nudité. Passent les couvertures, puisque les nuits sont froides, mais ne faisons jamais de ces bons sauvages au sourire candide, loyal et hardi, — c'est VAUCLEROY qui parle —, des « Bena-Pantalons, serviles, sournois et libertins. Mieux ferions-nous de combler, par l'esprit et le cœur, l'abîme d'incompréhension que nous faisons régner entre le noir et nous. Le fouet n'arrange rien, ni l'injure non plus » et notre peintre de placer en exergue à son introduction, le texte d'André GIDE : « Moins le Blanc est intelligent, plus le Noir lui paraît bête ».

I

Le *Noirs et Blanc* de Pierre de VAUCLEROY, paru en 1934, abonde en confidences sur la bonne impression que lui font, au fur et à mesure qu'il pénètre dans leur intimité, les populations indigènes du Kasai. Elles l'attirent autant qu'elles répugnent à certains blancs : mioches ingénus et cocasses à la fois, jeunes femmes dont la pudeur égale la beauté, paysans évoquant l'Égypte d'autrefois avec toute sa noblesse, toute sa pureté ciselée, pauvres gens que nos dédains ont rendus maladroits. L'indigène est pour lui le premier beau côté de la terre d'Afrique, ses ravinements boisés en étant le second. Combien le déçoit, par contre, le racisme brutal qu'affectent certains Européens, les moins éduqués, les moins courageux et les plus amoraux, quand ils se sentent à l'abri des substituts broussards et de leurs officiers judiciaires. Nanti d'un boy à la Mission de Kandakanda, il se promet bien de le mener à la façon des missionnaires qui le lui ont fourni, plutôt qu'à la manière de ces Européens qui lui prédisent toutes les trahisons. Il en obtient le meilleur et le plus dévoué des rendements.

« J'ai payé mon boy mieux que les autres et je le traite presque en camarade à certains moments, écrit-il. Le résultat, c'est que je ne dois jamais crier, ni taper dessus, et qu'il fait tout ce qu'il peut, pour me faire plaisir ».

Quant à ceux qui prétendent ne voir dans le noir qu'un incorrigible paresseux, notre auteur leur oppose le tableau d'un chargement nocturne de vapeur en escale dans un poste à bois de brousse et cette observation :

« C'est un beau spectacle de voir avec quelle joie et quel entrain les noirs s'adonnent à ce travail! ... »

A bord de la Malle qui le ramène en Europe, VAU-

CLEROY entend encore une de ces accusations-lieux-communs dont sont friands les sots :

« Les mulâtres, il faudrait pouvoir les exterminer tous ! Ce sont eux qui feront un jour la révolution contre nous ».

Et de répondre :

« Mais oui, Monsieur, certainement, si vous continuez à les considérer comme vous le faites en ce moment, jugeant les hommes non point à leur mérite, mais à la couleur de leur peau ! »

II

Arrivons-en aux écrits de KERELS. L'œuvre littéraire du bon peintre, dessinateur et graveur bruxellois KERELS tient en deux romans : *L'Arrêt au Carrefour* et *Comme tant d'autres...* et à un récit de voyage : *L'Eden noir* qui n'est qu'une version de *L'Arrêt au Carrefour* expurgée de l'intrigue qui en corsait les tableaux et « choses vues ».

L'Arrêt au Carrefour est en effet, et bien que son auteur le présente comme un récit de voyage accessoirement romancé, très principalement, le roman d'un jeune peintre qui s'éprend de la négresse au point de voir en elle l'expression sans rivale de la sagesse humaine et d'une rédemption. Il se tue quand le climat l'oblige à la quitter.

Le héros de *Comme tant d'autres...*, lui aussi, ne prise que la femme noire durant son long séjour aux rives du Kivu et ne s'abandonnera, vers la fin de l'ouvrage, aux charmes d'une blanche, que sans savoir pourquoi et non sans réticences.

Il est à peine besoin de dire que ces romans feront moins de farine au moulin de ces études que le livre de VAUCLEROY, malgré tout le talent qu'a mis le romancier à nous rendre ses héroïnes aussi sympathiques que la Rarahu du *Mariage de Loti* et ses sœurs laotiennes,

japonaises, soudanaises ou autres du roman colonial d'il y a cinquante ans. Il n'empêche que la plus vive sympathie pour l'homme noir s'y allie au culte de la féminité sans complications de sa compagne et que l'horreur de l'auteur pour la brutalité de certains n'est pas moins vive que celle que nous a confiée VAUCLEROY. KERELS ne s'étonne pas moins que son confrère de la témérité de ceux-là qui, après deux mois à peine de séjour au Congo, pontifient à toute occasion sur ce mystère des noirs en quoi de vieux missionnaires, eux-mêmes, perdent tout leur latin.

Aussi bien trouvera-t-on la plus éloquente des confirmations de l'humanisme fraternel avec lequel KERELS entend voir traiter le noir, dans les articles qu'il a consacrés, en diverses occasions et en diverses publications, à l'art congolais, aux dessins ingénus des enfants de couleur, au sculpteur Adala dont il fit le portrait, et aussi dans la démarche qu'il fit, à son retour du Congo en 1931, auprès de Louis PIÉRARD et qui devait aboutir à la création au ministère des Colonies d'une Commission pour la protection et la rénovation des arts et métiers congolais.

Jules SASSERATH (1).

(1) M. Jules Sasserath est décédé à Bruxelles le 22 octobre 1952. Sa contribution à ce travail a été la dernière preuve donnée en public de son attachement au Congo.

Une journaliste :

JEANNE WANNYN

L'avouerais-je ? Oui, sans doute, car j'imagine que la plupart de mes confrères ne peuvent, pas plus que moi, se défendre d'une certaine prévention à l'égard des reportages effectués par des consœurs. Elles mettent surtout de la grâce ou du charme là où l'on souhaiterait trouver d'abord du substantiel.

Témoin la promenade autour du Congo belge intitulée *Une Blanche parmi les Noirs*, d'une toute charmante et gracieuse Française. Est-elle à Coq, sur le Fleuve ? Elle a l'illusion de se trouver sur la Tamise. Eala, constate-t-elle, est presque comparable à Alger et à Batavia. Aux facéties d'un perroquet, elle consacre une page, et une autre page aux diverses acceptions du mot *Acoufi* (mourir). Une nuit, aux Falls, dans la clarté lunaire, les chemins lui semblent jonchés de palmes et les jardins, empreints d'une beauté irréaliste.

« Jamais, s'écrie-t-elle, jamais aucune exécution de la « Sonate au Clair de Lune » ne m'a émue comme celle que j'entendis en moi, cette nuit-là ! »

Au lac Albert, elle se récite des vers du tendre Samain :

Une douceur splendide et sombre
Flotte sous le ciel étoilé ;
On dirait que, là-haut, dans l'ombre,
Un paradis s'est écroulé...

Ces notations, pour imprévues qu'elles soient, ne manquent pas d'être fort subjectives : « J'assiste à une fête indigène... je pénètre dans une montagne d'or », etc. En visite chez les noirs, la Française est restée la Parisienne

qui souhaitait certes pouvoir brosser le panorama de l'« Afrique vivante » annoncé par son sous-titre, mais sans aller au-delà du décor, pour les paysages et, pour les hommes, sans dépasser les apparences.

Et voilà, précisément, ce que n'a pas fait Jeanne WANNYN, dans son reportage intitulé non pas : « Une blanche chez les noirs », mais : « *Une Blanche parmi les Noirs* » (Léau, Peeters, 1938), dont l'auteur a voulu « tenter de montrer, sous leur vrai jour, ces êtres dont mille anecdotes ont stéréotypé les défauts, bien réels sans doute, mais dont le vrai caractère, tout en nuances, échappe trop souvent.

« Je voulais apprécier, précise-t-elle, dans son cadre naturel, leur production artistique ; enfin, voir comment ils réagissent en face de la civilisation que nos pionniers leur portent vaillamment » (p. 8).

En plus net, elle a poursuivi au Congo ses investigations livresques sur la connaissance du noir, les conditions de réalisation de l'Art noir et les réactions du noir au contact du blanc. A Élisabethville, des Waswahili, des Baluba ou des Banyaruanda qui circulent à bicyclette, elle ne distingue, à première vue, que « une paire de souliers, un pantalon, une chemise et une tête noire » (p. 9). Mais, sous la conduite d'un guide blanc de grande compétence, elle se rend compte que « tous ces gens voisinent, palabrent, s'entraident et gardent leurs coutumes comme ils conservent la natte, l'indispensable tambour de danse ou le panier finement tressé amené du pays natal » (p. 12). Puis, il lui est montré, attachée à un lupangu (clôture), une plaque qui trouverait sa place sur bien des demeures d'Europe :

« Avis pour tous les hommes : Je défends qu'un homme mauvais entre dans ma maison. Je ne reçois que les gens aimables » (p. 14).

Avec le même souci d'exactitude, elle dépeint Albert Kabongo, le chef de la cité indigène d'Élisabethville, « rond et aimable » ; l'ex-faux prophète Simon Kibango,

« timide et maflu », devenu le cuisinier de la prison ; Solongo, un chef Baluba « au corps d'athlète » ; Mayonnaise, un boy idéal, promu chef de centre extra-coutumier ; le maçon Bernard et sa femme Agnès, ménage patricien du Bas-Congo où M^{lle} WANNYN a pour pilote son propre frère, Robert, spécialiste très averti du passé et du présent de la région, auquel notre auteur doit certainement une bonne part de sa formation et de sa documentation africaines.

En compagnie de Robert Wannyn, la voyageuse goûte le vin de malafu, se fait présenter Don Manuel, des vieillards ivrognes, un féticheur-guérisseur, et des potières du pays des Manienga.

« En parcourant ce pays, ou d'autres, écrit-elle, on se rend compte de tout ce que notre œuvre civilisatrice pourrait gagner en charité et en efficience par la protection réelle des métiers indigènes... Une solide formation professionnelle permettrait de perfectionner les méthodes traditionnelles de l'artisan villageois. Cette formation même ne serait-elle pas un perpétuel témoin de la rayonnante charité et de la belle compréhension avec lesquelles nous nous acquittons de notre rôle de civilisateurs ? » (pp. 91-93).

Dans une gradation ascendante, M^{lle} WANNYN se préoccupe de la préparation d'instituteurs et moniteurs indigènes, de religieux et religieuses indigènes, de prêtres indigènes. A Kisantu, elle assiste à l'ordination des abbés Jean Kinsansa, Clément Ngunga et François Nseka :

« Ces prêtres congolais, si humbles et si dignes, incarnent, pense-t-elle, les plus beaux espoirs de leur race » (p. 126).

Encore en compagnie de son spécialiste, elle fait une incursion dans l'ancien royaume de Congo, en Angola, et finit sa randonnée de trois mois par un bref séjour à Léopoldville, « capitale sous les tropiques », qu'elle décrit avec, toujours, cette objectivité qui la caractérise. Journaliste en mission pour un quotidien favorable à la colonisation, elle tient à se montrer digne de la confiance

mise en elle, et donc à voir juste et à dire vrai. D'où sa conclusion :

« J'avais espéré trouver des hommes, des hommes d'une race différente, ignorants, méchants peut-être, mais des êtres formés cependant. Je n'ai rencontré dans les grandes entreprises, dans les centres extracoutumiers, dans les missions, dans certains villages même qu'un peuple enfant, en pleine évolution, qui souffre d'une crise de transformation. *On ne peut le juger maintenant*, pas plus qu'on ne juge la maison inachevée ou l'informe masse de pâte d'où sortira le cristal lumineux. Ceux qui acceptent la civilisation, et c'est la majorité, paraissent puérils, inadaptés. Ce sont des élèves qui écoutent nos leçons de morale qui ne devraient jamais être qu'adaptation chrétienne des principes que chaque tribu possède, leçons de science, leçons pratiques. Les indigènes qui, au fond de leur solitude, restent réfractaires à notre action paraissent plus équilibrés parce que leur civilisation est basée sur de vieilles traditions primitives. Ils n'ont pas encore commencé à évoluer et, tôt ou tard, ils passeront par le même stade que les autres parce que leurs institutions actuelles ne leur permettent pas d'entrer dans la grande famille humaine. Or, correspondre avec l'humanité et profiter du patrimoine commun c'est le Progrès, qu'à la suite des vaillants pionniers, nous voulons leur apporter » (pp. 211-212).

Et qui leur est apporté, en effet, comme en témoignent toutes les personnalités indistinctement qui ont parcouru, même rapidement, la Belgique africaine. C'est le cas, entre autres, de S. E. M. Robert MURPHY, ambassadeur à Bruxelles des États-Unis d'Amérique, qui disait récemment qu'une des choses qui l'avaient le plus frappé, au Congo, c'était l'air souriant et heureux des indigènes, particulièrement des enfants, en quelque région qu'on les observe. En 1937, M^{lle} WANNYN avait eu une impression analogue, quoique plus localisée : « Il semble, a-t-elle jeté, et bien joliment, qu'à Panda fleurissent les négrillons » (p. 15). Sans doute est-ce en pensant à des observations de ce genre que son préfacier a qualifié *Une Blanche parmi les Noirs*, d'abondante récolte d'informations fraîches et sincères.

LÉO LEJEUNE.

Un fonctionnaire métropolitain en mission :

JULIEN VANHOVE

Dans ses *Regards sur notre Congo* (Bruxelles, Renaissance du Livre, 1943), Julien VANHOVE s'est donné pour tâche de montrer le visage du Congo actuel et de « dire ce qu'est devenu, grâce aux efforts opiniâtres de nos pionniers, cet immense pays qui, il y a trois quarts de siècle, était encore une terre presque inconnue, baignée par le puissant Zaïre » (p. 10) ; mais, sans se limiter aux seuls colonisateurs, et en pensant, au contraire, à bon droit, que les progrès accomplis par les colonisateurs ne trouvent leur mesure que dans l'avancement atteint par les colonisés.

On rejoint l'auteur à Léopoldville au moment de sa montée à bord du bateau qui va l'emmener vers le Haut-Congo. Il y contemple le spectacle pittoresque de l'installation d'une humanité nègre, « bruyante et gaie » (p. 35). A Kwamouth, le steamer est assailli par une foule de négrillons offrant en vente des oranges, des papaias, des mangues, des ananas (p. 36). A Bolobo, des adultes apportent ébènes, ivoires travaillés, fauteuils d'osier (p. 37). Choses vues simplement rapportées qui, cependant, dénotent déjà plus que de la curiosité. A Nouvelle-Anvers, la sympathie s'éveille :

« Un soldat sommeille, enroulé dans son « poncho » ; il a près de lui son enfant qui, n'ayant guère envie de dormir, frétille et rejette sans cesse la couverture. Mais le papa, inlassablement, le recouvre chaque fois et le serre tendrement contre lui » (p. 39).

A Stanleyville, engagement du « boy make » Augustin,

gâte-sauce et « plongeur » à la fois, petit estropié à la figure espiègle, qui sera de tout le séjour :

« Le malheureux était affublé de haillons invraisemblables ; je lui ai donné de quoi se vêtir et, pour me montrer sa reconnaissance, le pauvre gamin a tenu à m'offrir un peigne indigène, tout ce qu'il possédait... Trait de délicatesse spontanée démentant le jugement dur et sans appel de tant d'Européens pour qui les noirs *in globo* sont incapables de gratitude ou de toute autre qualité morale » (p. 45).

A Stanleyville encore, scène de marché :

« La foule grouille et jacasse. Le soleil aveuglant sème un poudrolement d'or qui fait valoir le ton brun clair ou noir d'ébène des bras et des torsos, les chamarrures des pagnes et des mouchoirs de tête que les élégantes ont chiffonné avec art sur leur chevelure divisée en multiples cadenettes » (p. 47).

A l'église :

« L'office est suivi avec recueillement par les blancs et les indigènes et si, de temps en temps, un nourrisson noir se met à piailler, le remède est vite trouvé et le bébé repu s'endort sur le sein maternel » (p. 48).

Au quartier des Wangwana (noirs arabisés) :

« Des enfants sales mais beaux se roulent avec volupté dans la poussière » (p. 48).

En pays zande, un dimanche :

« Tout est silencieux. Un soldat désœuvré, allongé devant sa case, chantonne en s'accompagnant du « likembé » pendant que sa femme pile du manioc » (p. 57).

Il n'est pas un « Ancien » qui ne retrouve son Congo dans cette notation pourtant dépouillée et, en quelque sorte, linéaire.

Dans le Maniema, à Kampene, vision de « fourmis travailleuses des mines » : piocheurs et pelleteurs, brouetteurs, artisans construisant chevalets et passerelles ou surveillant le travail des pompes à moteur qui crachent leur eau bourbeuse (p. 107).

A Albertville, visite à l'hôpital des noirs où « le bon monganga caresse les bébés en souriant » (p. 116).

Le périple s'achève par le Ruanda, « Suisse africaine ».

Au Groupe scolaire Astrida, Julien VANHOVE s'émerveille d'entendre des adolescents noirs commenter la *Chanson de Roland* ou le *Bourgeois Gentilhomme*, résoudre des problèmes de physique et de chimie, répondre à des questions d'embryologie ou de sémiologie, ou encore se livrer à d'étonnants exercices de dactylographie au son d'un phono moulant une marche militaire ! (p. 149). Mais, aussitôt, il émet des réserves à propos de ce « forçage intellectuel » et se demande si, dans l'intérêt de la jeunesse noire et de la Colonie, il n'y aurait pas lieu d'adopter une formule qui pourrait s'exprimer comme suit :

« Moins de lettrés, plus d'artisans, sinon de techniciens » (p. 149).

Après un dernier crochet à Léopoldville, au Kasaï et au Katanga, Julien VANHOVE rentre en Belgique via le Tanganika :

« Instant poignant... *Tous ces noirs que j'ai appris à aimer!* Ma pensée va particulièrement vers ces bons sauvages de la brousse et de la forêt, indolents et courageux, candides et avisés, chantant et dansant leur joie éperdue ou terrorisés par les puissances maléfiques de l'Invisible, mais en dépit de leur âme primitive, *si profondément humains* » (p. 213).

Ce dernier jugement a pris toute sa valeur aujourd'hui que, docteur en Droit et licencié en Sciences politiques et sociales, M. Julien VANHOVE est inspecteur royal des Colonies, professeur à l'Institut universitaire des Territoires d'outre-mer, membre associé de l'Institut Royal Colonial Belge et membre de l'Institut international des Civilisations différentes.

LÉO LEJEUNE.

Un dramaturge heureux en mission de reportage :

GEORGES SION

Malgré notre propos annoncé d'arrêter notre enquête en 1940, nous avons voulu admettre à témoigner cet écrivain de tout premier ordre et qui est l'un des témoins les plus représentatifs de la jeune génération.

« J'ai tenté (deux fois de suite) de voir le Congo comme le verrait tout voyageur européen. Sans préparation, d'un regard neuf et gourmand de touriste. J'essaie de l'expliquer, de raconter (en une chronique familière) un voyage que font pas mal de Belges, bon nombre d'étrangers — et que tant d'autres voudraient faire ».

Dans son liminaire, Georges SION annonce son propos, et de cette manière qui lui est propre, faite de simplicité : « *J'ai tenté* », de modestie : « *J'essaie* » et de souci d'être dans le ton où se retrouve l'homme de théâtre qu'il est.

Entre autres coins du Congo, puisque son ouvrage, son recueil d'articles plutôt, est intitulé *Voyages aux quatre coins du Congo* (Bruxelles, Goemaere, 1951), il a vu Léopoldville ou le don du Fleuve, Kisantu aux Fleurs, Élisabethville, la Cité cuivrée, Jadotville ou l'heureuse Panda, Usumbura et la danse des Dieux, l'Ituri et les Géorgiques et l'Or, enfin Stanleyville la Juste. A elle seule, cette énumération trahit son homme de théâtre. On le retrouvera bien des fois ; dans le choix des sujets, dans la présentation des personnages, dans la recherche des mots-images et dans la reconstitution des atmosphères.

Par exemple, à Léopoldville, le long des avenues marchent des femmes indigènes qui sont, dit-il, « une des beautés de la capitale » :

« Vêtues de cotonnades qui prennent sur elles un air d'exotique somptuosité, elles avancent lentement, portant leurs « bagages » sur la tête. Leur marche est une merveille de grâce balancée. Les mannequins d'Europe apprennent ce pas glissé où le corps reste souple sans que la tête bouge. Un livre, deux livres, et dix pas dans un salon... Les Congolaises le possèdent avec un instinct si sûr, qu'on leur confierait une coupe de cristal et qu'on les verrait sans trembler partir, de leur long pas paisible, au rythme merveilleusement libre de leurs bras » (p. 12).

On s'en voudrait de commenter, tellement cette notation, après combien du même genre émanant d'autres écrivains, paraît l'expression même de ce qui est, sauf peut-être en ce qui concerne les bagages sur la tête, qu'on remplacerait volontiers par... les bilokos.

A Élisabethville, les élèves de l'École d'Art indigène de Pierre-Romain Desfossés ne pouvaient manquer de préoccuper un voyageur de l'espèce de M. SION : « Ils accumulent, écrit-il, d'inconscientes merveilles »... qui pourraient bien être moins inconscientes qu'on ne le prétend, ajoute-t-il, « en regardant défiler les « cartons féeriques ». Les petits Chanteurs à la Croix de Cuivre du regretté Père Lamoral l'ont littéralement enchanté. Pas dans l'exécution d'œuvres européennes mais, précisément dans les Chants du Cuivre :

« C'est une geste obsédante du minéral... Puis, c'est le Bwana Kawaya, chant d'accueil pour le Blanc qui revient de congé, et surtout l'admirable « Passage de Boula-Matari » (p. 49).

Au camp indigène de Jadotville, certain soir, Georges SION a cru saisir sur le vif une Afrique de l'âge des mythes, bientôt suivie d'une Afrique de roman d'anticipation, les mêmes hommes passant de l'une à l'autre :

« Il y a 40 ans, les pères tiraient péniblement du sol et de leurs fours les croisettes de cuivre qui servaient de monnaie et payaient les femmes. Aujourd'hui, les fils travaillent dans des usines cyclo-péennes et bénéficient, en compensation, d'une organisation sociale

et d'un « welfare » perfectionnés. Mais le soir, ils sont tout près encore de leurs pères » (p. 55).

Rien ne vaut de tels raccourcis pour suggérer l'évolution de l'Afrique ainsi qu'elle se présente, actuellement, avec son million de collaborateurs noirs de toutes catégories.

A Usumbura,

« Des noirs du type nègre, si l'on peut dire, remarque Georges SION, voisinent avec des pasteurs longs, descendus en file indienne de leurs collines, vêtus d'un sac ou d'une peau, et qui marchent, pour venir, comme des bergers de Virgile. L'élégance de leur pas montagnard, le bâton qu'ils portent à la main, leur visage effilé, leur dignité paradoxale... L'Urundi n'est pas le Congo » (p. 86).

Plutôt, « une Palestine noire » (p. 89).

Si, pour Julien VANHOVE, le Ruanda peut faire penser à une Suisse africaine, pour Georges SION, l'Ituri peut passer pour une Suisse ou une Écosse. C'est, en tout cas, un pays qu'il traverse assez rapidement, pour s'arrêter davantage à Stanleyville et chez les Wagenia qu'il trouve désaxés. Et comment ne le seraient-ils pas, désaxés, ces bons noirs ?

« Nous sommes arrivés chez eux à peu près comme des Martiens !... Seule une lente éducation donnera, à leur attitude, l'infrastructure de conviction qui la rendra efficace » (pp. 158-159).

Sur ce point, Georges SION rejoint Pierre RYCKMANS qui, dernièrement, aux coloniaux étrangers et belges rassemblés à Bruxelles, à l'occasion du Congrès international de la Presse coloniale, avec toute son expérience, toute son éloquence et tout son cœur, rappelait que l'assistance aux peuples non autonomes ne peut vraiment pas n'être que technique ⁽¹⁾.

Léo LEJEUNE.

(1) Pour ce reportage quelque peu augmenté, G. Sion vient d'obtenir le prix du Journalisme colonial, 1953, institué par la Foire internationale de Gand.

Troisième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

Un futur académicien :

LÉOPOLD COUROUBLE

La notice sur Léopold COUROUBLE que notre Association m'avait invité à vous lire ce soir semble avoir été égarée. Je le regrette, car je l'avais préparée avec ferveur, il y a plusieurs mois. C'est le sort trop souvent, hélas, des travaux littéraires. Aussitôt lus, aussitôt oubliés. C'est le mythe de Sisyphe, comme dit CAMUS. On pousse le boulet de la prose sur le rocher de l'indifférence et il retombe dans le précipice de l'oubli. Il faut donc sans cesse recommencer.

C'est ce que je vais essayer de faire.

Léopold COUROUBLE, magistrat et écrivain colonial, est né à Bruxelles en 1862. D'humeur vagabonde, il vivait depuis longtemps dans le midi de la France, quand en 1937, il est venu se réinstaller dans sa ville natale. Il semble qu'il ait souhaité y mourir, puisque le 23 mars de la même année, il rendait le dernier soupir, dans notre capitale.

J'ai eu l'honneur et le plaisir de fréquenter l'amusant historiographe de *La famille Kaekebroeck*, ce roman de mœurs bruxelloises qui devait le rendre célèbre. Il sacrifiait volontiers à la zwanze du terroir, la mêlant, maintes fois, à son style pur, clair et léger. Il lui était même venu le « désir bizarre », disait-il, de composer un vocabulaire corrigé de notre langue. C'était une série d'affiches dans le genre des « Ne dites pas, mais dites avec élégance ». D'un côté, par exemple, on y lisait : « C'est son père tout craché ! » Et en regard, dans l'autre colonne : « Il tire si fort sur son père ». Ou bien : Ne dites-pas : « Il travaille

au ministère » ; mais dites, avec élégance : « Il écrit sur un bureau au ministère ! » Et ainsi de suite. Ce qui n'empêchait pas COUROUBLE d'être un conteur exquis, maniant la langue française avec un art consommé.

J'ai rencontré COUROUBLE le colonial en 1922. Il y a donc trente ans. C'est un anniversaire mémorable, puisqu'à ce moment le roi Albert avait créé et institué au ministère des Colonies, le prix triennal de Littérature coloniale. Léopold COUROUBLE faisait partie du Jury chargé de proposer tous les trois ans le lauréat auquel devait échoir le prix triennal. COUROUBLE, par son talent et sa carrière au Congo, était tout désigné pour participer aux travaux de ce jury littéraire et colonial. Avec PICARD, VANDRUNEN, Félix FUCHS et d'autres avocats lettrés, COUROUBLE avait collaboré au *Journal des Tribunaux*, qui s'appelait alors *Le Palais*. Les rapports d'amitié qu'il entretenait avec Félix FUCHS allaient lui fournir l'occasion de s'engager au service de l'État Indépendant du Congo, tout en favorisant son désir de voyager. Il débarquait en 1899 sur la terre africaine pour occuper les fonctions de juge à Léopoldville. Sa santé ne lui permit pas de terminer son terme. Toutefois, l'année qu'il passa le long du Fleuve et le séjour qu'il y fit encore plus tard, devait suffire à cet observateur pénétrant et impressionnable pour publier quelques-uns des plus alertes, sinon les meilleurs ouvrages de notre littérature de colonisation. Tout de suite le paysage tropical et les types indigènes font pétiller son regard d'artiste. Il les dépeint et les croque d'une touche très personnelle. PICARD lui disait :

« Vous avez votre manière, votre manière belge, d'extraire du drame judiciaire, l'inévitable dose de rire et de sourire que le Destin injecte aux choses douloureuses pour en adoucir ou en intensifier la cruauté ».

C'est bien cette manière de rapprocher constamment sa vision congolaise de ses souvenirs de la patrie, qui

caractérise les livres coloniaux de Courouble : *En plein Soleil*, suivi dans une réédition des *Maisons du Juge*, *Profils blancs et Frimousses noires*. Devant un petit moricaud, il écrira : « un joli manneke qui a l'air d'un schawègue bruxellois » (d'un petit ramoneur). Il nous fait saisir aisément le décor exotique, qui autrement nous eût semblé littéralement étrange, en le comparant tantôt au décor des rives de l'Ourthe, tantôt à nos polders. Peu de pages empruntent moins à la couleur locale préparée à Paris par les spécialistes du roman exotique. Leur accent natal nous touche directement. COUROUBLE réussit à nous faire partager sa nostalgie rien qu'en nous expliquant son émoi lorsqu'il entend à Bankana, retentir la sonnette dans le magasin du chef de poste :

« Oh ! s'écrie-t-il, la douce musique de mon enfance ! Je bondis de ma chaise. Mais oui, c'est bien la belleke des portes à claire-voies, peintes en verts des épiceries, des confiseries populaires de ma ville natale ! »

Comme il a réussi de même à nous faire partager sa sympathie pour les noirs et, plus que sa sympathie, parfois, en faisant battre notre cœur avec le sien quand il aperçoit la silhouette de la belle Loukoussou, image aussi gracieuse, aussi inoubliable qu'une des petites épouses de LOTI !

Et si COUROUBLE parle du gouverneur général Paul Costermans, « le terrible Cosse », il nous découvre sous la dure écorce du chef la sensibilité de l'homme, qui souffre de voir les indigènes soumis à la rude corvée du portage et qui cherchera par tous les moyens à en réduire les douloureux effets.

On sait quel portrait reconnaissant il a tracé du gouverneur général Félix FUCHS dans cette communication intitulée *Un Lettré*, que COUROUBLE présenta à notre Académie de Langue et de Littérature françaises, dont il

avait été élu membre. En 1933, COUROUBLE s'était rendu pour quelques mois au Dahomey. De Bimbereke, il avait envoyé à la *Gazette* ses « Heures Dahoméennes », dans lesquelles il marquait son admiration devant l'habileté des artisans aborigènes. Là-bas encore, il se souvenait de Léo et de Boma. Ses lettres vantaient le monde noir en pleine évolution. Des lettres vibrantes de compréhension humaine. Des lettres enjouées et simples. COUROUBLE laissait à d'autres les polyphonies savantes. Il disait : « Je n'ai qu'un chalumeau et je dois m'en contenter ». Cela le fâchait un peu de n'avoir peut-être pas écrit un bouquin sérieux sur les vastes problèmes coloniaux qui se proposaient au Congo. « Car, ajoutait COUROUBLE, j'eusse tant voulu dire comme on est fier de la patrie en revenant de là-bas et comme on porte plus haut son cœur belge ». Nous ajouterons simplement qu'un tel bouquin aurait vieilli rapidement, tandis que ses confessions congolaises demeureront toujours jeunes et captivantes. En dépit du temps et des modes, le lecteur y entendra simplement battre un vrai cœur de Belge.

Gaston-D. PÉRIER.

Un factorien en savane :

C. A. CUDELL

La *Revue coloniale belge* (n° 117 du 15 novembre 1951) écrivait à propos d'*Udinji* (Bruxelles, Lacomblez, 1905), un des plus anciens, sinon le premier des ouvrages d'imagination d'inspiration congolaise, que « tous nos historiens des Lettres coloniales ont attribué à son auteur, C. A. CUDELL, une carrière africaine qui fut celle de son frère Alfred-Marie-André ».

Cette confusion fut, en effet, commise par JANSSENS et CATEAUX qui, dans leurs fameux volumes *Les Belges au Congo* (Anvers, Van Hill et De Backer, 1908-1912), consacrèrent à CUDELL Alfred, une notice se terminant par :

« CUDELL réussit fort bien dans sa mission (chez les Bakete de la Haute-Lulua) et les tribulations qu'il dut subir, les prodiges de diplomatie qu'il eut à déployer pour se faire tolérer chez ces peuplades, sont admirablement décrits dans un excellent petit roman où CUDELL se dissimule sous le nom de Jean Hornu ».

Ayant reproduit cette notice sous le titre : « Pour qu'on réédite *Udinji* », dans le n° 24 du 15 septembre 1937 de *L'Expansion Coloniale* de nos chers Léo et Marcel DANEELS, qui devaient être fusillés le 6 mars 1944 pour activité de Presse clandestine, un chroniqueur ajoutait :

« Ces notes satisferaient peut-être le lecteur inattentif mais non le chercheur professionnel qui n'a pas manqué de relever les initiales C.A., d'une part et, de l'autre, A.M.A. J'ai reçu naguère d'un parent éloigné de l'auteur d'*Udinji*, la clef de ce petit mystère. Étant en Afrique, Alfred CUDELL envoyait à son frère Charles des lettres ravis-

santes que celui-ci eut l'idée de romancer. Rentré en Europe en 1904, Alfred, devenu Jean Hornu, prit connaissance de ce qu'il avait écrit, littérairement, à son « cher Frans ». Et c'est ainsi que naquit, au vrai, en 1905, Alfred se retrouvant en Afrique, *Udinji* par C. et A. CUDELL ou, mieux encore : C.A. CUDELL ».

Ce petit point d'histoire littéraire coloniale étant réglé, on se hâte de remercier M. Joseph-Marie JADOT d'avoir versé à ce débat deux lettres adressées, en 1905, par Charles CUDELL à la Compagnie du Kasai, qui employait Alfred, lettres qui ne laissent plus subsister aucun doute sur leur collaboration :

« ... J'ai écrit... sur les notes et documents fournis par mon frère Alfred un roman de mœurs congolaises... Le livre que j'ai écrit sur le Congo... a été, vous le pensez bien, documenté par mon frère, Alfred CUDELL... »

Celui-ci, autrement dit Jean Hornu, était

« Un véritable tempérament d'Africain... prêt à s'enfoncer sans scrupules dans les pires régions inconnues ; non brutal, mais d'une rudesse excessive et d'ailleurs indispensable, non embarrassé d'affections ni sentiments inutiles ; nerveux, infatigable, doué d'une force morale et d'une résistance physique qu'on n'eut point soupçonnées en ce maigre garçon blond, à face glabre et à mains longues » (p. 82).

Mais il est grand temps que vous soit présentée Udinji elle-même, l'héroïne de ce roman de mœurs congolaises que ses auteurs situent chez les riverains de la Buschimaie :

« Sur un corps de statue, une tête exquise ; des yeux noirs, très larges, très profonds, voilés de longs cils ; le nez, à peine épaté, presque droit ; la bouche petite, fendue en accolade, avec des lèvres rouges très minces aux commissures. Et quel ovale parfait que celui de la figure ! Le front est haut, dégagé de même que les tempes et la nuque. Les cheveux noirs, très fins, plutôt coupés courts, forment sur le haut de la tête un minuscule chignon rond autour duquel Udinji, coquette, pique habituellement des immortelles violettes » (p. 12).

L'âme d'Udinji est :

« Étrange, peuplée d'aspirations indéces, compliquée ; elle prend un vol éperdu vers les horizons dont à peine elle a conscience. Udinji est une ignorante qu'un sentiment inexplicé jette vers la Civilisation, mais une Civilisation naïve, bâtie sur les racontars diffus des marchands et les légendes des vieilles femmes » (p. 10).

L'originalité de cette âme tient surtout :

« Dans un très confus instinct des sentimentalités, sentimentalités inconnues à sa race sauvage et primitive, sentimentalités qui ne se rencontrent, de plus en plus subtiles, que chez les peuples dégénérés à qui ne peuvent plus suffire les passions simples, parce que les hommes trop civilisés n'ont plus la force de les satisfaire purement. Udinji a en elle moins qu'une vague science, un soupçon imprécis de mille choses tendres dont elle ignore l'existence, l'intuition intraduisible de l'amour et du baiser » (p. 10).

Son père est Tambwe Mukalansengo, Tambwe le chef des chefs. Autour de ces personnages principaux gravitent évidemment des comparses. Par exemple, un capita de commerce appelé Lukussu. Il est aussi des figurants collectifs dans cet ouvrage bien observé :

« Oh ! les amusants fumeurs ! Une petite boule de chanvre dans le bassinet de l'énorme calebasse qui leur sert de pipe, un coup de silex, et les voilà s'époumonnant à tirer, en une seule aspiration continue, sans fin, jusqu'à consommation complète du chanvre. La fumée alors leur sort de partout, du nez, des yeux, des oreilles ; ils toussent, crachent, tâtonnent au milieu de leur nuage, avalent une lampée de malafu, et les voici déjà qui allument une autre chilo (pipe) » (p. 25).

Le décor enfin est dépeint avec une étonnante richesse de palette :

« La brousse est pleine d'une vie mystérieuse, des insectes crissent et froufroutent, une pintade prend soudain son vol avec un cri mécontent. Des papillons passent et repassent, ailes transparentes comme de la gaze, ailes qui par une exquise gradation vont du rouge vif au bleu foncé, ailes de velours, ailes d'or, papillons qui paraissent comme des fleurs de pensée envolées. Par endroits, un bouquet d'arbres

rabougris et contorsionnés par l'annuel incendie des herbages, sert d'asile à toute une famille de perroquets gris et rouges dont l'organe nasillard s'essaie à une exilarante loquacité » (pp. 28-29).

Premier vrai romancier du Congo, C. A. CUDELL est, en même temps, l'un des premiers théoriciens de la pénétration patiente :

« Au Congo, pour parvenir à un résultat durable, il faut que dans leurs rapports avec l'indigène, les agents colonisateurs apportent *du tact, de la douceur et, avant tout, de la patience, infiniment de patience*. Peut-être la menace et la violence précipiteront un premier succès, bâti sur l'intimidation et la haine, succès après lequel le chef blanc ne dormira plus que d'un œil. Mais ne rien brusquer, s'immiscer tout doucement dans l'existence du Noir, s'assimiler ses mœurs, sa politique, son langage, sa nourriture ; s'imposer à son respect, non à coups de fusil, mais par sa valeur et son intelligence ; donner sans rien demander ; chercher enfin sinon à se faire aimer par l'indigène, du moins à l'habituer à considérer son commerce avec le Blanc comme un événement normal et heureux. Des rapports établis dans ces conditions seront indissolubles et la Colonie ainsi créée, désormais à l'abri des aléas, ne pourra que grandir et fructifier » (pp. 154 et 155).

Et *Udinji* dont, en 1937 déjà, on préconisait la réédition, *Udinji* dont, en 1951 encore, M. JADOT dit qu'une nouvelle édition nationale serait des plus souhaitable, *Udinji* a paru en 1905, chez LACOMBLEZ, l'éditeur de Léopold COUROUBLE, Louis DELATTRE, Eugène DEMOLDER, Jules DESTRÉE, Georges EEKHOUD, Georges GARNIR, Hubert KRAINS, Maurice MAETERLINCK, Edmond PICARD, Charles VAN LERBERGHE et Gustave VAN ZYPE, etc... donc en parfaite compagnie.

Dans le même temps, un ordre du jour voté par la Section belge de la Ligue des Droits de l'Homme adjurait la Belgique de cesser de prêter au Congo ses officiers, ses magistrats, ses diplomates et ses fonctionnaires !

Léo LEJEUNE.

Un factorien dans la forêt équatoriale :

FÉLICIEN MOLLE (EKOTONGO)

Le recueil de 16 contes et croquis congolais qu'EKO-TONGO a fait paraître sous le titre *Peaux noires* (Charle-roi, Herman, 1924) avec préface d'Arille CARLIER, met en scène, dit M. CARLIER, une humanité étrangement curieuse et captivante. On y trouve successivement Yette (II), Woutéka (IV), Saöbiauw (VI), Widjima (VIII), Loyonghé (XVI), surtout Wouwoubé (XIII), jeunes femmes noires rencontrées entre 1903 et 1906, dans la région de la Lulonga et dont les sentiments, du moins tels qu'ils ont été exprimés par l'auteur, ont paru au préfacier un peu surfaits, un peu « fantaisie d'artiste ». Il est vrai qu'à l'époque, certains en étaient encore à se demander si les « nègres », — à plus forte raison les « négresses », — pouvaient avoir des sentiments ! Ce n'était certainement pas le cas de M. MOLLE, comme on va le voir :

SAÖBIAUW. — « Fière et ardente autant que belle, elle était l'antithèse vivante de ses compagnes. Sa volonté, encore chancelante parfois, s'affirmait autoritaire par moments, et c'était comme un torrent capté qui s'échappait par saccades brusques »...

Ce fut, ajoute Félicien MOLLE lui-même, indiquant assez par là qu'il s'est bien gardé de généraliser, la première des rares femmes noires que je rencontrai au Congo.

WOUTEKA ou Fleur-qui-rit. — « Indolente, comme bercée en marchant par les bonnes fées ses marraines, elle vient, elle glisse vers moi : sa démarche est souple, onduleuse, noble naturellement. Son

corps svelte, jailli d'un seul jet, est moulé dans un pagne de soie multicolore et filigranée d'or. Une statue pareille serait un incomparable chef-d'œuvre. Et Woutéka vit ! Et elle est comme un bonheur indéfinissable venant vers moi »...

La Loukoussou de Léopold COUROUBLE était grande, souple, drapée dans un pagne aux vives couleurs... La tête ronde sur un cou de statue antique... Il en admirait la marche très noble (1902).

LYONGHÉ. — « Souple légère, elle se glisse dans les feuillages enchevêtrés, dérangeant à peine les innombrables oiseaux aux couleurs rutilantes. Elle va, sans but, cueillant des gerbes d'orchidées rares »...

Loyonghé est sœur d'Udinji que CUDELL a montrée, cueillant du maïs : « A tout instant, sous ses pas, un vol de colibris s'effare ; des ventres rouges, des ailes vertes, prennent la fuite au milieu de petits sifflements éperdus » (1905).

YETTE. — « Je la nommais Yette, son mari l'appelait Yô. Petite et gracieuse, elle avait la fraîcheur, le calme étrange d'une fleur sauvage ; sa jolie figure, rappelant le type arabe, s'éclairait d'un sourire captivant. Sa démarche timide, qui trahissait son trouble, la rendait plus charmante encore »...

On pense à l'« enfant brune », Honatja, de Joseph-Marie JADOT : « la vendeuse d'oubli, douce magicienne » (1914).

WIDJIMA. — « S'il est une image agréable, attrayante, émouvante aussi, qui surgit parfois dans mes souvenirs lointains et les domine comme nimbée d'une poésie sauvage, c'est celle de Widjima ; Widjima l'incomparable, la merveilleuse. Son nom, Fleur-de-Nuit, lui fut donné comme le plus bel hommage par tous les chefs de sa tribu »...

Dans *Le Fou du Lac*, Égide STRAVEN a rejoint Félicien MOLLE en surnommant Mèssou, la fille du chef, « dont tous les gestes harmonieux révélèrent le charme

languide de l'Orient », Si-na-Kwabo, c'est-à-dire, précisément, celle à laquelle nulle autre n'est pareille (1938).

Mais dans la touchante histoire de Wouwoubé, dit M. CARLIER, et, cette fois, on l'approuve sans réserve, il y a la matière d'un roman complet, traité avec une sobriété voulue, plutôt : une émotion contenue, qu'il sera bien difficile de rendre comme on le souhaiterait.

WOUWOUBÉ ou Fleur-des-Bois est tatouée : « Toute petite encore, on pratiqua des incisions dans sa chair, au visage, aux bras, au buste et aux cuisses. Ces blessures aux lèvres refermées sur des herbes des sorciers ou des lamelles de viande d'animaux lui imprimèrent, en relief, les marques indélébiles de sa race ».

Comme les autres adolescentes, elle pile le manioc et confectionne des chikwangues. Elle fume le poisson, et le gibier que les hommes rapportent de leurs chasses ; elle concasse et presse les noix palmistes pour en extraire la « mafouta », l'huile où cuiront les plantes qu'elle cultive ou va chercher en forêt. Elle réduit en poudre et met dans laalebasse vide les feuilles à soude qui saleront les aliments ; mais jamais elle ne prend part aux repas des hommes. Elle ne mange qu'après eux. Elle va couper du bois pour les feux. Parfois, elle rapporte des tronçons d'arbre plus lourds qu'elle. Elle va aussi recueillir le vin du palmier. Le grand pot noir posé sur la tête, elle ressemble aux antiques porteuses d'amphore.

Un jour, Fangalé, le guerrier, l'arrête :

« — Wouwoubé ? — Hau ! — Tu es là ? — Hé ! Fangalé ? — Tu es là ? — Hé ! Wouwoubé ? — Hau ! — Tu vas être ma femme ! — Fangalé, cela te regarde ! — Je vais demander à ton père. — Va demander à mon père ».

Le mariage se fait, qui ne change pas le cours de l'existence :

« — Wouwoubé ! — Tu appelles ? — Oui femme, tu vas aller chercher du bois. — N'dé. — Beaucoup de bois. — N'dé. — Tu seras ici

quand le soleil sera sur nos têtes, pour faire cuire le poisson. — Oui bien. — Tu feras la chikwangué. — Oui. — Ou je te bats. — Cela te regarde, Fangalé. — Va. — Je vais ».

La pauvre femme ne cesse d'aller. N' Goyaw !... Qu'est-ce ?... Un soir, en forêt, elle est presque assommée, puis enlevée : « — Qui es-tu ? lui demande, après quelque temps, son ravisseur. — Wouwoubé. — Hau ! Très bon ! Hau ! La femme de Fangalé qui a tué mon frère... ».

Wouwoubé est, si l'on ose dire, vite récupérée, et devient mère d'un enfant si noir que son père le nomme M'Boutou, la nuit. La jeune Mama connaît, enfin, le bonheur. Elle chante :

« Enfant, je suis l'enfant de ma mère,
Tu es aussi l'enfant de ta mère,
Ta mère, c'est moi ! Ah ! Ah ! Ah !

Je te vois à ma hanche
Et mon bras à ton dos ;
Tu ne pleures pas... tu ne pleures pas !

Si tu es mâle, je te donne mon lait ;
Si tu es femme, je te le donne encore.

Je mets de l'huile sur ta peau,
Je mets de l'huile sur ta tête,
Les mouches ne te mordent pas.

Je pose sur le sol une natte neuve,
Je fais du feu dans la case
Et, sur la natte, près du feu,

Je pose ton sommeil.
Tu es l'enfant de ta mère,
Ta mère, c'est moi ! »

Hélas ! Bonheur ne dure. Devenu grand, M'Boutou, cédé par son père contre trois nouvelles épouses, est emmené en exil et, comme toutes les femmes de sa race, Wouwoubé achèvera dans la solitude et l'amertume, une existence tissée, sauf exceptions, de fatigues, de misère et de monotonie.



6. — Fernand LANTOINE, Chasseurs en pirogue. (environs de Matadi)
(Coll. X, Bruxelles.)

M. CARLIER termine sa préface en disant que *Peaux noires* fait apparaître le nègre, comme dans un kaléidoscope, avec sa paresse native, ses vices, son animalité. Soit ! Pour l'ensemble, et si l'on veut bien ne pas oublier que les faits observés remontent aujourd'hui à 50 années, à 20 au moment où les contes et croquis étaient composés. Mais pour ce qui est de la douce romance de Wouwoubé, on fera sienne cette réflexion de PSICHARI :

« Quel événement de surprendre un peu de nous en elle (en cette Femme noire, en cette mère noire) un peu de nos agitations de cœur dans son *apparente* animalité ! »

Léo LEJEUNE.

Deux coloniales :

MILOU DELHAIZE-ARNOULD
ET JEANNE MAQUET-TOMBU

Deux femmes, deux coloniales, deux bons écrivains de surcroît : j'ai un triple plaisir à vous en entretenir.

I

Marie-Louise DELHAISE-ARNOULD — dite Milou — accompagna son mari, commissaire de district, dans notre colonie et elle en partagea la vie parfois très pénible. Elle eut ainsi l'occasion de voir de près nos indigènes, de les comprendre et de les aimer. Son mari avait écrit de nombreuses monographies sur notre Congo. A son tour, elle publia des études ethnographiques dans le *Touring-Club* et dans la *Tribune Congolaise*.

Dans un court roman d'une centaine de pages intitulé *Amedra* qui obtint le prix triennal de Littérature coloniale et que notre ami Gaston-Denys PÉRIER saluait d'une préface élogieuse lors de sa publication aux Éditions de la Renaissance d'Occident en 1926, Madame DELHAISE nous met en présence d'un drame d'amour, avant l'arrivée du blanc, en pays Bapopoïe, sur les rives de l'Aruwimi. Elle nous explique dans sa présentation qu'elle a voulu « faire vrai » et décrire d'exactes coutumes. Cela nous vaut d'ailleurs quelques notations fort intéressantes, au cours du récit, sur les cérémonies de mort et l'épreuve du poison, comme aussi sur la pêche.

Mais quelle est la position de l'auteur vis-à-vis de

l'indigène ? M^{me} DELHAISE voit la femme noire, non pas comme un animal répondant à l'appel du désir ni comme une esclave-génitrice soumise à la loi du maître, mais bien — tout comme ses sœurs d'Europe — capable d'un véritable amour-sentiment qui lui donnera la force de se dresser contre la tradition, contre la haine séculaire existant entre son village et celui de son amant, contre la volonté paternelle — à vrai dire contrainte et forcée — de lui faire épouser un chef puissant et riche, mais vieux et répugnant. Plus sauvages sont les sentiments du soupirant éconduit : Nodo ira jusqu'au crime pour supprimer le rival heureux. Mais n'est-ce pas là le sujet de certains romans de mœurs européennes et de nombreux faits-divers ? La différence est dans l'acharnement bestial que met l'assassin à défigurer et mutiler le cadavre de sa victime.

L'héroïne a l'occasion d'empoisonner le meurtrier de son amant qui l'accule à l'unique fuite encore permise : la mort. Elle ne le fait pas et se contente de lui administrer un soporifique pour lui échapper. Elle absorbera elle-même le poison qui la délivrera du mariage hideux avec le vieux chef et lui permettra de rejoindre au pays des ombres l'objet de son amour.

Le père, Asimangue, souffre des mêmes angoisses qu'un père de chez nous, contraint par les circonstances d'offrir sa fille en holocauste pour éviter des catastrophes : guerre ou ruine. Madame DELHAISE nous montre, semble-t-il, l'identité des sentiments entre blancs d'une part, et noirs d'autre part, dans ce volume à mi-chemin entre la nouvelle poétique et le roman. Quel couple blanc ne répondrait pas à cette description si courte, mais si ... « parlante » :

« La main tremblante du jeune homme saisit celle d'Amedra. Doucement il attira à lui la belle et sage enfant. Émue, oppressée, elle appuya son front sur l'épaule luisante... ».

II

Madame Jeanne MAQUET-TOMBU, qui séjourna à diverses reprises au Congo, de 1931 à 1938, et dont je vais vous parler maintenant, est arrivée aux noirs... par la couleur. En effet, avant de nous décrire les indigènes de notre colonie, M^{me} Jeanne MAQUET-TOMBU étudia l'art et l'archéologie à l'Institut supérieur d'Art et d'Archéologie et y conquist le grade de docteur. Mais l'art n'est point pour elle que recherches d'histoire, de pièces de collection, de numéros de catalogues ; car, joignant la théorie à la pratique, elle maniera elle-même les pinceaux. N'avait-elle pas de quoi tenir ? Et son père, le bon peintre TOMBU, ne dut-il pas se réjouir de lui voir acquérir cette maîtrise qui lui permettra de broser dans notre terre africaine les coins délicieux de Banzyville et d'ailleurs ?

Le sentiment que l'auteur a de l'œuvre d'art, sa compétence dans la recherche — ne lit-on pas comme des nouvelles policières sa brochure *Autour de la descente de croix de Roger* ou son étude *Roger Vander Weyden, pèlerin de l'année Sainte ?* — la feront approcher avec frémissement de l'âme noire.

Écoutez-la dans la première page de la revue *Brousse* qu'elle fonda en 1939 à Léopoldville, et dont nous avons tous le souvenir :

« Ce n'est qu'un bout de tissu de raphia, qu'un gobelet taillé au couteau, qu'un pot de terre sans éclat ni couleur. Et cependant, c'est par eux la brousse congolaise qui vous parle.

» Le bois auquel s'attarde votre regard, c'est l'arbre tortu de la savane ou le fût élancé de la forêt, le pot que touchent vos doigts, c'est cette terre d'Afrique que vous aimez, et le tissu, c'est le beau palmier qui y puisa son suc, fécondé par le soleil de l'Équateur... ».

Et plus loin :

« N'avez-vous aucune pensée pour celui qui l'a faite ? Ne devinez-vous pas ? Un homme — un frère — l'artiste qui, devant la matière, se recueillit un jour et créa..., tailla la coupe, sculpta le masque... »

Vous avez bien entendu : « Un homme — un frère — l'artiste ». Comme nous sommes loin de la *Barre de couleur*.

Mais approchons par un autre biais sa prise de contact avec le noir. Lisons son premier livre congolais *Jeannot, Gosse d'Afrique*, paru en 1935, où c'est une mère qui se penche sur la plus belle œuvre qu'une femme puisse créer : son enfant. Elle l'avoue dès les premières pages :

« Jamais plus je ne pourrai porter sur la vie d'Afrique un jugement impartial parce qu'à présent Jeannot existe pour tout embellir ».

A partir de ce moment elle « voit » l'Afrique et la possède comme si le fait d'avoir donné la vie sur le sol congolais la faisait elle aussi renaître sur cette terre qui restait jusqu'alors étrangère. Terre qu'elle décrit en coloriste avec la grande palette tenue à son pouce gauche, paysages qu'elle dessine d'un trait vif et qu'on se prend à aimer comme elle. C'est avec une sympathie amusée qu'elle suit les boys dans leurs courses affairées quand ils sont en vue, car elle sait bien que le coin tourné, ils en prendront à leur aise. Elle les montre intéressés, peu enclins au travail, chapardeurs, menteurs à l'occasion mais... qui d'entre nous n'a point connus les mêmes défauts chez certaines servantes blanches, en Europe ? L'auteur ne se frappe pas, mais suit les scènes avec un regard amusé : ne nous a-t-elle point prévenue que Jeannot allait tout embellir ? C'est autour du petit bonhomme qu'elle esquisse le charmant tableautin intitulé si rébarbativement « Chiffres » où elle montre les astuces cousues de gros fil... noir des vendeurs d'œufs, de maïs et de babioles. Mais ce fil est de même fibre — si pas aussi gros — que celui dont nos marchands ficellent leurs paquets. Aussi sans épiloguer davantage achètera-t-elle pour Jeannot le tam-tam convoité.

— Le style de M^{me} MAQUET-TOMBU ? En voici un échantillon. Quoi de plus alerte, de plus vif, de plus concis, rappelant certains auteurs anglais ou la sage brièveté des Nippons :

« La promenade du matin nous conduit toujours au potager et aux étables. A cette heure, la vache, qui jouit d'une demi-liberté, s'est déjà éloignée dans le cynodon. Nous la découvrons, cachée par un plis du sol. Sa masse noire se dresse dès notre apparition, le veau suit avec timidité mais l'élégant pique-bœuf, qui fait toujours partie du groupe, se tient farouchement à l'écart.

» Pendant que, gourmande, la vache engloutit la chickwangué, que je n'ai osé confier aux boys, Jeannot et le veau, plantés à quelque distance l'un de l'autre, se considèrent avec méfiance »...

Sans doute la conclusion est-elle défavorable, car l'enfant se met à pleurer.

« Effrayé, le veau s'écarte.

» Changement instantané dans l'attitude de Jeannot : il s'est senti le plus fort et, toute crainte dissipée, le voilà qui poursuit celui qu'il redoutait l'instant d'avant.

» Mais bien vite, un beuglement de la mère inquiète lui fait faire demi-tour et jette dans mes bras le vainqueur de tantôt ».

N'est-ce pas toute une philosophie de la vie ? Philosophie aussi dans cette phrase qui si bien comprend le noir :

« Eux tous, — les sages, qui cheminent leur vie au lieu de la courir — nous les surprenons dans les mille détails de leurs occupations simples et naturelles ».

Et plus loin :

« Les femmes indolemment hautaines, inconsciemment élégantes, elles vaquent aux soins du ménage. Jamais de hâte, tout se fait cependant... »

Comme le disait le gouverneur général Pierre RYCKMANS, nous nous souviendrons aussi d'Ignace :

« Ignace, c'est le Noir. Tire-au-flanc, sans doute ; un peu paillard, pas toujours très propre. Mais gai, jouant avec l'enfant comme un



7. — Henri LOGELAIN, Tête de femme noire.

enfant. Insouciant, rieur, résigné, une chanson toujours sur les lèvres. D'un héros, sa mort ? Non, d'un noir. D'un simple noir, comme il y en a beaucoup ».

Le siècle marche — paru en 1936 — valut à son auteur de partager le prix triennal de Littérature coloniale avec un concurrent de langue néerlandaise : M. MALCORPS. Cette œuvre entreprend de retracer la vie de Lutunu, un indigène de la région des chutes et des rapides du Bas-Congo, la région des cataractes. Lutunu est né en 1872, nous le quittons à la fin du récit, en 1935 environ. Par ce détour d'une vie romancée, l'auteur va tenter de nous montrer ce que fut le contact des indigènes et des blancs, vu par un noir. Mais ici, l'interprète est blanche. Il serait curieux de voir ce qu'un indigène tirerait de la même substance.

Nous voyons cet esclave, fils d'esclave, grandir, apprendre que depuis longtemps il existe des blancs sur la côte, avec qui l'on trafique au plus grand profit de son maître. Il verra Stanley arriver — chose inouïe — de l'intérieur. Ses compatriotes partagés en pour et contre : Lutunu, lui, entrera au service des blancs : d'abord de Vangele, « Le Blanc ami ». Impression qui ne s'effacera jamais de la mémoire de Lutunu. Comme quoi il est bien vrai qu'en toute chose, le premier contact est le plus important. Lutunu sera, après le départ de Vangele, cédé par son maître au missionnaire Thomas Comber, de la Baptist Missionary Society. Il va se trouver — lui terre encore vierge — marquée d'une nouvelle empreinte. Bien plus, le missionnaire l'amène en Europe et l'expédie aux États-Unis. Avalanches de nouvelles impressions chez le jeune noir. On se demande comment il tient. Il rentre au Congo. Un nouveau blanc réclame ses services : Grenfell, le missionnaire explorateur. Il se rend compte des compétitions entre blancs, prend parti pour l'État. Il voit au

cours des années la route de portage se modifier, il voit des villages disparaître, il voit construire le chemin de fer, il a accompagné DHANIS, il a assisté aux révoltes de la route des caravanes, il a servi d'aide au fonctionnaire blanc local : devant toutes ces choses nouvelles, sa conception philosophique vacille. Les vieux dieux agonisent, et les nouveaux tiraillent notre homme qui ne sait à quel saint se vouer. Au cours de sa vie, il ira de l'un à l'autre, mais peut-on lui en faire reproche ? Et qui aurait pu choisir pour lui ? Si les dieux blancs ne se l'attachent pas, il reste fidèle au Blanc, au Blanc de l'État. Et l'État — il y a quelque chose de changé dans le territoire des cataractes — fera de lui — l'esclave, fils d'esclave — un Chef. C'est rayonnant de joie, d'orgueil, qu'il prendra la place de l'ancien maître de sa jeunesse, mort depuis longtemps. Apothéose inespérée que cette réussite dont le crime est absent.

Trop souvent l'homme de la rue, en Europe, ne s'inquiète guère de ce que dut être pour le noir ce contact européen, brusque, tellement rapide qu'en une vie d'homme l'esclave porteur deviendra mécanicien de steamer et connaîtra l'avion.

L'étonnant est de trouver des êtres qui — comme Lutunu — parviennent à assimiler vaille que vaille quelque chose et le restituent en bien. L'étonnant est de ne pas trouver plus de Kibangu, la cervelle retournée par ce qu'ils n'ont pas compris. M^{me} MAQUET-TOMBU, dans une forme agréable, a posé ainsi bien des problèmes à résoudre par l'homme blanc. Mais hélas, parfois le mal a déjà été fait.

Tout de même, la justification de notre action n'est-elle pas dans le fait d'avoir su s'attacher des hommes de la valeur du noir Lutunu ? Merci, M^{me} MAQUET-TOMBU, de nous avoir fait aimer et comprendre à travers lui nos frères d'Afrique.

Max ROSE.

Un magistrat, homme de lettres :

JOSEPH-MARIE JADOT

M. Joseph-Marie JADOT a vu, en homme de haute culture, le noir du Congo belge. On pourrait dire : en passant du Jardin d'Eala au « Jardin de Bérénice » et au Jardin d'Eloa. Il l'a vu en poète ; comme auteur de contes et romancier ; en essayiste ; comme critique d'art ; et d'une façon générale, synthétique, en moraliste et en humaniste. Je vais essayer d'aborder succinctement chacun de ces aspects sous lesquels l'écrivain colonial a vu le noir congolais, en rapportant le témoignage de ses écrits.

* * *

M. JADOT est parti pour le Congo en 1910. Il y a résidé pendant quelque vingt ans, particulièrement dans la province de Coquilhatville. Dès 1913, à l'âge de vingt-sept ans, il a composé (puis publié : en 1914) un recueil de poésies, intitulé *Poèmes d'ici et de là-bas*. Il écrit :

« Les rêves sont comme des bras que nous levons

Vers le royaume des réalités meilleures...

Les mornes heures d'or, où le frémissement

Des palmes trouble seul le silence du vent...

La porteuse d'amphore au geste d'autrefois

Charma le Pèlerin du rêve et de la foi... ».

Et voici « la porteuse d'amphore » bantoue :

« Le Pèlerin d'amour, fidèle mais tenté

Subissait des assauts de candide beauté,

Quand, sous l'azur ardent qui consomme la nue,

Ondulante et sans heurt, une belle enfant nue,

De ses bras arrondis soutenant son fardeau,
 Sur la tête apportait sa pleine courge d'eau,
 Puis, la tâche accomplie et la charge posée,
 Très lentement, se retirait, la grâce aisée,
 ... Dans l'air d'ambre rosé du jour agonisant,
 Et quand le crépuscule, aux caresses trop brèves,
 Ouvrait sa porte d'or au cortège des rêves ».

Le poète décrit également des porteurs sortant de la grande forêt et accédant à la savane :

« Voici que la clarté claironne dans la plaine
 Les éveils frissonnants des neuves libertés
 Et, répandant sur nous sa caresse sereine,
 Ranime le courage en créant la beauté.
 Mes noirs, le torse nu, coiffés de coiffes rouges,
 Ont retrouvé la force en humant l'air plus pur.
 Et leur marche fervente est de la joie qui bouge
 Dans la tendresse immense et douce de l'azur ».

* * *

Le poète demeure sous-jacent dans le prosateur. Le recueil de contes : *Sous les manguiers en fleurs. Histoires de Bantous*, qui paraît en 1922, et place l'auteur au premier rang des écrivains coloniaux de Belgique, ainsi que le volume : *Nous... en Afrique*, datant de 1926, suivis de : *Apéritifs* (1934), *L'enfant à l'arc* (roman, 1939) ; *Contes d'ici et de là-bas* (1952) ; renferment de nombreuses scènes de la brousse où le noir apparaît. Commençons par l'enfant, un petit bantou Mongo.

« C'était un magnifique enfant dont les premières années s'étaient passées, nues et ingénues, dans l'air doré de Busanga, joli comme une fille, propre comme l'espoir, vierge encore et plein de promesses. Je l'avais depuis quelques semaines comme marmiton. Sa petite taille, sa mine ouverte et réjouie, son esprit alerte et doux lui attireraient toutes les sympathies, lui obtenaient matabiches sur matabiches et son équipement s'était tellement accru depuis qu'il était en condition qu'une malle en tôle suffisait à peine à le contenir. Il avait nom Boyo, mais on l'appelait plus souvent « Moustique », à

raison de sa forme lilliputienne, ou Mayele, Malice, à raison de son esprit délié. Lui m'appelait « Fafa », ou « Ise », père ».

Et voici un petit Soudanais, Bwaka :

« D'entre les fausses cannes à sucre, droites et jaunissantes, qui bordaient le chemin, une femme Bwaka sortit. Elle portait sur la hanche un enfaçon solide et net, le regard étonnamment franc dans un minois prodigieusement réjoui. Et le groupe s'avancait dans la splendeur du jour ».

M. Jadot a beaucoup dépeint les adolescents. Il rapporte, dans son recueil : *Sous les Manguiers en fleurs*, une danse rituelle des Kundu-Mongo.

« J'étais arrivé dans ce village des Linkundju, en pleine danse vespérale. Sous les regards impénétrables des Ecovos de la région, en costume de fête, les femmes et les fillettes toutes enduites d'huile au gula, ornées d'herbages, de fourrures, de cuivres en annelets, de perles en collier, des clous dorés et des épingles nickelées dans les chevelures calamistrées, parmi le carillonnement tintamaresque des clochettes et des hochets, dansaient l'admission, dans la caste, d'un nouveau noble, jeune, riche, descendant notable de l'Ancêtre du clan. Derrière ses aînés accroupis sur leurs petits tabourets de bois rouge, éclatant dans sa fraîche tenue pourpre rehaussée de lanières taillées dans la peau d'une chèvre blanche, l'initié humait debout la louange des chansons rythmées, singulièrement satisfaisantes pour son orgueil et pour le souvenir auguste de ses morts. Et, de tout ce tournoiement de bronzes vivants et souples, vêtus de verdure et de flamme, dans l'air rose épandu de cette fin de jour, montait une joie grave d'hérédité satisfaite, de mystique primitive, d'extase rituelle, une joie grave dont le battement sourd et régulier de gongs abandonnés à de beaux adolescents aux regards clairs, accentuait le caractère d'impersonnelle ferveur... La danse avait duré toute la soirée, dans la clarté rouillée des feux de bois du soir. Au battement ininterrompu des nkole, sous la mélodie des louangeuses coryphées, écharpe sans cesse nouée et dénouée au-dessus d'elles, les danseuses empourpées poursuivent leur ronde lente en même temps que, d'une ondulation unanime des membres, elles projettent tout leur corps vers une joie invisible, baignées, inondées, pénétrées d'une incomparable dignité ».

Mais, parmi ses nombreux déplacements, pendant près

de quinze ans, dans la province équatoriale (ancienne dénomination), c'est-à-dire : la grande forêt et la grande savane, M. JADOT a souvent eu recours (à regret, d'ailleurs) au « tipoy », la filanzane, la chaise à porteurs. Il a vu ces noirs exubérants, en mouvement, chantant. Il a noté leurs commentaires.

« En chaise à porteurs, au pas durement marqué de quatre solides Bandja, harmonieusement râblés, musclés, nerveux et pleins de souffle... Leur allure exhale la beauté.

» Autour de ceux qui me portent, ceux qu'ils ont relayés et ceux qui les relayeront, courent une course dansée. Le chef d'équipe, d'une voix stridente, découpe en distiques ardents une mélodie traditionnelle du clan. Ils l'accompagnent en faux bourdon. De temps en temps, un hennissement extatique brise la régularité du rythme pour réveiller les énergies et sa cascade de sons aigus effare, dans la haute forêt de « Balu » que nous traversons, le glissement velouté des souples faisans bleus ».

Écoutons, à présent, les commentaires des porteurs :

« L'un d'eux... psalmodie derrière moi, en nasillant :

» Le Blanc que nous portons est un grand Blanc ».

Et comme un écho, l'attelage unissonnant, répond sur une note longue et grave :

— Blanc !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un Portugais !

— Portugais !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un « compagnie » !

— Compagnie !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un commandant !

— Commandant !

» Celui-ci est le Juge, qui tranche les différends !

— Différends !

» Le Blanc que nous portons est le chef de famille (Engambi) !

— Engambi !

» Le Blanc de la chaise qui suit est son frère cadet !

— Frère cadet !

» Le Blanc que nous portons est un Blanc lourd de poids !

— Lourd de poids !

» Bon poids mérite bon salaire pour les chevaux !

— Nous sommes les chevaux !

- » Les chevaux ne se contenteront pas d'un franc cinquante !
 (N. B. valeur 1925 ; et en brousse).
 — Un franc cinquante !
- » Les chevaux ne se contenteront pas de deux francs !
 — Deux francs !
- » Les chevaux ne se contenteront pas de trois francs !
 — Trois francs !
- » Les chevaux veulent un écu d'argent ! (N. B. 5 F)...
 — Pata !
- » Et de la viande de gibier !
 — Nyama !
- » Le Blanc que nous portons est notre Père !
 — Fafa !
- » Le Blanc que nous portons est le grand Juge !
 — Djulionene !
- » Le Blanc que nous portons est une lourde charge !
 — Olito !
- » Et nous avons faim !
 — Djala, ho ! »

M. JADOT a aussi voyagé fréquemment en pirogue, et décrit à maintes reprises ses impressions associées au paysage et au noir congolais.

« J'étais à Gombe Songo, poste commercial de la Lomela... C'était par une de ces accablantes vesprées où, sous le ciel incandescent, dans l'air torride et stupéfiant, la géante nature tropicale s'immobilise... Pas un gémissement de félin, un barrissement de pachyderme, une plainte d'oiseau. Les végétations aux formes étranges, d'un vert de plomb, semblent éternellement figées par on ne sait quelle tyrannie de la matière mystérieuse... Parfois une pirogue fend le vif argent de la Lomela, mais le mouvement du noir qui pagaie, seul debout à l'arrière de sa frêle embarcation, est si régulier, sa chanson si monotone, toute son attitude si soumise à l'instant qui la commande et si fondue dans le milieu qui l'environne, que la stupeur du paysage n'en est nullement troublée ».

Ailleurs, JADOT nous cite un chant de payeurs Akula qui est le plus ailé des chants d'amour du monde et suffirait à faire abandonner la doctrine de Combarieu, suivant qui le sauvage, ne connaissant que l'accouplement, n'a pas de chants d'amour.

Mais lisons encore ceci qui figure dans *Blancs et Noirs au Congo belge*, recueil d'essais publié en 1939 et couronnés, l'année suivante, par l'Institut Royal Colonial Belge (Prix triennal de Littérature coloniale) :

« Dans la blondeur rosée de la vesprée finissante, de jeunes époux se promenaient en se tenant la main. Un clair sourire illuminait le bronze ambré de leur visage. Une fierté ruisselait sur leurs beaux corps sommairement mais déceimment vêtus. Ils s'arrêtèrent au bord du plateau vers lequel, du fond d'améthyste d'une vallée ombreuse, le soir montait en nappes successives. De l'autre côté de la gorge, un admirable cirque de collines s'incendiait des rayons du soleil couchant. Les jeunes gens contemplèrent longuement le paysage et, serrés l'un contre l'autre, se mirent à chanter à mi-voix... ».

* * *

Poète, conteur, romancier, prenant souvent le noir congolais comme thème d'expression, JADOT est également essayiste et critique d'art. L'ouvrage : *Blancs et Noirs au Congo belge* s'applique à la solution de nombreux problèmes ressortissant des sciences morales et politiques mais, dans un nouveau recueil sous le titre annoncé : *Humanisme et Colonisation*, il réunira légitimement à de nouvelles études de l'espèce, des études consacrées à l'art belge inspiré du Congo et à l'art mélanien tribal ou actuel, comme son étude sur *Le sculpteur Dupagne* ou son *Miracle Buschongo*.

En tout cela, d'ailleurs, le moraliste est à retenir, moraliste au parti-pris (... « Je me sens depuis longtemps, désaccoutumé de voir et de vivre sans dégager la morale de ce que je vis et de ce que je vois ») souvent teinté d'une ironie (« un long sourire plein de sous-entendus indicibles ») que quelques citations éclaireront :

— « Nos contes les mieux arrosés valent bien les dignes sécheresses de la médisance et les stupéfiants silences du flirt » ;

— « Monotone comme ces longues pluies que les Bangala comparent à des récriminations de femmes » ;

— « Les rires narquois de ces satanés noirs... qui savent toujours tout ce qui nous diminue à leurs yeux » ;

— « Ce n'est point qu'il fût méchant homme, qu'il eût fait trop de mal aux indigènes pour pouvoir leur pardonner ».

Et surtout :

Une « méthode... qui m'a donné les meilleurs résultats. Le capitaine Burrows, commissaire de district de l'Aruwimi, avait réservé tout un casier de son classeur aux correspondances désagréables. Il les y jetait, sans en achever la lecture, dès les premières lignes, et ne les en retirait qu'après quelques semaines, par un matin élu des dieux, après une nuit sans cauchemar. Il avait fait coller sur le casier réservé une étiquette mauve, portant ces simples mots : « Papa n'est pas content ».

* * *

Je voudrais évoquer, pour terminer ce court aperçu, un souvenir personnel qui en rappellera bien d'autres à JADOT. Quittant Coquilhatville, la nuit depuis longtemps tombée, pour joindre le *Kigoma*, je traversai l'ancienne plaine, au milieu du halètement de la terre. Il me semblait que ce halètement était comme la plainte de la terre elle-même, la terre des hommes congolais. Et pourtant, le couchant avait été splendide, et l'aube « aux doigts de roses » allait venir. Le ciel était particulièrement étoilé. Je pensais : ne pourrait-on, par les meilleures traditions de l'Occident, dont cette Étoile de Bethléem rejoignant l'Étoile ascendante du Congo, apporter à ces hommes, par un humanisme nouveau, le calme de la terre : les « rendre heureux », comme disait récemment M. le gouverneur général PÉTILLON ?

A cette tâche, vers cette fin, M. JADOT, par quelque vingt ans de séjour en Afrique, puis à nouveau quelque vingt ans d'études et de méditations en Europe, a apporté le meilleur de lui-même, particulièrement dans ses livres décrivant le noir congolais. Ce que l'on pourrait résumer par des mots très simples, qui soulèvent tant d'échos dans les âmes : volonté, désir, espoir de beauté, d'intelligence, de charité, et d'amour.

Jean LEYDER.

Deux ingénieurs des mines :

MARC MINETTE D'OULHAYE
ET H. DE MATHELIN DE PAPIGNY

Rarement deux écrivains présentèrent-ils à la fois autant de ressemblances, à fleur d'être du moins, et plus violent contraste du tréfonds de cet être, que Marc MINETTE D'OULHAYE et Hippolyte de MATHELIN DE PAPIGNY, l'un et l'autre wallons, chirurgiens de vieilles souches et porteurs de noms repris à d'anciennes toparchies, l'un et l'autre ingénieurs des mines sortis de Liège, directeurs au Congo d'entreprises minières de toute première importance, administrateurs à Bruxelles de sociétés coloniales florissantes, tous les deux hobereaux, tous les deux romanciers, mais aussi éloignés qu'il est possible de l'être, par le tempérament, les idées et le style.

I

MINETTE D'OULHAYE qui fut le premier président de notre Association, ne nous a donné qu'un seul livre : des croquis coloniaux jetés sur le papier, nous apprend un sous-titre, par 6° de latitude et 30 degrés à l'ombre, parus en 1934 et intitulés : *Malila*. En voici le sommaire. Un commerçant bruxellois, Vannost, est menacé de la faillite. Il l'évite en vendant tout ce qu'il a, pour désintéresser ses créanciers, entre au service de notre administration coloniale en qualité de percepteur de l'impôt indigène et se rend au Congo avec sa femme, sa fille Malila et l'enfançon que les noirs surnommeront :

Kakese, ce qui veut dire, en tshiluba : le tout petit. Après deux ans d'activité heureuse, Vannost quitte son emploi, s'installe dans le colonat. Il réussit, s'enrichit et, comme le cœur de sa fille, entre-temps, a parlé, lui permet de s'unir au jeune Debrieux, non sans avoir, secrètement d'ailleurs, payé la dette d'honneur qui retenait le fiancé d'accepter son bonheur. Mais ce n'est pas l'intrigue assez peu tourmentée de l'aimable récit que constitue *Malila*, qui nous importe ici, mais bien ce que son texte nous laisse deviner du sentiment de l'auteur qui a « manié » les noirs, à l'endroit de ceux-ci.

Et voici. Tous les noirs de M. MINETTE D'OULHAYE sont frères du bon sauvage de J.-J. ROUSSEAU, du Vendredi de *Robinson Crusôé* et des neveux de l'*Oncle Tom*. Il me serait évidemment impossible d'analyser tant de caractères dans le peu de temps qui m'est accordé. Qu'il me suffise donc de signaler ici les plus significatifs des noirs de *Malila* : Ali, d'abord, zanzibarite certes, mais de longtemps enraciné dans le terroir congolais, qui, dès le débarquement du ménage Vannost à Matadi, s'offre à lui faciliter les formalités douanières parce qu'il est mauvais que l'enfant *Kakese* s'attarde en plein soleil sur l'estacade que l'on sait, entre dès le lendemain au service des Vannost, veille d'une vigilance qui ne sommeille jamais, sur leur confort à bord du sternwheeler du Fleuve qui les mène vers Kabinda, et sur leurs intérêts durant leur premier terme, aide le publicain démissionnaire à s'établir, le remplace tout le temps d'un congé, de telle sorte qu'en l'absence du colon, son installation s'améliore au lieu de périliter, et que *Malila* la retrouve, à son retour de Mputu, fleurie abondamment des fleurs qu'elle préfère ; ensuite Kayumba, le petit boy affecté au service personnel de l'enfant *Kakese* et qui, à la mort de son jeune maître, mort dans les acheminements de laquelle aucune faute du domestique n'est intervenue, se prive de tout aliment pour alimenter, au vœu de son

coutumier, la tombe du petit mort, et meurt de l'avoir trop aimé ; certains porteurs aussi qui se relaient rarement et se gaussent du poids de leur charge et de la durée de la course pour le plaisir de bien servir ; certains indigènes Batchoks, enfin, qui ont blessé le fiancé de Malila d'une flèche empoisonnée, mais le soignent eux-mêmes, sachant qu'ils ont mal fait et voulant réparer. Or, Vannost, il le reconnaît d'ailleurs, a un caractère emporté et peut-être brutal. A peine en fonctions, les contribuables baluba l'ont appelé : *Mokelenge Fimbo* : Monsieur Fouet ! Mais la douceur du noir, des Ali et des Kayumba, vient à bout de son penchant pour la « manière forte ». Quant à Debriex, il voit, lui, dans les nègres, des êtres obéissants, pleins de respect pour nous, plus honnêtes que bien des Européens... Et Malila enchaînant :

— « Oui... Il ne leur manque qu'un peu de fierté pour valoir mieux que nous ! »

Le jeune homme de reprendre :

« Ils s'humilient devant nous, mais, entre eux, c'est différent. Je vous assure que quand on les connaît bien comme je les connais, on les juge tout autrement, qu'au début. On ne les méprise plus ».

Notre fondateur et premier président, mes chers confrères, s'honore et nous honore par la reconnaissance et la publication de telles vérités.

II

L'analyse des œuvres d'Hippolyte DE MATHELIN du point de vue auquel nous nous plaçons ici, embarrasse davantage.

D'une intelligence ouverte et affinée, subtile et pénétrante, servie par une mémoire réceptive et fidèle et meublée de souvenirs d'à travers l'univers, on ne s'éton-

nerait pas qu'il nous eût apporté un témoignage d'estime à nul autre pareil pour nos frères de couleur, si l'on ne s'en remettait qu'au jugement de GIDE suivant qui cette estime mesure l'intelligence de celui qui l'éprouve. Or, à première vue, le noir n'est que mâle bête aux yeux du prospecteur Coupal, le personnage préféré du *Coup de Bambou* et du *Coup de Chicote*, et le porte-parole indiscutable du romancier. Les œuvres de MATHELIN fourmillent en passages tellement outrageants pour nos frères de couleur qu'on s'en indignerait si les mêmes outrages n'étaient pas adressés dans la même mesure à tant d'Européens en pied dans ses écrits. Et cette constatation nous force à nous demander si, dans tout ce qu'il écrit du caractère des autres, ce n'est pas la passion qui inspire le jugement. N'est-elle pas significative, à ce point de vue, l'admiration que nous avoue MATHELIN pour ceux qu'il considère comme les vrais coloniaux,

« Tout vibrants, les nerfs exacerbés jusques à la douleur par la vie misérable, mais jamais médiocre et toujours forcenée qu'ils ont menée, qu'ils mènent et mèneront à jamais, sous un soleil impitoyablement constant » ?

MATHELIN serait-il donc lui-même un forcené ?... Il ne le fut pas toujours et, du moins, s'adoucit des plus heureusement vers la fin de sa vie, au temps où mon excellent ami EW BANK, prenant un bock avec lui au nom du *Pourquoi pas ?*, le qualifia de gentilhomme de fortune et de chercheur d'or heureux. Ses deux plus beaux soucis étaient alors un garçonnet en rupture de berceau et l'œuvre d'assistance aux colons indépendants qu'il avait fondée et dotée d'un hebdomadaire de propagande dont les événements de 1940 arrêterent la publication. On serait tenté de croire que si MATHELIN s'en prend avec une hargne constante à ces frères noirs sans qui, cependant, ses propres entreprises ne sauraient prospérer, il leur en veut surtout de les savoir estimés, élevés,

défendus par l'une ou l'autre des dix têtes qu'il prête à l'hydre administrative congolaise et dont la judiciaire et la missionnaire lui déplaisent tout particulièrement, comme les deux pires ennemies des amants passionnés de la force incarnée qu'il admire en Coupal et doit sentir en soi ! Si l'on s'en rapporte aux révélations qu'a publiées M. le général MOULAERT sur les méthodes suivies par le directeur de MATHELIN à Kilo-Moto et les sanctions qu'elles amenèrent dans les temps qui précédèrent immédiatement la mise en vente du *Coup de Bambou*, on se voit confirmé dans l'impression que le livre est bien plus un pamphlet contre les dénonciateurs et les réformateurs des méthodes de Coupal que contre les pauvres noirs qui s'y étaient de gré ou de force soumis ⁽¹⁾. Il s'agirait uniquement dans le cas du terrible conteur d'une erreur de doctrine peut-être diaboliquement persévérante mais dont on ne saurait se dispenser d'examiner les justifications prétendues.

Ces justifications, l'auteur du *Coup de Bambou* les a fournies, *ex professo*, si l'on peut dire, dans le préambule même de ce livre sincère et plus que sincère, vrai, nous assure l'écrivain, malgré cette véhémence rarement tempérée qui le rend si suspect de parti-pris passionné. Les voici. Pour Hippolyte DE MATHELIN, le but d'une colonisation, but qui consiste presque toujours en de réciproques améliorations matérielles et morales de la métropole et de la colonie l'une par l'autre, ne peut être atteint que par une évolution en trois temps aux caractères bien tranchés et dont la succession s'impose sans interversion possible : la période militaire, la période d'étude et de préparation économique ou, plus exactement, des grands travaux d'utilité publique et, enfin, celle de l'épanouissement de la colonie par l'initiative

(1) Les amis de H. DE MATHELIN ont répliqué au général MOULAERT dans l'avant-propos des *Aventures d'un chercheur d'or*, ouvrage posthume de l'écrivain paru à Bruxelles, aux Éditions Labor, en 1952.

privée, par la stricte protection de la propriété et de la liberté individuelles. La première période est celle de la conquête : seule y règne la Force, cependant tempérée par un humanitarisme (*sic*) bien entendu. La seconde période est celle des grands travaux, durant laquelle la liberté et la propriété des individus subissent encore de rudes atteintes du fait des prestations et corvées exigibles, des réquisitions et de l'impôt de capitation. Mais il s'agit ici, évidemment, des individus noirs, car le blanc, dans cette phase, bénéficie, infaillible et inviolable, des méthodes de Coupal. Ce n'est qu'à la fin de cette période-là que l'indigène s'étant peu à peu dépouillé de son atavisme sauvage et séculaire pour s'élever de génération en génération au niveau de *maîtres* que leur récente prospérité rend bienveillants à cette ascension, viendra la période du droit, de la liberté individuelle et de la protection des faibles. Au Congo, pour MATHELIN, on a inopportunément écourté la seconde phase de l'évolution coloniale en y introduisant trop tôt les juristes, les missionnaires de toute robe, fussent-ils de robe courte, et autres trouble-fête de l'exaltante et joyeuse colonisation coupalienne.

Nous ne sommes pas ici pour discuter ces thèses où l'esprit de géométrie l'emporte peut-être sur l'esprit de finesse, mais pour les constater et en déduire quels furent, chez leur auteur, la représentation intellectuelle du noir et les sentiments affectifs envers lui.

Constatons donc avec quelque tristesse que l'auteur défend à l'Européen colonisateur de se représenter en toute vérité le noir et de le traiter en plénière équité tant que la troisième période d'évolution du milieu colonial ne sera pas advenue, mais ajoutons qu'il reconnaît cependant le droit de la société noire à échapper à toute désagrégation et le caractère plutôt sympathique, malgré la pauvreté morale qui se décèle en lui, de l'individu de couleur, qu'il n'est même pas loin d'admirer en lui,

comme en Coupal, un amant passionné de la force incarnée et admet, en fin de compte, qu'en fin d'évolution du phénomène colonial, il pourra s'intégrer dans une société civilisée et y vivre au niveau de maîtres devenus bienveillants. Toute autre est la doctrine tutélaire de notre Administration et de la plupart des écrivains dont nous avons analysé la pensée et les tendances jusqu'ici. Mais, telles qu'elles viennent de nous apparaître, les pensées et les tendances de MATHELIN nous plaisent en ceci qu'elles n'excluent pas à jamais nos frères noirs de la civilisation humaniste de notre Occident. C'est déjà quelque chose.

Devenu colon et directeur d'une association de colons, MATHELIN raisonne en colon pour qui la colonisation ne saurait aboutir à la création d'une symbiose politique sans prédominances ni discriminations raciales d'aucune sorte. Il envisage cependant une période de l'évolution coloniale où les droits individuels du noir seront spontanément et affectueusement respectés. Et c'est une autre concession qui lui fera beaucoup pardonner, sans doute, sans pourtant nous rallier, en ce qui me concerne du moins, à cette conception d'une symbiose fondée sur le paternalisme qui n'est plus qu'utopie aux jours que nous vivons.

Plus encore, peut-être, nous sentirons-nous portés à l'indulgence envers ce puissant écrivain colonial de chez nous à raison de l'attention qu'il a su prêter à la parémiologie de nos frères de couleur. Ses livres sont truffés de citations truculentes de proverbes soudanais, nilotiques ou bantous et je veux considérer ces nombreuses références à la sagesse des noirs comme un sincère aveu d'admiration et d'affection.

J.-M. JADOT.

Quelques écrivains coloniaux belges de langue néerlandaise :

R. POORTMANS, PIETER DANCO,
SIMON SMITS ET JEF DE PILLECYN

L'enquête à laquelle procède l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux de Belgique serait évidemment incomplète, et gravement, si elle n'appelait à se faire entendre les écrivains coloniaux qui se sont servis du néerlandais pour nous faire confidence de leurs impressions, de leurs réflexions et de leurs sentiments. Nous nous proposons d'interroger devant vous quatre des meilleurs d'entre eux.

I

Il y a quelque temps, lors d'une réunion de camarades de promotion, nous évoquions entre nous d'aimables souvenirs de notre vie d'étudiants et l'on devine bien que les absents n'étaient aucunement laissés hors des cheminements de la conversation. C'est ainsi qu'à propos de René POORTMANS, l'un de nous fit observer qu'il avait écrit un livre : *Moeder, Ik sterf*. Le titre m'était familier, mais je n'avais pas songé à établir la relation voulue entre le nom de l'auteur et celui de notre ancien condisciple. C'est pourquoi le lendemain, je repris le volume et me trouvai tout à coup jeté comme en plein drame. Le jeune homme de 20 ans dont je me souvenais mais qui m'était resté quelque peu étranger lors de nos deux présences pourtant simultanées à l'Université coloniale, me devenait plus proche, par Dieu sait quelle magie, qu'il ne m'avait jamais été.

Né à Heyst-op-den-Berg, le 8 avril 1903, ses études moyennes faites au petit séminaire de Malines et trois années passées à l'Université coloniale, une autre, comme sous-officier, à l'armée, POORTMANS est nommé administrateur colonial et arrive au Congo en août 1927. Mais ce n'est qu'en 1935, à peu de chose près, qu'il nous apportera son témoignage de jeune homme ombrageux, d'idéaliste plongé sans aucun ménagement dans la réalité, qui se donne aisément et se trouve souvent payé d'ingratitude, et dont l'honnêteté rarement égalée souffre indiciblement du succès des fripouilles. Or, ce témoignage qu'il nous apporte du rôle civilisateur de notre Pays, n'est en rien la proclamation vibrante de la noblesse de la cause coloniale ou des mérites des accomplissements belges au Congo. Cette noblesse, ces mérites, il en est des plus convaincu, et c'est en toute conscience qu'il s'est mis au service de la cause et qu'il est entré dans l'action. Seulement, cette cause, il la veut mieux servie ; cette action, il la souhaite plus irréprochable. Et c'est pourquoi, à la manière d'un MULTATULI, c'est aux défauts et aux lacunes qu'il s'en prend, ce sont les parasites qu'il cloue au pilori.

Son roman, car, après tout, c'en est un, est celui d'un jeune administrateur territorial obsédé par l'idéal de la civilisation. Et dès les premières pages, nous y lisons :

« De man, die uit 't moederland in de steppen van de kolonie komt om te werken, en te beschaven. « Beschaven » — dacht Monsen. Hij voelde de onbewuste neiging in zijn spieren om z'n schouders op te trekken. Dat was nu eenmaal de hobby van 't moederland. Men ging de kolonie in om wille der beschaving, en passant om wille van het broodje. In ieder geval, hij was de eerste niet, die in Afrika belandde. Er waren hem velen met methoden en daden van beschaving voorgegaan, waar van te leeren viel.

» Hij glimlachte en keek de negers na, die juist over de loopplank zijn bagage wegdroegen, om ze in een wagon te smijten ... dat was zijn eerste contact met de kolonie. Havelooze zwarte kerels. Ze droegen bijna allen gescheurde truien, die groote plakken naakten rug lieten.

zien ; anderen droegen een broek, waarvan de pijpen in flarden tot op hun knieën reikten ; één neger was mooi, met zijn naakt bovenlijf, dat breed en fors opschoot als de stronk van een boom.

» Hun sjouwen was zwierig. Ze namen den last op hun nek, als 'n spel, bogen hun lijven, en snelden de loopplank af. Wanneer de vracht hun te zwaar leek, gingen ze er bij zitten, en wachtten geduldig op de toevallige hulp van een ander, of op een schop van den opzichter, waarop zij de vracht op hun nek namen, hun zwart, glimmend lijf bogen, en de loopplank af snelden. Dit eerste contact was een teleurstelling, gezien vanuit de hobby in 't moederland.

» Daar had zeker niemand tijd gevonden voor de beschaving ! — meende Monsen. Trouwens beschaving gaat langzaam, en schijnt 't laatste door te dringen in de havens van een kolonie. Dat is de poort, waardoor alles voorbij gaat ».

Au cours de sa première conversation avec un passager dans le train, il s'indigne du gaspillage de la main-d'œuvre et du patrimoine africain : la forêt. Que deviennent, dans tout cela, les intérêts des indigènes ? demande-t-il... (pp. 11-12) :

« ...Maar de neger ! — riep Monsen. 't Volk telt toch nog mee ; de beschouwing van den grond, de geleidelijke uitbreiding en de duur van de winning zijn toch noodzakelijk voor 't leven van een volk, voor z'n vooruitgang en z'n beschaving ! »

» U bedoelt de neger ? — vroeg de Zweed. Hij lachte even, geeuwde en leunde met zijn hoofd achterover tegen den wand van de coupee, en sloot 't gesprek met een raadsel : Als ik goed begrepen heb, gaat u een sector besturen bij 't mijngebied. Dan hoef ik niets meer te zeggen ».

Si à l'exemple des coloniaux qui l'entourent, il traite bientôt les noirs avec dureté et emploie la chicote, nous voyons cependant notre administrateur territorial faire tant pour éluder ou réduire le recrutement de la main-d'œuvre que l'autorité hiérarchique prend des mesures disciplinaires contre lui.

Chaque anecdote, chaque scène, chaque étape dans ce livre porte l'empreinte de l'attachement de l'auteur pour les noirs, de son respect pour leurs coutumes, de

sa sympathie pour leur vie d'enfants de la nature. Il nous les montre patients, fatalistes et acceptant la supériorité du blanc. On sent qu'il a souffert de la rudesse de cette vie, de la nécessité où se trouve le blanc de se montrer fort dans ses premiers contacts avec les tribus noires, afin, non seulement de se faire respecter, mais encore d'empêcher les luttes intertribales, de pénétrer les coutumes et d'interdire celles qui sont par trop cruelles, pour, enfin, familiariser le noir avec la loi du travail.

Le langage dans lequel il s'exprime est direct, dépouillé de toute recherche. Les dialogues se réduisent à quelques phrases écourtées, les images sont réalistes et sobrement brossées.

C'est âpre, dur, mais vivant et profond. La critique n'est jamais une accusation, mais le cri d'une conscience.

II

Après l'œuvre de René POORTMANS parue vers 1935 et qui nous fait vivre, vers les années 1927 à 1930, dans une ambiance de forêt vierge et d'indigènes qui pour, la plupart, n'ont pas encore été en contact avec les blancs, ouvrons un livre paru quelque 40 ans plus tôt : *Ook een Ideaal* par Pierre DANCO, qui fut couronné au concours littéraire du Davidsfonds.

Cet organisme culturel qui avait édité déjà, en 1880, d'Arnold MAES : *Reis naar Midden-Afrika*, publiera dans la suite encore de nombreux ouvrages sur le Congo, notamment ceux d'OLBRECHTS, de MALCORPS, de Simon SMITS, de TOLLET. Remarquons en passant que l'influence de ces ouvrages a dû être fort étendue puisqu'ils furent remis par dizaines de milliers aux membres que le Davidsfonds compte, dans le pays flamand.

Souvenons-nous qu'à ce moment, 1896, l'exploration du Congo était à peine terminée et son occupation ne pro-

gressait que pour autant que les blancs parvinssent à résister au climat et aux maladies. L'existence de l'homme blanc et la puissance dont il disposait commençaient à être connues des noirs. A Matadi, on avait entrepris la construction du chemin de fer des cataractes.

C'est là que Pieter DANCO situe ce roman qui n'a rien d'autobiographique. C'est le récit d'une intrigue amoureuse qui se noue et dénoue entre la nièce d'un commerçant hollandais établi à Matadi et des ingénieurs occupés à la construction des premiers kilomètres du chemin de fer. Visions dantesques, récits d'efforts exténuants, description de maladies aux dénouements fatals, comportement rude des pionniers ne vous étonneraient pas, n'est-ce pas ? Et cependant rien de tel. Seuls les malheurs privés de l'héroïne sont terrifiants et les sentiments amoureux du couple prédestiné sont fatals. Mais tout se termine bien.

Bien entendu il fait chaud et il y a un cimetière de blancs à Matadi, des noirs sont morts d'épuisement le long de la route des caravanes, mais tout cela est traité avec grande discrétion.

Des petits passages encore écourtés vous donneront un aperçu du style agréable, un peu précieux de l'auteur, ainsi que des sentiments qui l'animent vis-à-vis des problèmes de la colonisation et des indigènes.

« 't Sloeg zes ure op de klok, die bij Smitz, in de eetkamer, boven de aanrechttafel hing. De avond begon te vallen. Helene ontstak de lamp, hing de blinden, met tulle bespannen, vóór de open vensters, en wierp daarna nog een oogslag op de tafel om zich te overtuigen dat Bomala, het negermeisje, alles goed in orde had gebracht.

» Zij scheen over 't onderzoek voldaan, want ze streelde Bomala's zwarten krullebol en lachte haar vriendelijk tegen. De negerin blikte blijmoedig tot hare meesteres op, en terwijl ze glimlachte liet ze een paar rijen blanke paarlemoeren tusschen hare lippen schitteren.

» Helene had Bomala innig lief, en juist, omdat zij zich bijzonderlijk tot diegene getrokken voelde, die min rijk aan geluk bedeed waren. Bomala was een negerin uit de omstreken der Inkissi-rivier ;

haar vader was vroeger een der beste capita's ten dienste van den Staat geweest ; doch, na menigmaal den weg van zijn dorp tot Matadi te hebben afgelegd, met den zwaren last op het hoofd, had hij zich geknakt gevoeld. Hij was een dier inlanders, die 't allereerste begrepen dat de beschaving welke de zonen uit het kille Noorden aan de kinderen van 't warme Zuiden brachten, een weldaad was ; dat ze uit liefde tot den medemensch en niet uit ikzucht gekomen waren om hun het licht mede te deelen dat uit het Noorden straalt, en om hun al het voordeel van stoffelijke en geestelijke verbetering en vooruitgang mede te doen genieten»...

...» Helene was immers van gedachte dat het niet voldoende was het kind alleen met stoffelijke zaken bezig te houden ; zij wilde ook haren geest en haar harte vormen, om, voor zooveel 't mogelijk was, uit Bomala meer dan een halfbeschaafde negerin te doen opgroeien, zooals het meermaals, in zulke omstandigheden, het geval is.

» Zij beminde haar innig, de kleine lieve Bomala, en soms dacht zij met achterdocht en droefgeestigheid aan de toekomst ; wat zou er van Bomala geworden, wanneer zij, Helene, eens terug in 't vaderland zou zijn ?... wanneer het kind, tot vrouw opgegroeid, en aan zichzelf overgelaten, in de vrije wereld staan zou, te midden der heidenen, hare landgenooten, te midden der verdorvenheid eener halve beschaving ?... En toen zij aan dit alles dacht, voelde zij een traan uit het diepste harer ziel opwellen, van medelijden voor het geliefde wezen, van angst voor de toekomst ; en dikwijls had zij gebeden voor Bomala, als eene moeder voor haar kind, opdat de God, die zij leerde kennen, haar immer onder de vlerken zijner bescherming houden zou.

» Sedert eenigen tijd begon Bomala reeds vrij wel te lezen, en ze had groote vorderingen gemaakt. Doch wat Helene als de grootste moeilijkheid van haren arbeid beschouwde, was het ingeboren geloof aan allerhande Nkissi, en de vreemde gedachten die bij het kind opgedrongen wanneer hare meesteres haar de beginselen van den godsdienst voor oogen hield. Thans was ook de les in godsdienst dáár, en Helene vertelde langzaam, en op elk woord drukkend, om alles, zoo goed mogelijk, voor het verstand der negerin vatbaar te maken.

» Daarna moest Bomala haar avondgebed zeggen en met neergeslagen oogen herhaalde zij de gebeden, die zij geleerd had bij Helene. Helene kon den traan niet verdringen, die in haar oog perelde ».

Il serait possible de lire d'autres passages où l'auteur chante la splendeur de la nature africaine et la joie qui anime les colons dans leur travail créateur ; mais ceci

nous écarterait du sujet. Il est probable que le ton de grand optimisme qui caractérise ce roman répond à une intention bien arrêtée de l'auteur. Est-ce l'admiration pour l'œuvre civilisatrice à laquelle il était mêlé et dont il ne voulait considérer, dans l'enthousiasme de la jeunesse, que le côté positif et idéal ? Ou, est-ce le désir de tranquilliser ses parents ? Est-ce le besoin de se réfugier dans un monde où les sentiments élevés s'unissent aux visions toniques et harmonieuses afin d'ainsi garder sa forme pour le travail pénible, peut-être monotone dans les bureaux de Boma ? M. GUÉBELS, qui a réuni des notes assez complètes sur Pierre DANCO, nous apprend que, âgé de 22 ans, il débarqua à Boma en 1893, après avoir suivi aux Universités de Gand et de Louvain les cours de sciences naturelles et de littérature, et qu'il parlait le français, le flamand, l'anglais et l'allemand. Ce jeune homme intelligent, cultivé, d'éducation parfaite et qui s'était très bien adapté au Congo, renonça à l'Afrique après son premier terme et abandonna une carrière administrative qui s'annonçait cependant brillante.

III

Après avoir analysé deux romans, l'un très sombre, le second infiniment plus optimiste, qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur une œuvre qui se situe à égale distance de chacune des deux autres et dans le juste milieu : celle de Simon SMITS : *Onder de Wuivende Palmen*. Celle-ci est consacrée à l'histoire d'un colonial entré au service de l'État Indépendant vers les années 1900 et qui parcourt le Congo pour en prospecter les ressources économiques. Mille péripéties, les unes curieuses et amusantes, les autres dangereuses ou étonnantes, tiennent le lecteur en haleine et dans une tension

extrême, pendant que se tisse la trame légère d'un roman. L'amitié, la droiture, l'optimisme et le dévouement y tracent les motifs gracieux, pendant que les hommes, les éléments et la nature du Congo lui fournissent la matière touffue et chatoyante. Le personnage central du livre, nommé Lifuka par les indigènes, devenu commissaire de district après quelques termes, s'établit comme colon le long de l'Aruwimi.

Plus de la moitié de cet ouvrage nous décrit, par le détail, le développement progressif et magnifique pendant un quart de siècle d'une entreprise agricole, résultat de la collaboration confiante et dévouée d'indigènes, sous les ordres d'un chef blanc juste et bon, intelligent et volontaire.

On aimerait pouvoir lire de nombreux passages de ce livre plus attachant que le plus habile des romans policiers, car c'est la vie réelle du pionnier colonial qui s'y révèle, c'est le mystère de la forêt tropicale qui vient jusqu'à nous, c'est l'indigène auquel on s'attache à mesure qu'on apprend à le connaître.

IV

Le polyptique de la littérature flamande, qu'il serait intéressant de vous ouvrir entièrement, contient encore bien d'autres tableaux : les descriptions de voyages sont trop nombreuses pour qu'il ne soit fastidieux de vous citer des noms.

Le théâtre forme un des panneaux les mieux venus de ce polyptique, alors que peu d'œuvres de ce genre sont à mentionner chez nos écrivains français. Il mérite d'ailleurs qu'à lui seul, on lui consacre un exposé, tout comme on pourrait le faire, pour la participation hollandaise à notre littérature coloniale.

Laissez-moi, cependant, terminer par quelques mots

au sujet d'un genre littéraire qui a donné ses perles de la plus belle eau à notre littérature coloniale, c'est-à-dire la nouvelle. C'est le genre qui correspond, je crois, le mieux aux possibilités littéraires réelles de la plupart de nos coloniaux écrivains. Romans réduits à leurs éléments les plus intéressants, actions dont seul l'essentiel est exposé, descriptions à larges traits... Le reste à compléter.

Dans ses nouvelles, Jef DE PILLECYN fait mieux que traduire en clair ses sentiments et idéaux, il les incarne dans ses personnages ; quant à sa sympathie pour le noir, elle jaillit du sujet et de l'atmosphère, tandis que l'épisode inscrit son expérience et sa compréhension dans une trajectoire rapide et harmonieuse.

Ses nouvelles qui ont paru vers les années 1930 et 1936, nous font pénétrer dans la vie tribale des indigènes établis à l'embouchure de l'Eliba et assister à leurs premiers contacts avec le blanc.

Dans la première, *Bafoe*, c'est d'abord le drame intérieur qui se joue dans le cœur d'une négresse qui aime son mari mais ne peut lui donner des enfants. Elle pousse ensuite celui-ci à prendre une seconde femme, la choisit elle-même avec soin : jolie, courageuse, bien élevée. Inutile de dire que l'homme résiste à peine pour la forme.

Un enfant naît chez la seconde femme et tout le monde est content. Mais voici que les tam-tams parlent d'une guerre chez les blancs, et du recrutement plus ou moins volontaire de soldats et de porteurs. C'est ainsi que Bafoe est arraché à son village, que sa jeune femme le suit et qu'ils entrent en contact avec les blancs et le missionnaire. On devine la suite.

Dans la seconde nouvelle, *Mupenzi* (ce qui se traduit par : la bien-aimée), nous assistons à la rivalité amoureuse de deux jeunes gens, tous deux fils de notables, pour la fille d'un serf, celle-ci jolie, fière, coquette, cela va de soi. Tout le village prend part à l'intrigue et ainsi nous

entrons au cœur des institutions et des coutumes indigènes. Le plus courageux des deux jeunes gens s'engage comme boy chez l'administrateur, à trois jours de marche, afin de gagner de quoi payer la dot. La jeune fille qui constate que son père, devenu homme libre, se laisse circonvenir par les émissaires de l'autre prétendant, s'enfuit chez une amie qui habite dans le même poste que son préféré. Or, il se fait que cette amie est la femme d'un catéchiste. Quelque temps après, la retraite de la jolie fille est découverte. Palabre. Le missionnaire et le blanc interviennent et nos tourtereaux connaissent le bonheur.

Jef DE PILLECIJN nous montre ici combien il s'est attaché aux indigènes au long des 3 ans qu'il a passés au Congo. En effet, après avoir été brancardier sur l'Yser, il s'était engagé en février 1916 comme volontaire pour l'Afrique et participa à la conquête de l'Est africain allemand, l'idéal patriotique que l'auteur allait défendre au Congo répondant parfaitement à l'idéal de civilisation dont ses personnages étaient les pèlerins. Pour courte que soit son œuvre, Jef DE PILLECIJN n'en a pas moins bien mérité des lettres coloniales.

ERN. VAN GRIEKEN.

Quatrième conférence ^(*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

Deux procureurs généraux :

ANTOINE SOHIER ET LÉON GUÉBELS

Antoine SOHIER, Léon GUÉBELS : deux enfants de cette terre d'entre Meuse et Moselle qui fut l'Ardenne aux temps de Godefroid le Barbu ; deux surgeons de bonne souche bourgeoise et catholique, tous deux docteurs en droit, mais l'un sorti de Liège et l'autre de Louvain ; l'un et l'autre nommés, à titre provisoire, magistrats au Congo dès que les eut coiffés le bonnet de docteur et arrivés tous deux à la haute direction d'un parquet de Cour d'Appel, l'un à Élisabethville, l'autre à Léopoldville ; tous deux jurisconsultes et tous deux écrivains, mais l'un plus attaché, peut-être, aux constructions rigoureuses du Droit qu'aux étagements de nuées de l'Imagination, l'autre plus attaché aux prestiges du Beau qu'aux fines analyses et savantes synthèses d'où sourd, enfin, le Vrai qui mène au Juste.

C'est à la primauté du juriste qu'il est éminemment, sur l'écrivain de classe qu'il est également, que le premier doit, sans doute, les sièges qu'il occupe avec tant d'efficacité pour le bien du Pays, au Conseil colonial et à la Cour de Cassation comme à la primauté de l'artiste et de l'essayiste qu'est le second, sur le juriste dans le vif qu'est nécessairement un GUÉBELS magistrat depuis près de quarante ans, que nous devons de l'avoir conservé tant de lustres, voué aux inventaires du thesaurus oral de l'art verbal des noirs et des souvenirs écrits des premiers visiteurs de la Côte d'Angola et de son hinterland. Mais, ni l'un ni l'autre de ces hauts magistrats n'eussent été dans la ligne de la magistrature con-

golaïse, tutrice légale des noirs, fussent-ils des criminels, en même temps que vestale de l'observance des Lois, s'ils n'avaient pénétré pour s'y attacher mieux et pour les mieux servir en les mieux amendant, le secret de ces indigènes qu'il leur fallait poursuivre, à la fois, et défendre. Seulement, Antoine SOHIER s'attachera davantage à dégager de certain hermétisme, les richesses actuelles et les ressources d'avenir de la Coutume des Clans, Léon GUÉBELS s'attachant plutôt, lui, à recueillir et fixer les œuvres de l'art du Verbe conservées dans ces clans par les procédés mnémotechniques que l'on sait, de génération en génération, et à en expérimenter les thèmes du point de vue de la littérature écrite des Congolais de demain. L'un et l'autre, M. le conseiller à la Cour de Cassation SOHIER, qui ne signa que rarement d'un pseudonyme ou de l'autre, et M. le procureur général à la Cour de Léopoldville GUÉBELS, qui signe presque toujours : Olivier DE BOUVEIGNES, ont prouvé par cette sauvegarde d'immémoriaux indigènes à quoi ils se sont attachés avec un indéfectible dévouement, l'estime fraternelle en quoi ils les tenaient, la reconnaissance de leurs potentialités évolutives, et l'espoir de les voir se joindre à bref délai à l'Occident chrétien, sans abandon contraint de ce qu'il y a de bon dans leur philosophie, dans leur droit, dans leurs arts, comme sans condamnation à n'en jamais sortir pour se renouveler et s'élever encore.

Extrêmement divers par l'objet des études qui furent le beau souci de leurs heures de détente, nos deux haut-magistrats ont rendu l'un et l'autre, par ce beau souci-là, un témoignage plus net peut-être que ne serait un témoignage écrit en forme d'aphorismes, de leur foi dans l'avenir d'une symbiose africaine où blancs et noirs vivraient sans discriminations irritantes d'aucune sorte.

Ce témoignage, leurs écrits, par ailleurs, ne l'infirmement aucunement.

A vrai dire, il faut le reconnaître, Olivier DE BOU-

VEIGNES n'a guère émis d'avis, *ex professo*, du moins, sur le sujet qui nous importe. Les deux douzaines d'ouvrages dont les titres figurent sur deux feuilles de garde du plus récent d'entre eux, se divisent en ouvrages consacrés à l'histoire ancienne du Congo, en contes et poèmes d'inspiration plutôt confidentielle et en transpositions d'une sorte qui brime un peu ethnologues, philologues et autres techniciens, du trésor poétique de la mémoire des Clans. Aucun de ces genres littéraires adoptés par BOUVEIGNES, ni même le dernier où, nous confie-t-il dans *Poètes et conteurs noirs* :

« Il n'a pas hésité, pour traduire ses inspirateurs dans leur entier, paroles, gestes, émotions contenues ou explosives, à entrer dans la peau des noirs, à vivre leurs émois, à souffrir avec eux, à chanter ce qui les fait chanter ».

Aucun de ces genres ne se prêtait aux confidences objectives dont nous eussions voulu gonfler notre dossier. Guébels a cependant écrit ceci qui nous livre, à mon sens, l'essentiel de sa représentation de nos frères de couleur :

« Dès le début, je me laissai séduire par la simplicité, la bonhomie, la sensibilité africaines... Depuis, plus je vois les noirs, plus je vis avec eux, plus ils excitent mon intérêt. Il n'y a pas de rapport intellectuel à établir entre leurs conceptions et les nôtres. Elles sont manifestement inférieures. Mais, ils ont des dons à eux et des plus remarquables. Leur sensibilité est extrêmement vive. Elle les guide plus souvent que la raison et le jugement, mais elle les sert bien souvent pour en faire des poètes d'une fraîche et vivante originalité »...

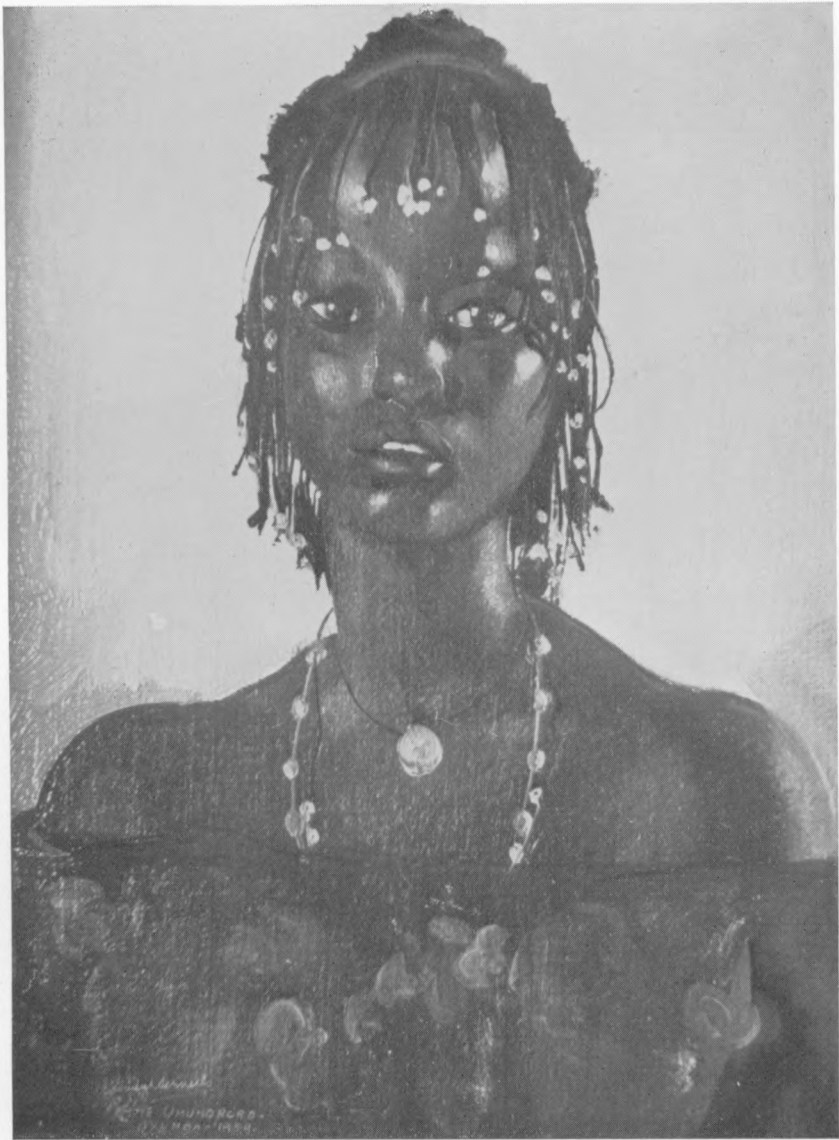
Aussi bien notre auteur compte-t-il sur les écrivains noirs de demain pour renouveler notre littérature européenne elle-même, ce qui pourra se faire s'ils s'abreuvent toujours aux sources de fraîcheur de leur art d'autrefois et nous disent leur âme ainsi ravigorée dans une forme libre, sincère, fidèle au génie de leur race.

L'œuvre proprement littéraire d'Antoine SOHIER est

tout entière écrite en marge de ses plus nombreux et plus graves écrits sur le droit coutumier et ses applications à la société noire du Congo en pleine évolution. Elle ne témoigne pas moins que son œuvre savante de l'humanisme foncier de l'auteur de *Tréfonds*, d'*Yantéa*, de *Tels qu'en eux-mêmes* et, pourquoi le tairais-je ? de plusieurs autres œuvres qui n'attendent plus que l'édition.

Contes, récits, roman, les trois ouvrages que je viens de citer abondent en jugements sur nos frères de couleur qui honorent celui qui les juge si bien. Mais je dois me refuser, dans le cadre d'un examen nécessairement bref, le plaisir de vous lire ces textes qui pourraient former anthologie.

Yantéa spécialement, ce roman d'une bantoue plus fidèle en amour que la matrone d'Éphèse, sera pièce capitale au dossier du procès que nous instruisons ici. Son auteur l'a tiré, principalement du moins, d'une coutume des clans relative au mariage assez rare, sans doute, mais n'impliquant cependant aucune déviation du sens bantou du droit, par quoi se sont unis Yantéa et Tambwe, mariage d'une noblesse égale à celle du nôtre par le choix libre qui le décide, les deux consentements qui le nouent, la fidélité qu'il implique et l'indissolubilité qui le continue dans l'Au-delà. Ah ! Comme l'on sent bien, à lire cette élaboration d'une imagination nourrie des substances conjointes de l'humanisme chrétien et du droit indigène, longuement confrontés, opposés, rapprochés, combien notre confrère compte sur le *lusalo* — c'est le nom de ce mariage édénique des noirs — pour absorber un jour le surplus des usages matrimoniaux des clans et par là-même hâter l'entrée de nos pupilles dans le plein exercice de leur majorité. Mais aussi comme on sent que l'auteur ne rêve point de faire de ces pupilles de faux Européens plus que de les rejeter à une négritude pure désormais impensable.



8. — Clément SERNEELS, Femme umuhororo (Byumba).

Non, ce que rêve l'écrivain, c'est de les voir garder les qualités foncières de leur racialité comme les acquêts heureux de leur obscur passé, pour en réaliser la viable synthèse avec les riches apports de la vieille sagesse hellénico-chrétienne et de notre expérience, riche en applications, des trois règnes de la Création.

J.-M. JADOT.

Un grand gouverneur général :

PIERRE RYCKMANS

Je voudrais mettre au fronton de cette esquisse d'une figure africaine si humainement pénétrante, cette réflexion d'un ancien gouverneur français des Colonies, M. Maurice DELAFOSSE, qui lui aussi s'est penché de tout son cœur et avec art, sur le problème de conscience posé par la confrontation de civilisations apparemment inconciliables. Il écrivait en introduction à un recueil sur *l'Âme Nègre*, réunissant de profonds et philosophiques propos puisés à la source de la littérature africaine :

« Il n'est pas facile de faire suffisamment abstraction de sa propre mentalité lorsqu'on étudie celle des autres, et à vouloir dépeindre les noirs tels qu'ils sont, on risque de les représenter seulement comme on les voit, ce qui n'est pas toujours la même chose ».

Le gouverneur général RYCKMANS fait à son tour montre dans son livre *Dominer pour Servir*, d'un sens d'humilité peu commun, lorsqu'il écrit :

« Je ne connais pas le « Primitif » ; je ne l'ai jamais rencontré ; je ne sais même pas s'il existe. Je ne connais qu'un peuple noir, chez qui j'ai passé les plus belles années de ma vie. Sans doute, les noirs sont différents de nous ; les aborigènes de l'Australie et les Patagons le sont aussi, mais cela suffit-il pour les classer sous une étiquette commune, celle de « Primitif » ? »

Toute l'œuvre de M. Pierre RYCKMANS, même celle que constituent ses discours officiels, laisse apparaître cette préoccupation qui est la sienne, de pénétrer l'âme des noirs et d'essayer de les comprendre. Il était bien

placé pour connaître et apprécier leurs qualités ou mesurer leurs défauts, ayant vécu en brousse leur vie de labeur, de joie et de peine. La carrière de M. RYCKMANS tranche sur celle de certains gouverneurs généraux qui ont accédé à ces hautes fonctions par un savant « parachutage de la Place Royale ». Certains furent d'excellents administrateurs mais il leur manquait, comme disait LYAUTEY, « cette parcelle d'amour sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine ». Ce n'est donc pas uniquement le « Boula Matari » comme tel, gouverneur général assailli par les responsabilités quotidiennes d'une envahissante et tentaculaire administration, que je me plais à évoquer ici ; c'est l'homme tout simplement lui-même, dans ses pensées, l'écrivain qui sait au tournant d'un texte juridique ou d'une émission radiophonique, trouver la phrase ou le mot plaisant et direct, se découvrant dans sa nature profonde, sa psychologie des êtres et des choses. Il y a le Pierre RYCKMANS de *Messages de Guerre* ou d'*Étapes et Jalons*, somme de discours et appels qui témoignent de son sens élevé du devoir. Ces livres viennent, en fait, couronner une œuvre littéraire qui ne le cède en rien à celle de nos meilleurs écrivains, mais c'est dans *Dominer pour Servir*, ou les quelques chroniques radiophoniques *Allo ! Congo*, et plus encore dans les quelques contes réunis sous le titre de l'un d'eux, *Barabara*, qu'il nous apparaît avec tout son talent littéraire mis au service de la cause des noirs du Congo. Nul mieux que lui n'a décrit *Envoûteurs et Sorciers*, ou les *Familles Africaines*, leurs travers et leurs vertus ; il n'a pu réaliser ce miracle que parce qu'il s'est donné la peine de faire l'effort de compréhension nécessaire qu'il n'est donné qu'à bien peu d'accomplir.

« L'inexplicable, écrit-il, s'est expliqué tout seul, ou bien a cessé de requérir une explication parce qu'il est devenu familier. Le pittoresque ne vous frappe plus. Les coutumes bizarres, vous en avez saisi la raison d'être — et elles n'ont souvent plus rien de bizarre... »

Et il ajoute cette réflexion qui eut pu être celle d'un Docteur SCHWEITZER :

« Vous n'êtes plus seul parmi les sauvages, vous vous retrouvez un homme au milieu des hommes ».

Dans un conte, *Maliana*, RYCKMANS nous peint en quelques traits incisifs le fidèle sergent-major, compagnon de ses campagnes d'Afrique de la première guerre mondiale. Type robuste, au visage anguleux, où se jouent comme en une statue d'ébène, les plans d'ombre et de lumière et dans le regard duquel apparaît une certaine rudesse qu'adoucit le rythme du verbe. Maliana devient sous la plume de l'écrivain, ce personnage légendaire, craint et aimé de ses hommes, prêt à tous les sacrifices, et sachant tout donner aux durs moments du combat. Écoutons Ryckmans nous dire en quelques phrases bien campées une dernière rencontre :

« Sa haute taille s'était voûtée. Il avait perdu ses dents ; ses lèvres avaient encore minci et ses joues creusées se plissaient de rides. Nous fîmes semblant de nous dire au revoir, nous savions que c'était adieu. Il détourna la tête en regardant le sol par-dessus son épaule, avec un claquement de langue dans sa bouche fermée, comme il faisait en apprenant la mort d'un brave... »

Ou nous conter la mort du caporal Sambwa, clairon et infirmier, qui s'était employé à guérir ses camarades jusqu'au jour où il avait été lui-même frappé par la maladie.

« ...Il rouvrit les yeux. De la main gauche, il me montra son clairon pendu à la paroi de paille, son clairon déjà tout terni depuis tant de jours qu'il ne l'astiquait plus. Il dit quelque chose que je ne compris pas. Je me penchai vers lui, tout près de son visage amaigri ; et il répéta avec un faible sourire : — *Mosala asiri*. Le travail est fini... »

Qu'il décrive le pionnier, constructeur de routes qui veut jouer au grand seigneur auprès de ses pairs, ou l'enfant auquel est confiée, la nuit, la garde des champs

et qui parvient astucieusement à faire arrêter les voleurs, ses descriptions sont si vivantes qu'elles transportent sans fard le lecteur dans ces paysages luxuriants tissés de rêve et de poésie. On sent par ces textes, en M. Pierre RYCKMANS, l'homme dans son intensité scrutant en observateur sympathique et sévère à la fois, tout ce monde qui lui est confié, qu'il suit dans ses moindres faits et gestes, et qu'il conduit, dans les mystères de sa vie intérieure et spirituelle. Que de blancs parcourent le continent noir ou vivent leur vie de blanc sans se soucier des populations qui attendent d'eux un peu plus que les sollicitudes d'un simple touriste. « On peut, écrit le gouverneur général RYCKMANS, traverser l'Afrique à pied, d'un bout à l'autre, sans rien comprendre à la vie indigène ». M. RYCKMANS est de la classe des grands administrateurs du siècle, qui savent ajouter à leur fonction ce côté artiste et sensible, lequel a déjà valu à notre littérature bon nombre d'écrits ayant sur d'autres la supériorité d'être foncièrement vécus. Si la main peut tracer avec tant d'assurance ces récits, c'est que l'œil a pu suivre tous les contours de l'âme africaine. Deux dernières citations de *Barabara* nous diront ce souci de l'auteur de mettre son talent à l'épreuve de la réalité de sa mission ; il n'est dès lors pas surprenant de le voir traduire en quelques feuillets imagés, sa joie de côtoyer des êtres simples, naïfs, et fuyants, vus de notre univers, mais réellement doués de bon sens, astucieux et ironiques, situés dans la force cosmique qui les enveloppe et signifie leurs faits et gestes.

M. RYCKMANS est là sous le toit du chef, dans sa case ; celui-ci le comble d'attentions de « vieille nourrice ».

« Bugera, tel est son nom, essuie du coin de son pagne crasseux le pis de la vache que l'on va traire à mon intention ; il me déniché toujours je ne sais où, un couple d'œufs de l'autre année. Et puis

surtout Bugera est mon hôte. J'ai dormi sous son toit, sur son propre lit — enfin : sur son lit, laissons-là la propreté. Après cela, n'est-ce pas, c'est entre nous à la vie à la mort : il va jusqu'à fumer mes cigarettes. Demander la première fut sans doute une ruse héroïque. Pour me flatter par un témoignage d'aveugle confiance, quelles diableries ne bravait-il pas ? Il s'est familiarisé depuis ; il préfère le goût anglais ; *kasekerete baridi*, « les petites froides », comme il les appelle... ».

Citons enfin cette page digne du meilleur LA BRUYÈRE des *Caractères* :

« Ils sont là, accroupis en demi-cercle à dix mètres de ma tente ; les anciens avec leur rectangle d'écorce de bananier fiché dans la fente d'une baguette, bien en vue comme un passeport ; les nouveaux venus munis d'une poignée d'herbe qu'ils répandront à mes pieds pour appuyer leur exorde... Je les vois d'ici les petits papiers, qu'on va déballer d'un geste fébrile, blancs ou jaunis, vieux d'un mois ou vieux de dix ans, signés de mon nom ou du nom d'un de mes lointains prédécesseurs disparus... Ils sont là tous... Tous les palabreurs ; toutes les victimes et tous les carottiers ; toutes les épaves, tous les malheureux de qui je suis le dernier espoir. Mes bourreaux — mes enfants. Ceux qui ont raison et dont on pourra régler l'affaire ; ceux qui ont raison mais dont l'infortune est sans remède ; ceux qui ont tort mais qui ont tout de même un peu raison puisqu'ils sont malheureux... ».

Nous comprendrons peut-être mieux, ayant suivi l'écrivain dans les sentiers de son œuvre littéraire, le gouverneur général responsable de la vie et du bonheur de onze millions de noirs. Et la franchise de ses discours officiels s'explique, se justifie dans tout l'élan d'un cœur généreux. Certains l'ont critiqué d'avoir dit des vérités dans la conférence qu'il fit à Léopoldville en 1946, en manière de « testament colonial », au moment de passer le gouvernail à son successeur. A notre sens il pouvait et devait se permettre de tels propos.

« Notre premier devoir envers les indigènes, disait-il notamment, est de les armer pour la vie. C'est un but en soi à poursuivre pour lui-même ; c'est en même temps la condition de tout progrès ultérieur, la préface nécessaire à tout développement économique ».

Ces avertissements n'auront pas été vains puisque nous sommes entrés résolument, et sans avoir besoin « d'amis » trop pressants, dans la voie des grandes réalisations. Nul n'était mieux désigné pour défendre cette œuvre aux Nations-Unies que le gouverneur général Pierre RYCKMANS, grand ami des noirs qui ont trouvé en lui, homme de pensée et d'action, leur meilleur interprète.

Albert MAURICE.

Un agent de la T. S. F.

RAOUL-HENRI DUMONT

Ce n'est pas dans *Un Colonial de Quat'Sous* (Bruxelles, Éditions de Belgique, 1935), qu'il faut chercher des opinions réfléchies sur le noir congolais. Le pauvre héros de ce triste roman, un agent de la T.S.F. à Stanleyville, est uniquement préoccupé — et ce souci l'obsède — de voir arriver sa fiancée, Lucienne, qu'il a précédée au Congo. Celle-ci, on le devine, est moins accaparée par un unique propos. Elle l'est même si peu qu'elle dépasse le foyer préparé à son intention. Mais cette distraction ne lui porte pas chance. Déçue, elle rentre en Belgique. Mais celui que l'aventure n'a pas moins déçu qu'elle, s'est, lui, donné la mort, et en la maudissant.

Le reste ? Décor et figuration. Au nombre des figurants, quelques noirs, « des diables de nègres qui s'assimilent tout avec une facilité déconcertante » mais qui oublient tout avec la même aisance. « Il faut entretenir leurs facultés d'assimilation ; en quelque sorte, des animaux savants » (p. 12). Des indigènes dont l'odeur *sui generis*, « odeur pénétrante », laisse aux narines délicates une impression d'huile rance (p. 93). Des prisonniers soupçonnés d'avoir dévoré leurs semblables et qui ressemblent à de « noirs séraphins » (p. 101). Un boy Mudimba, « garçon zélé et aussi honnête que peut l'être un garçon de sa race » (p. 124). Quelques vieillards, accroupis sur des nattes, suçant béatement de courtes pipes, et qui paraissent « des boudhas anémiés par un long jeûne » (p. 132). On poursuit la citation, car elle est très révélatrice du ton adopté par l'auteur : « Rien ne bouge dans les faces hébétées de ces vieillards, striées

de rides profondes, pas même leurs yeux noyés en des rêves indécis, assurément peu complexes». « L'âme noire et son mystère », dit quelqu'un en désignant ces tristes épaves. « Ni âme, ni mystère », riposte un « Ancien », en haussant dédaigneusement les épaules (p. 132).

Une danse indigène n'est qu'un spectacle « fastidieux, écoeurant » (p. 133). Pourtant, un peu plus loin, l'auteur avoue éprouver, pour ses frères noirs, une sympathie « qu'on lui reproche » (p. 139). On serait disposé à douter de cette sympathie et, pourtant, c'est à son boy Madimba qu'il lègue ses bilokos et, avant de se laisser glisser à l'eau, il fait don à la collectivité du petit pécule qu'il a déposé à la banque : « Puisse, écrit-il, puisse ce modeste capital soulager quelque peu la grande misère de mes frères noirs » (p. 203).

Lucienne (Bruxelles, Éditions Labor, 1940) n'est, à tout prendre, qu'une nouvelle version du drame exposé dans un *Colonial de Quat'Sous* mais vu, cette fois, côté Lucienne. La jeune fille s'amuse de l'inégale répartition des charges confiées aux porteurs. « Le plus fort exploite toujours le plus faible, lui est-il expliqué. N'est-ce pas humain ? L'exemple vient du blanc et les nègres sont de parfaits imitateurs » (p. 20). Un machiniste indigène, « soucieux comme un ingénieur et agile comme un singe », l'inquiète : « C'est ce type-là qui conduira le train ? » « Et pourquoi pas ? Sa compétence vaut bien celle d'un blanc » (p. 39). Elle qualifie de « moricaude », une ménagère au corps charmant et au visage régulier « comme on en découvre sur les fresques de l'ancienne Égypte » (p. 180). Elle ne comprend pas l'âme noire et ne cherche d'ailleurs pas à la comprendre (p. 160) et, quand, à Stan, elle prend le bateau qui doit la ramener à Léo, c'est avec préméditation qu'elle bouscule les « sales nègres » qui encombrent la passerelle.

Dans *Sortilège* (Bruxelles, Éditions Labor, 1942), la

présence du noir est beaucoup plus accusée. On le rencontre dès la première page, à Léopoldville, dans le port où des débardeurs en guenilles déchargent des sacs d'arachides et de coprah. Au village nègre, à l'occasion d'un grand tam-tam, des mimes évoquent des prouesses guerrières, « leurs faces ont un rictus de fétiches » (p. 8). Des grâces féminines exhibent un cache-sexe rudimentaire « plus symbolique qu'efficace » (p. 9).

Mais l'agent territorial a reçu Lulonga pour destination. Il découvre la vie des transports fluviaux, leur « grouillement humain » (p. 14), leurs sites de « sauvage grandeur » (p. 23), leurs initiations diverses et, particulièrement, à la psychologie des serviteurs noirs : Madimba et Sanduku, Fatima et Nyota, la ménagère Salema, etc... Autant d'énigmes à déchiffrer, jour après jour, du moins jusqu'à ce qu'on ait pu se faire une opinion satisfaisante.

Malengreaux (ou Dumont) est, lui, arrivé à la conclusion qu'« un être primitif n'analyse pas ses sentiments. Comme l'enfant ou l'animal, il donne libre cours à ses instincts et ses réflexes traduisent exactement son état d'âme » (p. 76).

Mais Malengreaux se laisse distraire de l'étude des noirs par Monique, une enjôleuse qui le conquiert degré par degré. Il lui échappe pourtant, quitte l'Administration et retourne à Salema qui, « patiente comme une religieuse » (p. 144), l'avait attendu... Et il en a une fille, Josiane.

« Elle fera plus tard l'affaire de ton fils », dit Malengreaux à Delcroix, son nouveau patron, un planteur — 18 ans de Congo — qui avait eu, d'une négresse adipeuse, « un bâtard étrangement beau dont il raffolait » (p. 160). « Sait-on jamais ? » sourit Delcroix, que l'on retrouvera sans doute, en compagnie de Malengreaux, dans un ouvrage posthume annoncé comme devant paraître sous le titre : *Deux Hommes dans la Brousse*.

Léo LEJEUNE.

Un amateur de folklore :

ALBERT FRANÇOIS

Albert FRANÇOIS a montré le noir congolais spécialement dans un recueil de huit contes publiés, en 1935, aux Éditions de Belgique (Bruxelles), sous le titre *Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs*. Le préfacier, Gaston-Denys PÉRIER, dit qu'il découvre, en ce recueil, — pardon ! — en ce « délicieux spicilège », un talent attentif et sensible à la poésie populaire de l'Humanité noire.

1. — C'est, d'abord, l'histoire d'un Sorcier et d'un Mauvais qui, s'étant jugés de même force en malice, décident de vivre en amis ;

2. — Suit la légende du vieux Crapaud qui permit au Fils-du-Ciel d'épouser sa Fille et... en mourut ;

3. — Paraissent l'Oiseau Gobe-Tiques et le Buffle cendré qui avaient fait une alliance, ni meilleure ni pire que toutes les alliances ;

4. — Kitoko-la-Belle, fille du Féticheur, est l'enjeu d'une joute d'esprit entre le Fort rustaud et le Faible intelligent. C'est le Faible qui l'emporte et, respectueux de la parole donnée, le Fort s'efface ;

5. — Le Léopard, en ce recueil, ne pouvait manquer de donner libre cours à ses instincts de carnassier aux dépens de la Tortue, trahie par le Rat ;

6. — Mais les mauvaises gens finissent toujours par se perdre, du moins de réputation, et c'est ce qui arriva au Léopard itou ;

7. — Le conte intitulé « Photo » est d'une veine toute spéciale, comme on le verra par la conclusion. Les fem-

mes de l'Aîné des Esprits, que d'autres noirs appellent Nzambi, c'est-à-dire Dieu, ayant réclamé quelque aide dans leurs travaux, furent créés le Soleil, la Pluie, la Nuit, l'Eau, le Feu... et l'Ombre ou Photo. Au moment de payer ses collaborateurs, le Créateur, tout en reconnaissant leur utilité, se souvint que le Soleil l'avait fait transpirer outre mesure, que la Pluie l'avait empêché de sortir pour traiter une affaire, que la Nuit l'avait fait donner du pied dans un trou invisible, que l'Eau lui avait noyé un homme et que le Feu l'avait profondément brûlé. Seule, l'Ombre, pour avoir accompagné le Maître en toutes circonstances, tel un témoin qui voit tout et n'oublie rien, reçut large récompense. « Ce constatant — conclusion ! — le blanc achète tous les enfants de Photo, et c'est pourquoi — paraît-il ! — les blancs circulent avec cet appareil en bandoulière ». Et le conteur noir, auquel Albert FRANÇOIS, soi-disant, ne sert que de secrétaire, d'ajouter :

« Entre nous, Photo, dans cette légende, n'est autre que l'espion noir, le courtisan noir, le mercenaire noir, qui, vivant aux dépens de ses frères, recherche les blancs et gagne de l'argent, beaucoup d'argent, avec ses yeux, avec sa langue ! » (p. 194).

8. — Enfin, il est question du Sens-Roi. Un Ventre, une Tête, voilà ce qu'était l'Homme au commencement des Temps. A sa demande, Celui-qui-d'un-rien-fait-des-merveilles lui garnit la Tête de deux larges haricots verts qui lui firent des Oreilles, de fruits noirs à prunelles rouges qui lui firent des Yeux, d'un piment qui lui fit un Nez. D'un léger trait de son couteau-de-jet, le Créateur traça aussi la Bouche de l'Homme. Enfin, comme la Tête, le Ventre fut modifié par l'adjonction de bâtons, Jambes ou Bras, qui permirent à l'Aïeul d'étreindre et de voyager. Mais, bientôt, les Sens en vinrent à se quereller sur le point de savoir lequel d'entre eux devait avoir, sur les autres, la prééminence. Ils allèrent sou-

mettre leur palabre à Dieu qui la trancha en faveur de la Bouche, en lui accordant deux colliers de Dents comme attributs de sa dignité, et en proclamant pour tous ce proverbe : « Bouche qui ne mange, corps qui s'éteint ».

« Ce récit, dit Albert FRANÇOIS entrant, cette fois, personnellement en scène, outre les diverses morales qu'il renferme, me fit mieux connaître l'indigène. Il m'apprit que de vieux sages d'ébène préconisent les goinfreries chaque jour aperçues. Il m'apprit encore que, dans les Tropiques, l'homme vit pour manger. Mais ailleurs ? Épicure n'aurait-il de fervents adeptes qu'au cœur des brousses revêches et des sylves assombries ? Cet instinct si humain, cependant, ne serait-il l'apanage que de quelques Bantous ? Détrompez-vous, tranche Albert FRANÇOIS. Encore chaque jour, en notre Septentrion, la franche repue se violace de s'empiffrer. Chez nous, gourmet supplanta gourmand — non sans élégance, je l'avoue, mais ces deux mots ne sont-ils pas synonymes ? Et ce colosse replet,

Ce colosse arrondi, grondant, sourd et sans yeux,

Premier auteur des arts cultivés sous les cieux,

Seul roi des volontés, tyran des consciences,

le Ventre — puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est-il plus du festin, qui rit du Pôle à l'Équateur ? ... Le Ventre ? La Bouche ? Dieux africains sans doute... Dieux universels surtout... Car, ils sont également les nôtres, — un peu ! » (p. 212).

Un peu ou beaucoup, ou autrement : nous n'avons pas à prendre parti, le présent débat n'ayant, après tout, pour objet que de montrer le noir (et non le blanc) vu par nos Écrivains.

Léo LEJEUNE

Un fondé de pouvoirs :

ÉGIDE STRAVEN

Egide STRAVEN venait à peine d'entrer dans sa soixantième année quand il mourut à Anvers, en octobre 1949, dans un dénuement presque complet.

Dès 1908, il s'engageait à la Compagnie du Kasai et ainsi débute le grand amour qui le tint jusqu'à sa dernière heure.

Il eut beau faire des infidélités à sa belle maîtresse, passer trois années en Pologne, puis s'établir en Roumanie, c'est l'Afrique qui l'a charmé et c'est vers elle que volent ses pensées.

De 1927 à 1932 il y revient et dirige à Élisabethville, les services régionaux de notre grande compagnie de navigation.

C'est là et à cette époque que je l'ai connu, aimé.

C'était un de ces hommes simples, d'un commerce agréable, à la fois sceptique et brûlant de Foi. Deux yeux joyeux dans un visage buriné, planté à même de massives épaules.

Rentré définitivement dans la Métropole, les souvenirs l'assaillent et il écrit. Son premier livre, *Le Fou du Lac et Sinak-wabo* lui vaut en 1939, le prix triennal de Littérature coloniale.

En 1942, il fait paraître *Veillées de brousse*, comportant six contes congolais. En 1946, il nous donne *Kapiri-pi*. Il écrit de surcroît de nombreux récits et nouvelles pour différentes publications.

* * *

Egide STRAVEN est surtout remarquable par le ton de sincérité, le souci de vérité qu'il fait passer dans le récit et qu'il transmet au lecteur. Il n'écrit pas seulement pour se libérer mais parce qu'il sent le besoin de laisser à la postérité un témoignage. Et à ce titre, il trouve une place de choix parmi les écrivains qui ont été ou seront évoqués à cette tribune.

Témoignage qui se traduit sous les formes les plus diverses.

Témoignage où l'auteur manie le pinceau délicat de l'aquarelliste avec autant de virtuosité qu'il brandit le glaive de l'action dramatique ou tragique.

Cette extrême richesse de moyens — caractéristique de l'écrivain doué, favorisé des dieux — est si étonnante que j'ai pensé en l'étalant à vos yeux, servir au mieux la mémoire de cet écrivain de talent dont vous attendez qu'on ne dise que du bien.

Le voici donc tour à tour religieux, allégorique, lyrique, champêtre, pictural, élégiaque, tragique et prophétique.

Religieux :

« Dans leur esprit, jamais les morts ne sont séparés des vivants et la terre où ils reposent est à eux, si bien qu'à la moindre demande d'occupation du sol, le chef et l'homme de médecine consultent d'abord les trépassés... Cependant, ils croient à la transmigration des âmes. Quand une étoile filante égrène ses diamants dans les abîmes célestes, ils disent : c'est une âme qui va dans un autre village ».

Allégorique :

« — Maître, ce qu'on appelle la lune, ce sont les cornes d'une gazelle de lumière, dont les hommes ne peuvent voir le corps tant que les yeux vivent. Tous les mois, elle monte dans le ciel, et son corps reste invisible. Seule la lumière de ses cornes, tombe sous le regard pour attester aux hommes qu'elle n'est pas morte et les voix des tam-tams éclatent alors dans les millions de villages pour les convier à la danse.

La bête de lumière monte et puis descend et va manger des herbes enchantées, là-bas, très loin dans la brousse des morts qu'on ne peut voir même du plus haut pic du *Bu-Youla*. Elle broute pendant des jours et des jours en grand mystère. Puis sous terre, par des eaux cachées qui cheminent sous le sable et le roc, elle regagne son point de départ pour remonter encore une fois dans le ciel, redescendre et brouter et puis recommencer sa route lumineuse. Elle aime les hommes, elle leur est douce et compatissante. Quand elle ne reviendra plus, le chef terrible, le soleil, mangera toutes les terres et tous les villages, boira les rivières et les lacs, et les hommes ne seront plus. Voilà ce que disent nos vieillards ».

Lyrique :

« Ils contemplèrent encore un long moment la hauteur abyssale de ce ciel de neige diaphane. Des myriades d'insectes venaient de s'éveiller dans la brousse et leur énorme cantique rythmé montait maintenant comme un inlassable alléluia des hautes herbes, des palmeraies, des orangeries, des bords du fleuve et du lac, de l'ombre violette de la forêt. Aux quatre points cardinaux, brusquement éclata le tonnerre des tam-tams et Taskiewitch, songeur, eut soudain devant les yeux la vision innombrable des foules bantoues — mâles, femmes, vierges — accourant du fond des siècles au son de leurs bois sonores. Les longues théories de femmes, les coudes serrés aux hanches, les mains suppliantes, entamaient du Niger au Zambèze, de l'Atlantique à l'océan Indien, la danse sacrée en l'honneur de la Lune nouvelle et de sa fille lumineuse Sinak-wabo, celle à laquelle aucune autre n'est pareille ».

Champêtre :

« L'on était en saison des pluies ; la première chose que fit Mèssou à Mountou-Mossi fut de travailler à la houe un petit lopin de terre grasse et noire. Puis, elle l'ensemença de maïs. Peu de jours après des pousses vertes pointaient déjà et il ne fallut pas plus de deux mois pour que les tiges fussent à hauteur d'homme. A leur têtes vinrent de jolies aigrettes blanches et pourpres, que le vent du soir, en montant du lac, balançait d'un lent mouvement d'encensoir. Elle avait aussi planté de la canamelle, qui poussait noueuse et pleine de suc. Au village indigène elle se procura un métier à tisser où s'enchevêtraient de longues fibres de raphia dont beaucoup étaient teintes en pourpre, en noir ou en bleu. Pendant des heures elle se mouvait, silencieuse et attentive, devant le grand cadre, et une fois les chaînes formées, y

passait et entremêlait les fils multicolores. Elle tissait des nattes, ou l'on voyait le charmant dessin arabe et de très fines serviettes dorées, grandes d'un pied carré, d'où pendaient de longues franges d'un beau jaune orange ».

Pictural :

« Une brise légère montait des eaux, annonciatrice du grand calme vespéral. Brusquement, comme une catastrophe immense — entraînant dans sa chute des millions de brasiers d'écarlate aveuglant — l'énorme soleil s'abîmait dans le lac. Le *Moufwandanshi* ressembla pendant quelques minutes à un gigantesque cratère de volcan en ébullition, plein de remous rouges et violets. Puis d'un coup, le lac lui aussi, s'éteignit. Il ne resta qu'un grand gouffre mauve sur les bords duquel s'érigeaient comme des fantômes, les rochers soudain pâlis ».

Élégiaque :

« Elle alla avec Nyota-Lé au cimetière pour dire adieu au mort. Ainsi, c'était la dernière fois qu'elle traversait ce poste, que les trépassés garderaient seuls désormais. Elle écarta les branches de lauriers, qui clôturaient le champ de repos d'un mur de fleurs blanches et roses, et pénétra dans l'enclos. Que les tombes étaient petites sous ce grand ciel blanc plein de lumières éclatantes ! Là, sur la dalle du commandant, Nyota-Lé était née... Le Grand Ancêtre avait repoussé sa prière... Elle frissonna et se réfugia toute tremblante, au pied de la tombe de son amour. Elle appela l'âme du mort à elle et son cœur s'apaisa. Comme elle l'avait vu faire par Bernier, elle joncha la dalle de roses, de lilas et de fleurs de laurier. Puis elle y plaça sa *loudimba*, car Olivier l'aimait, et elle la lui avait promise certain soir. Elle étreignit la pierre froide et Nyota-Lé aussi, d'un petit geste gracieux, y posa les arcs rouges de sa bouche. Alors, en swahili, car c'était la langue qu'Olivier lui parlait, elle dit la voix coupée d'un sanglot : « *Kwa heri, starehe mezoudi, bwan'angou !* » Elle détourna les yeux, resta pleurer encore un moment devant la pierre, puis, lentement, reprenant la main de l'enfant, elle s'en alla vers le lac ».

Tragique :

« Il piqua son couteau en terre et se mit lentement à genoux. Il écarta avec des précautions infinies les tresses de torchis dénudées. Puis à travers l'ouverture, des deux côtés de la tête du dormeur, il

avança ses mains formidables où jouaient des muscles durs et noueux. Et brusquement, pendant qu'il poussait un long hurlement de triomphe, ses doigts surprirent au fond de leurs orbites, les deux yeux de Katongola, enchaînés par le sommeil.

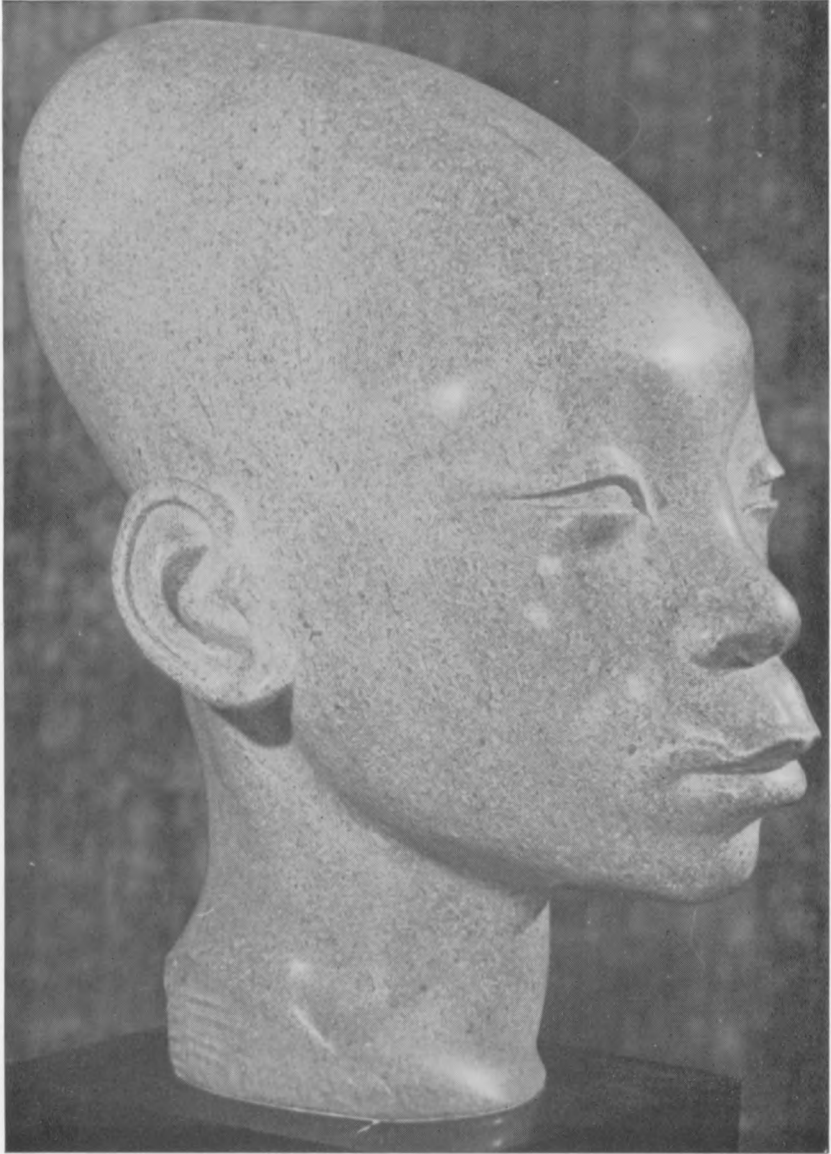
» Le féticheur poussa une horrible clameur de détresse et voulut s'arracher à ces doigts impitoyables. Mais ils étaient durs comme de l'ébène et le tenaient comme un étau. Ils fouillèrent patiemment, longuement, féroce­ment, jusqu'au fond des deux caves osseuses où vivait cette flamme d'or qui avait envoyé à la mort *Ngoi*, *Souebe*, *Moukonkole* et *Madia Vita*. Et ils n'en sortirent finalement — comme des bêtes rouges, immondes — que chargés de fragments d'yeux morts, effroyables à voir ».

Prophétique :

« — Tout se nivelle dans le monde, Monsieur Dumont, affirma-t-il, et sans doute un temps viendra où, même en votre Congo, on verra nos deux races sur un pied d'absolue égalité. Mêlés aux blancs, il y aura ici des évêques et des prêtres noirs, des juges noirs, des chefs de secteurs noirs, des officiers noirs et il n'y aura plus dans les postes qu'un seul cimetière, pour les blancs et les noirs, fraternellement confondus dans la même terre. La Bible ne dit-elle pas d'ailleurs, que nous sommes tous enfants d'un même Père ? Alors pourquoi des discriminations, même jusque dans la mort ? Et Jésus, a-t-il trié les foules humaines en blanches, noires ou jaunes, quand il est venu prêcher l'Évangile ? Certes non ! Il ne voyait que leurs âmes, et celles-là n'ont pas de couleur ».

Est-il souhaitable, et je laisse la réponse à votre conscience, qu'un tel écrivain se perde dans l'oubli ?

Raymond CLOQUET.



9. — Joanne TERCAFS, Tête mangbetu.

(Musée de Tervueren.)

Un commissaire de district :

RENÉ TONNOIR

René TONNOIR, d'origine ardennaise, achève, au moment où nous le citons à cette barre, une longue et fructueuse carrière dans l'administration territoriale de la Colonie, en qualité de commissaire du district du Lac Léopold II. Il s'est toujours intéressé, par inclination autant que par devoir, à ses administrés de couleur, à leurs coutumes et à leur caractère et nous a fait bénéficier de ses trouvailles ethnographiques et sociologiques en les utilisant abondamment dans ses écrits et singulièrement dans *La Pierre de Feu*, *Mani* et *Le Crépuscule des Ancêtres*.

De ces ouvrages d'ailleurs, c'est le dernier qui nous fera le mieux saisir la représentation intellectuelle et affective que l'auteur s'est faite du noir. Ce documentaire romancé est d'ailleurs introduit par un avant-propos, dont l'auteur nous prévient que si nous ne le lisons pas avec assez d'attention, nous n'arriverons pas à concevoir d'un « cœur » averti les primitifs qu'il évoque, ni leur mentalité, ni le milieu ambiant, facteurs qui conditionnent le climat de son œuvre. Aussi bien, cet avant-propos, ne perdrons-nous rien à nous y attarder. N'y lisons-nous pas que « rien n'est plus civilisé, à sa manière, qu'un primitif » ? Que ni le nègre du type « bon sauvage » ni celui du type « mauvais sauvage » ne se trouvent au Congo où il est uniquement des hommes comme il en est tout partout par le monde, quelle que soit la couleur de leur peau ? Et ceci, enfin, qui suffirait vraiment à situer TONNOIR parmi les plus délicatement humanistes de nos écrivains coloniaux :

« On parle beaucoup actuellement de l'évolution des indigènes, termes que la majorité des coloniaux traduisent par : tendance à la civilisation positive de style européen que l'on constate surtout chez les détribalisés des grands centres. Certains esprits chagrins vont même maugréant : « On en parle trop de cette évolution ! » C'est un point de vue, certes ! Mais ... on se préoccupe moins des inquiétudes et des aspirations philosophiques, sociales, religieuses et politiques des primitifs de la brousse. Et ceci est assurément un tort, parce que toute évolution procède du milieu et parce que la brousse est, sans conteste possible, pour la masse autochtone, le milieu naturel où se forge, au gré des ans, l'âme d'une société humaine encore partagée entre l'impératif de ses traditions millénaires et l'appel puissant de notre civilisation. On ne peut pas dire que d'un côté tout est ténèbres et que de l'autre tout est lumière : ce serait contraire à la vérité ! Ainsi, par exemple, l'éthique bantoue, sur plus d'un point, rejoint la nôtre, mais, tout simplement, par d'autres chemins ».

C'est pour cela, sans doute, que dans la distribution des personnages du roman de TONNOIR, nous discernons sans peine des mauvais et des bons, mais découvrons parmi les premiers à côté du vieux juge indigène Sèngambo, subtilement vénal, le colon Larsec, négrophobe à la fois et anticlérical, deux missionnaires en quoi se cachent deux espions et cet administrateur que ses administrés surnommèrent : Libata, ce qui veut dire : Canard, et parmi les seconds non seulement le très aimé et très respecté administrateur Delcrique, le très dévoué médecin Lecygne et sa précieuse compagne, mais aussi le vieux chef Malanga, consort de la princesse Ngueli Elongo, celle-ci même et leur fils, le bel Ikukumu. C'est d'ailleurs au sein de cette famille princièrement exceptionnelle que le romancier étudiera le problème moral de la rencontre des immémoriaux ataviques et des données civilisatrices que nous proposons à nos pupilles négro-africains.

Il ne saurait être question de résumer ici cette chronique touffue d'une famille congolaise durant l'entre-deux-guerres. Mais on me permettra d'en citer une des

pages où se devinent le mieux les sentiments que peut éveiller chez un noir, par un peu de fraternité, le blanc. Elle a trait à la maladie d'Ikukumu, le fils du couple princier en qui, plus tard, s'établira une heureuse symbiose des deux civilisations encore affrontées au début du roman.

« Une nuit, Malanga eut un songe significatif. Il rêva qu'il croisait en chemin deux hommes barbouillés de cendre et qui portaient, liés à une perche, le cadavre d'un enfant dans un suaire de raphia. Il les suivit jusqu'au cimetière où béait une tombe fraîchement creusée ; or, à l'instant où les fossoyeurs s'apprêtaient à l'inhumer, le mort gémit, s'anima, fendit son linceul et s'enfuit en hurlant : Je vis ! Je vis !

» — Ikukumu, s'écria-t-il en bondissant de sa couche.

» Effectivement, au matin, il se précipita à l'hôpital où il apprit que son fils avait été emmené dans la maison du docteur parce que son état s'était aggravé. Malanga se rua vers le bungalow.

» — Mon fils !... Où est mon fils ? cria-t-il.

» Un doigt sur les lèvres, le docteur Lecygne surgit dans le vestibule. Malanga comprit qu'il devait se taire.

» — Viens ! chuchota le médecin.

» Au fond du couloir, il poussa une porte et pénétra dans la pièce où le Nutshooli distingua un lit très blanc, qu'une tête de gosse tachait de noir. Au chevet, une dame assise, tournait le dos à la porte, de sorte qu'il ne pouvait voir sa figure ; mais il entendit qu'elle prodiguait à l'enfant de douces paroles, murmurées en langue indigène. Le père qui refusait encore de se rendre à l'évidence, s'approcha du lit sur la pointe des pieds. En se penchant au-dessus de la couchette, il dut bien reconnaître Ikukumu, mais un Ikukumu qu'il n'avait jamais vu : un Ikukumu pitoyable, au visage mat, tourmenté ; un Ikukumu aux yeux brillants de fièvre. Des spasmes tordaient l'enfant sur sa couche et lui arrachaient des gémissements plaintifs. Quand Malanga lui toucha les cheveux, le gamin tressaillit, fixa son père, mais ne le reconnut pas. Et le regard de Malanga croisa celui de la dame ; il vit qu'elle pleurait et lui-même sentit des larmes ruisseler sur ses joues... mais le Dr Lecygne intervint, prit le sergent par le bras et, doucement, l'entraîna hors de la pièce...

» La semaine qui suivit fut pour Malanga un enfer. Dans son désarroi, le père, le païen, l'impie firent un vœu : si son fils échappait à la mort, il ferait de lui un chrétien. Le garçon ne devait-il pas la vie à ces hommes pâles et, peut-être, à leur Dieu... ce Dieu de la

souffrance ?... Un matin, un infirmier vint lui annoncer que son fils était guéri. Malanga courut et ne s'arrêta qu'à la porte du bungalow. Il franchit le seuil et se hâta vers la chambre dont la porte était entrebaillée.

» — Entre, fit Madame Lecygne, qui guettait son arrivée.

» Mais l'émotion le clouait sur place. Ses oreilles bourdonnaient. Il n'osait plus faire un pas et demeurait là, à tortiller son pagne qui lui semblait trop court et même impudique, car il découvrait ses jambes, ses genoux, ses cuisses et leurs poils disgracieux... Faute de beaucoup de pudeur, cette hésitation venait surtout de la présence de l'Européenne : c'est un sentiment étrange, insolite où tout se fondait en des timidités de primitif échappé à la jungle. Et, pourtant, un primitif ne conçoit pas d'impudeur à s'exposer, presque nu, aux regards d'autrui.

» Une exclamation jaillit du milieu des draps et des couvertures :

» — *Tata, Tataééé!*

» Et la jeune voix rieuse, canaille que Malanga chérissait tant donnait de plus belle :

» — *Tata, Tataééé, Nabiki, Nabikioo. Nadjali, Nadjaliooo* (Papa, papa, je suis sauvé, je suis sauvé. Je suis là, je suis là ! »

Le but du livre de TONNOIR est de démontrer le bienfait de la colonisation belge, tellement décriée parfois à l'étranger. Des pages comme celles que nous venons de lire ne sauraient s'expliquer que par une collaboration déjà étroite instituée entre deux races en vue d'amener, par leur compréhension réciproque, leur bien commun humain.

P.-E. JOSET.

Un professeur de faculté :

LÉON ANCIAUX

Professeur à l'Institut universitaire de nos Territoires d'outre-mer, auteur d'une étude sur le problème musulman qui se pose en Afrique belge, publiée dans la collection de ses mémoires par la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, M. LÉON ANCIAUX est encore l'auteur d'un excellent petit roman écrit en 1937 et précédé d'une préface de M. J.-M. JADOT, intitulé : *Ekondja, ou la vie d'une tribu nègre du Centre de l'Afrique*. L'auteur s'y proposait de mettre à la disposition de la jeunesse écolière de Belgique, les données à la fois les plus exactes et les plus intéressantes de l'expérience qu'il avait faite des Badia-Basakata du Lac Léopold II et de leur vie tribale avant la surveillance, en Afrique, du blanc. L'effort scientifique et l'effort littéraire de l'auteur apparaissent, dans son œuvre, également méritoires, également récompensés.

La tranche de vie décrite par l'auteur d'Ekondja se passe dans la Haute-Fimi. Le héros de l'aventure est un petit être fragile qui vient de naître, tout vagissant, dans le village d'Ekondja, « un village de chaume et d'osier, pareil aux autres, mais si gentiment niché en lisière de la grande sylvie équatoriale, si familial avec ses cases à toit plat, rangées l'une à toucher l'autre en une longue file parallèle à la berge et surplombant de quelques mètres la rivière nourricière ».

Dans la nuit même de sa naissance, l'enfant fut plongé dans cette rivière-là. Et comme les femmes remontaient vers le village avec le bébé, un faisan bleu passa au-des-

sus de leurs têtes. Et le nom indigène de l'oiseau devint incontinent celui de l'enfançon : Bulikoko.

Bulikoko a grandi sans souci, jouant avec les autres gamins de village, écoutant, la nuit tombée, les passionnantes histoires que les femmes se racontaient, où passaient et repassaient, dans leur rôle propre, les divers animaux de la brousse et, notamment, le léopard invincible, le serpent retors, l'astucieuse petite antilope naine, le malin chacal, le perroquet querelleur et la sage tortue.

ANCIAUX décrit son jeune héros avec beaucoup de poésie et avec une science profonde de la mentalité indigène. Le passage suivant en fait foi :

« Nourrisson, sa mère l'avait porté sur la hanche quand elle s'en allait à son champ de manioc, la hotte aux épaules. Que de fois Bulikoko avait grelotté quand, au matin, à peine sorti de la hutte enfumée, tout nu, sa mère Busika le déposait à même le sol dans un léger creux de sable. Sa petite tête frêle avait brimballé dangereusement au rythme de la danse, dont la négresse ne se privait pas, en dépit de son mioche étroitement serré dans sa ceinture d'écorce battue ... A présent c'est un petit négrillon bedonnant, courant entre les cases du village, pourchassant les chiens et les poules, suçant des bouts de canne à sucre. Rien ne se passait en Ekondja où les gosses s'y précipitaient curieux, le petit Bulikoko toujours au premier rang, quatre doigts dans la bouche, son petit corps nu tout gris de poussière... »

Quand dix saisons sèches et dix saisons de pluies se furent passées, Bulikoko fut jugé digne d'aller s'initier auprès de son père Mbu, forgeron du clan et meneur coutumier des chasses du village.

Mais voici qu'une battue menée par Mbu tourne mal pour le clan : trois chasseurs éventrés par des buffles en furie ! Le responsable du drame aux yeux du devin appelé, soumis à l'ordalie, passe dans les tortures. Et voici qu'intervient le magistrat coutumier qui prend Bulikoko pour s'en faire un esclave. L'enfant part en

captivité, arrive après des jours de caravane peineuse, à la résidence du grand chef, où il assiste aussitôt à l'exécution d'un autre prisonnier. Mais laissons conter notre auteur :

« Tandis que les sorciers continuaient leur sabbat désordonné, le bourreau et ses aides ployèrent vers le sol (un) arbre dénudé et d'une essence particulièrement souple. Ils insérèrent, dans une sorte de panier, la tête de la victime et, à l'aide d'une liane, rattachèrent cet appareil au faite de l'arbre. Celui-ci, bandé comme un ressort, étendait l'homme à lui désarticuler les vertèbres. Ces préparatifs achevés, les sorciers et les aides, le dos voûté, s'enfuirent aux quatre coins de plaine : il ne s'agissait pas que le Likundu mis en fuite les entraînaît avec lui. Le bourreau resta seul avec sa victime ; il brandit au-dessus du panier le cimenterre des sacrifices, puis d'un doigt expert, il en tâta le fil. La lune donnait son plein éclat dans un ciel où chassaient de gros nuages de pluie ; un silence tragique s'établit, plus saisissant encore que le vacarme qui l'avait précédé. Le géant noir, solidement campé sur ses jambes tourna le regard vers le grand Chef des Badia-Basakata. Celui-ci ayant fait un imperceptible hochement de tête, le bras du bourreau se tendit et l'arme, en sifflant, s'abattit sur la nuque de l'albinos qu'elle trancha d'un seul coup. L'arbre libéré de son attache au sol, se redressa violemment, agissant comme une catapulte et la tête cingla vers la brousse voisine.

» — *Akimi Likundu*, s'exclama l'assistance : le Likundu s'est enfui »

Cette scène d'enfer n'a pas encore dégoûté Bulikoko à qui les gens du grand chef ont donné le nom de son village d'origine et à qui ses maîtres ont confié, sous ce nom, le poste enviable de garde du *Kendjone*, le gong sacré de la dynastie régnante. Mais voici que s'éteint le grand Chef et que cette mort exigera de nouveaux sacrifices, dont celui de ce gardien d'un symbole du pouvoir dont le sort est lié à celui du défunt. Voici comment ANCIAUX voit pour nous l'hécatombe qui scellera d'un large scel sanglant la tombe du grand Chef.

« La foule se rapprocha de la tombe creusée à la limite de l'enceinte, une tombe immense destinée à recevoir d'abord les corps des esclaves sur lesquels on coucherait ensuite ceux des femmes. Enfin, sur ces

corps encore chauds, on allongerait la dépouille déjà putréfiée du *Modjuitse* (le Chef mort).

» De son côté, le *Vainsho* (notable cérémoniaire) se dirigea vers la grande claie de rotin et d'herbe pour procéder à l'exécution des victimes.

» Celles-ci, hommes et femmes, étaient rangées à la file derrière cet écran percé d'une seule ouverture, à peine haute assez pour permettre le passage d'un homme à genoux. Un bruit assourdissant de tam-tams s'éleva à nouveau pour étouffer les cris des victimes que des aides maintenaient solidement. Sans pitié, un premier esclave fut poussé vers le guichet et à peine eut-il passé la tête au travers que le *Vainsho* abattit son casse-tête sur la nuque du malheureux. Celui-ci s'écroula, le cercelet écrasé, et aussitôt on en traîna le cadavre pour le coucher au fond de la fosse. Un second esclave fut amené devant l'ouverture, l'échine pliée bas ; du même geste meurtrier, le sinistre barbon l'abattit. Hébétés, pitoyables, les pauvres êtres se suivaient et les aides emportaient à mesure, pantelants, les corps qui s'affalaient sans vie sous la claie fatale. Toutefois, ses forces trahirent bientôt le vieil exécuteur et plus d'une fois déjà sa massue s'était abattue sur le dos d'une victime sans atteindre la nuque ni briser la colonne vertébrale ; ce condamné-là aurait la vie sauve, ainsi le voulait la loi, mais serait pour le restant de ses jours, l'esclave du *Vainsho*.

» Et toujours le tam-tam battait sa lourde, déprimante et sinistre chanson. Vint le tour du dernier, le jeune *Bangon* (gardien du tambour royal). Déjà celui-ci s'en était allé vers la mort le sourire aux lèvres. N'avait-il pas eu le courage, au moment où le verdict du *Vainsho* s'était appesanti sur lui, de se livrer à des entrechats et de gagner, souriant, l'endroit où se trouvaient marquées les victimes ?... A présent, l'heure fatale sonnait pour lui. La sève généreuse qui mettait dans ce jeune corps tant de joie de vivre, allait se figer d'un coup et, telle une herbe fauchée, on traînerait sa dépouille pour la jeter par-dessus les cadavres des autres sacrifiés.

» Soudain, le tam-tam se tut. Le *Vainsho* s'approcha une dernière fois du guichet. Ses aides allaient y pousser Ekondja. Mais celui-ci, le corps huilé, s'échappa d'un bond à la poigne relâchée de ses gardiens, plongea, la tête baissée dans l'ouverture et se retrouva loin au-delà quand le bras du *Vainsho* s'abattit dans le vide. Prompt comme le vent, Ekondja se perdit dans le dédale des cases et les hautes plantations de maïs et gagna la forêt dont le vieux sonneur de gong ne lui avait pas en vain appris les caches et les détours... ».

Certes le roman d'Ekondja écrit pour nos enfants par le bon fonctionnaire à qui nous le devons, ne nous apporte-t-il pas de déclaration de principe sur le sujet précis de ce cycle de conférences. Il reste qu'il fut écrit, sans conteste possible, avec toute la considération et toute la bienveillance pour l'homme de couleur, sans quoi la colonisation civilisatrice est à peine pensable. Il reste aussi, et le préfacier d'*Ekondja* eut soin de le souligner, qu'en rappelant à la jeunesse belge de 1937 qu'il y a cinquante ans, avec ses superstitions, ses exorcismes pires que ses envoûtements, ses ordalies, ses sacrifices humains et sa loi du talion, la coutume indigène faisait du centre africain, que Léopold II ouvrait à la pénétration pacifique de la Civilisation, un vrai enfer des noirs, le romancier mettait éminemment en valeur les caractères d'humanisme bienfaisant que prendrait cette pénétration.

P.-E. JOSET.

Cinquième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

LES MISSIONNAIRES ÉCRIVAINS

Les écrivains coloniaux belges cités à cette barre au cours des quatre premières conférences composites de ce cycle, pour y être entendus sur leurs attitudes intellectuelles, affectives et constructives vis-à-vis de nos pupilles négro-africains du Congo et de l'Urundi-Ruanda, pouvaient être répartis en classes distinguées l'une par l'ancienneté du contact de ses membres avec nos indigènes, l'autre par le caractère passager de ce contact, d'autres encore par l'analogie des services rendus par leurs membres à notre œuvre africaine ou l'importance à peu près égale de leur production littéraire. Nous pûmes même, à l'intérieur de l'une ou l'autre de ses classes, rapprocher tantôt deux précurseurs, tantôt deux enquêteurs, une fois, deux ingénieurs, une autre, deux magistrats, une troisième, deux peintres, une quatrième, deux fonctionnaires en pied chez des semi-bantous. Les témoins de notre humanisme colonial que nous allons interroger aujourd'hui devant vous, se rassemblent autour de la même bannière, relèvent du même chef, observent une discipline plus haute qu'aucune autre : celle de leur religion, de leur cléricature et de leur apostolat. Et comme cette bannière est celle de la Croix, ce Chef, Celui-là même dont Lacordaire a dit que l'Amour gardait sa tombe, et cette discipline, celle de la Charité ; comme pour nous faire entendre qui est notre prochain, leur Évangile nous montre un étranger, le bon Samaritain, au temps où, pour les Grecs, nos Pères sont les barbares ; comme leur Apostolat parachève celui du grand missionnaire-écrivain qui

se glorifiait d'être juif en Judée, galate en Galatie, grec devant l'Acropole, romain sur le Forum et comme leur discipline est celle des VINCENT DE PAUL et des PÈRES DAMIEN, on devine aisément l'esprit, les sentiments, les desseins fraternels dans lesquels, unanimes, ils accointent le noir.

Ils voient en lui un homme, dans l'ordre de la Nature, et rêvent d'en faire un saint, dans l'ordre de la Grâce ; ils aiment en lui un frère, dans l'ordre de la Nature, et seront un avec lui, dans l'ordre de la Grâce. Ils prennent sa culture dans ce qu'elle a de bon, et lui offrent la leur dans ce qu'elle a de meilleur. Ils orientent leur effort, dans l'ordre spirituel, vers une implantation viable de l'Église ; dans l'ordre temporel, dont il faut tenir compte entre esprits incarnés, vers l'éclosion sans heurts, dès qu'elle sera possible, d'une culture à la fois africaine et chrétienne.

Sans être les agents de leur propre Patrie, ils n'ont aucune peine à servir loyalement une œuvre coloniale baptisée, si j'ose dire, un jour, à Sainte-Gudule, par le Cardinal LAVIGERIE, hautement célébrée à la mort de LÉOPOLD II par le Cardinal MERCIER et riche du sacrifice, déjà, de tant des leurs. Ils prôneront rarement mesures législatives ou administratives et critiqueront rarement celles qu'aura prises l'autorité, ne sortant de leur réserve que si quelque carence ou quelque maladresse de cette autorité manquait de compromettre la symbiose rêvée des cultures mélaniennes et de celle de l'Occident chrétien, à moins, bien entendu, que le prince lui-même ne requière leurs conseils ou ne provoque leurs remarques, en les faisant entrer, comme il le fait, chez nous, depuis 1908, dans certaines commissions, certaines assemblées consultatives ou au Conseil colonial même.

Plus près du noir que nous, de par son ministère, plus à même que nous d'en pénétrer le secret par la connaissance des langues proprement indigènes que requiert

ce ministère et par la durée des séjours en Afrique que lui impose la modestie de ses ressources budgétaires, le missionnaire est le meilleur témoin que nous puissions entendre sur l'humanité du noir, sa perfectibilité, la possibilité de réaliser avec lui, sous le ciel de l'Équateur une symbiose culturelle, économique et politique durable comme aussi, peut-être, sur l'humanisme chrétien dont a le plus souvent fait preuve à son égard notre action coloniale de 1885 à 1940.

Évidemment, c'est l'enseignement du dogme et de ses développements, le culte public de Dieu, de la Vierge et des Saints, et l'administration des sacrements qui, avec les œuvres accessoires de l'enseignement profane, de l'assistance médicale ou sociale, de la formation littéraire, musicale, artistique ou sportive furent le beau souci de nos confrères missionnaires. Mais, parce que le Livre et ses succédanés servent au premier chef toutes les propagandes, nombre d'entre eux figurent en bonne place chez nous, par des œuvres qui honorent notre corporation. Une présentation, fût-elle extrêmement condensée, de leur bibliographie, occuperait à elle seule, sans doute, notre soirée. Leurs œuvres relèvent d'ailleurs de multiples domaines et l'on compte parmi eux linguistes et grammairiens, critiques littéraires et anthologistes du trésor d'art verbal immémorial des Clans, ethnologues et ethnographes, musicologues et musicographes, moralistes et sociologues, géographes et historiens, essayistes et même écrivains d'imagination. Et la diversité *ratione materiae* des productions de l'intelligence missionnaire s'accroît de leurs variantes *ratione loci*. Mieux vaut, sans doute, vous suggérer ici, de prendre connaissance des catalogues des œuvres publiées par l'Institut Royal Colonial Belge, par le Musée de Tervueren, par le *Museum lessianum*, par les Collections Congo et Lavigerie, des bibliographies établies par Tervueren ou, dans ses Cahiers belgo-congolais, par notre

vénéral confrère M. Th. HEYSE, des tables décennales de la Revue *Congo*, du *Bulletin des Séances* de l'Institut et de la bibliographie courante de la revue *Zaire*, sans pour autant négliger les tables de *Kongo Overzee*, d'*Aequatoria*, de *Cepsi* et de dizaines de revues strictement missionnaires.

De cette œuvre si vaste, nous ne pouvions songer à faire entendre ici l'ensemble des auteurs. Nous avons dû choisir, pour vous les présenter et leur faire déclarer ce qu'ils ont pensé du noir, ce qu'ils ont aimé en lui et ce qu'ils en attendent, quelques représentants du milieu missionnaire auquel ils appartiennent et qu'ils honorent aussi, non sans regretter vivement de ne pas utiliser le témoignage des autres. C'est ainsi qu'aux témoignages de N.N. S.S. ROELENS, DE CLERCQ et DE HEMPTINNE que nous vous ferons entendre, il nous eut particulièrement plu d'ajouter à ceux de N.N. S.S. GORJU, TANGHE, DE BOECK, CUVELIER et LAGAE, à ceux des RR. PP. DE PIERPONT, LOTAR, VAN WING et BITTREMIEUX, que vous allez ouïr, ceux des R.R. P.P. STRUYF, DE BEAUCORPS, MERTENS, HULSTAERT, BOELAERT, VERTENTEN, JANS, HUREL, CÉSARD et ZUURE, sans compter celui du R. P. CHARLES dont la science théologique et missionnaire enregistre, interroge et ordonne, à la Faculté Saint-Albert de Louvain, toutes ces expériences, et au titre d'hôte de marque, celui du R. P. SCHEBESTA, l'ethnologue éminent attaché par le Vatican même à l'étude des pygmées racialement étrangers à leurs maîtres de naguère, hamites, nilotiques, soudanais et bantous qui seuls nous intéressent ici.

Le temps nous fait défaut pour être aussi complets que nous eussions aimé l'être. Puisse la qualité de ce qui vous sera dit, compenser largement nos carences forcées !

J.-M. JADOT.

Un fils du cardinal Lavigerie :

MONSEIGNEUR ROELENS

Mgr ROELENS est homme d'action et pionnier avant d'être écrivain. Pour savoir ce qu'il pense du noir, il faut donc interroger ses réalisations autant que ses écrits.

En 1899, dans un *Rapport sur la question sociale au Congo*, il se demande comment « faire entrer ces populations dans le mouvement de la civilisation ».

« Le premier moyen, écrit-il, est la moralisation du noir... Car nous sommes intimement convaincus ... que la vraie religion seule est capable de porter l'homme à la perfection dont il est susceptible en ce monde ».

Tel est le problème, en effet : acheminer le noir vers un maximum de perfection humaine.

« Il y a dix ans, constate le rapporteur, les meurtres, les empoisonnements, les exécutions (des prétendus jeteurs de mauvais sorts), les guerres civiles, les razzias d'esclaves et de femmes, faites entre tribus différentes, les rixes et les disputes étaient à l'ordre du jour. Partout le plus fort opprimait le plus faible... L'anarchie complète régnait dans le pays. Aujourd'hui (1899), partout où s'exerce l'influence des missionnaires et des blancs en général ... le pays est calme et tranquille. On y voyage avec plus de sécurité que dans les rues de Bruxelles ».

Si cette transformation se limite aux villages chrétiens du vicariat, elle n'en fait pas moins honneur au zèle missionnaire et aux facultés évolutives du noir.

Ce progrès était le fruit de l'évangélisation et de la mise au travail de l'indigène. Les missionnaires font tout pour susciter un désir général de mieux-être et « pour pousser les noirs aux travaux manuels, surtout aux métiers qui

exigent de l'*application* et de l'*intelligence...* » (ces deux mots reviennent dix fois sous la plume de Mgr ROELENS).

Le rapporteur attribue le retard du noir, dans le domaine de la civilisation, à son apathie physique et intellectuelle. Mais cette apathie n'est pas incurable :

« Une fois que nous aurons réussi à triompher de ce défaut, le noir sera capable de tout. Car il ne manque pas d'intelligence : c'est l'exercice de cette faculté qui manque. Il n'est pas non plus dépourvu d'habileté pour exercer un métier. Chez les plus sauvages, on trouve des choses bien faites et ingénieusement inventées. C'est, ici encore, l'application de cette habileté naturelle et son développement par l'exercice, qui font défaut ».

Tout en apprenant à leurs paysans à tirer du sol une nourriture suffisante, Mgr ROELENS et ses missionnaires en font des briquetiers, menuisiers, charpentiers, maçons, forgerons, tisserands, tailleurs, fabricants de savon... Et la cathédrale de Baudouinville, commencée au siècle dernier, est avant tout un acte de foi : confiance en Dieu, confiance dans l'avenir spirituel de populations déshéritées, confiance dans ces humbles travailleurs noirs qui la construisirent.

« Nos grands travaux, dira Mgr ROELENS, devaient avoir d'heureuses répercussions dans tous les domaines : économique, social, sanitaire, intellectuel, moral, religieux ».

Il n'y manque peut-être que l'élément esthétique à propos duquel Mgr Roelens écrit :

« Quant à trouver les formes architecturales en harmonie avec les sentiments, les conceptions et l'âme du Noir, ce sera l'œuvre des artistes indigènes que l'Afrique aura tôt ou tard ».

Mgr ROELENS croyait donc *la masse* capable de dépassement. Il l'aida à monter vers la civilisation par l'évangélisation, par le travail et aussi par l'instruction, car, tout en signalant les inconvénients qui en résulteraient, il prôna la généralisation de l'enseignement.

Dès 1893, il se préoccupe de susciter *une élite* et ouvre « une école normale pour y former des instituteurs-catéchistes (...). Je me disais, en fondant cette école : elle sera un jour, encore lointain peut-être, une pépinière où germeront les vocations sacerdotales ».

Entrevoir de telles vocations à cette époque, c'était miser sur la grâce divine et sur une vertigineuse ascension de ces fils de païens. Le 3 janvier 1899, un cours de latin était inauguré ; à la fin de l'année entrait au séminaire celui qui serait le premier prêtre congolais : Stefano Kaoze.

Au début de ce siècle, Mgr ROELENS essaya de fonder une école pour fils de chefs. S'il ne put réussir, il avait du moins le souci de former, parallèlement à l'élite religieuse, une élite administrative et politique.

Mgr ROELENS a voulu, dès le début, que ses Pères Blancs et ses Abbés noirs formassent « un clergé un, dont les membres ne diffèrent que par la couleur de la peau ».

Voilà donc nos jeunes broussards embarqués, après le petit séminaire, pour 3 ans de philosophie et 5 ans de théologie.

« Leur formation intellectuelle et morale est très satisfaisante ... Nos séminaristes sont tous animés de la meilleure volonté. Ils comprennent le haut idéal vers lequel ils doivent tendre et font de généreux efforts pour s'assimiler les matières, ardues pour eux, de leurs études, et pour réformer leur nature morale qu'un atavisme séculaire a fortement handicapée... »

Si les notions abstraites et transcendantes de la philosophie exigent de la plupart un labeur acharné, « il y a cependant parmi eux des esprits ouverts qui saisissent tout, et j'ai entendu développer les thèses les plus abstraites avec une maîtrise parfaite ». « Pour la théologie, ils se placent généralement au niveau moyen des Séminaires de Belgique : quelques-uns se rangeraient dans la première moitié des classes ».

Que de fois l'évêque a rendu hommage à « cette super-élite qui a gravi les degrés de la perfection chrétienne jusqu'à se consacrer à Dieu et aux âmes dans la virginité religieuse » et qui coopère « avec un zèle ardent à l'œuvre de régénération de leur propre race ».

Qu'il s'agisse de la masse ou de l'élite, la formation suppose le respect de la personnalité indigène. Mgr ROE-LENS écrit :

« Beaucoup semblent croire que le noir est une pâte qu'on façonne à volonté, comme s'il n'avait pas son intelligence et sa volonté à lui. Le noir est un homme, et on ne forme pas un homme. Il se forme lui-même par le libre exercice de ses facultés ... Pour le noir comme pour nous, « le but principal de l'éducation c'est d'apprendre au jeune homme à bien user de sa liberté ».

» Quand on entre un peu dans l'intimité de la vie des noirs, quand on arrive à pénétrer dans leurs pensées intimes et ce qui fait l'organisation de leur vie tribale, clanique et familiale, on y découvre un ensemble de concepts ontologiques des choses, non seulement matérielles, sensibles, mais encore des choses suprasensibles, intellectuelles, spirituelles (leurs croyances) érigées en système logique, selon leurs idées, formant une hiérarchie d'êtres indépendants, où chacun a son rôle assigné, actif ou passif, pour le bien de la communauté. Bref, les noirs ne sont « pas des enfants mais des hommes formés, ayant une philosophie, une culture et une religion à eux... ».

Si fragmentaires que soient nos citations, elles montrent cependant que le premier évêque du Congo a voulu pour ses frères noirs un maximum de perfection humaine et chrétienne et qu'il les a cru dignes de la plénitude du sacerdoce ⁽¹⁾.

Roger SAUSSUS.

(1) Ces lignes furent écrites avant l'élévation à l'épiscopat de S. E. Mgr Louis Bigurumwami, du clergé ruandais.

Un disciple d'Ignace de Loyola :

LE RÉVÉREND PÈRE YVAN DE PIERPONT

Le P. Ivan DE PIERPONT, c'est-à-dire, pour les noirs qu'il voulut gagner au Christ, *Monpe*, mon Père, ou *Mandefu*, le Barbu et, pour ses parents, le « fils de son père », ou « une bête avec une barbe », ou encore, comme il l'écrivait à l'une de ses orantes, « un véritable âne », ayant voulu citer du plus près qu'il était possible le texte d'un psaume où l'on trouve « je suis une bête de somme ».

On a déjà compris qu'il est plein d'humour ce « vieux frère », ce « grand lourdaud de frère », ce « bien indigne frère en Dieu » qui, né en 1879, inscrivit à son actif, de 1907 à 1935, donc de 28 à 56 ans d'âge, quatre séjours au Kwango, de 3, 6, 9 et 3 ans respectivement, 21 ans au total.

Au terme de ce long apostolat, il dut, bien malgré lui, revenir au pays, atteint d'un terrible mal qui mit deux ans à le terrasser. En 1937, douloureusement et pieusement, il rendait son âme à Dieu.

Ce géant de l'évangélisation a trouvé un biographe digne de lui. Notre cher Confrère Louis WILMET lui a consacré en 1940 (aux Éditions Dupuis, de Charleroi) un fort volume in-8° jésus de 450 pages, abondamment illustré, qui reproduit les textes principaux laissés par son héros, depuis une étude intitulée *Kwango*, parue en 1906, jusqu'à son *Message d'adieu à ses chers amis noirs* écrit trois jours avant sa fin, en passant par une *Chanson en Kikongo*, tirée d'une lettre envoyée par un enfant noir, Émile Muduku, à un bienfaiteur blanc, — chanson que le bon Père faisait chanter, au cours de

ses conférences de 1921-22, par des fillettes belges travesties en négrillonnes, sur l'air de la « Lettre du Gabier » de Théodore Botrel.

Longtemps chargé de pratiquer le système des écoles volantes, le P. Ivan eut l'occasion d'enregistrer bien des faits typiques se rapportant, dit-il, à ses gamins.

Voici cinq de ces faits retenus parmi cent autres :

— A un petit garnement hardi comme un gavroche et, comme un avocat, toujours bien persuadé qu'il a raison, un instituteur enseigne *ba*, *na* et *wa*, lui fait subir un examen et lui déclare qu'ayant oublié les lettres du tableau précédent, il doit redescendre d'un degré. Le gosse proteste avec une belle énergie et, l'instituteur tenant bon, il va trouver le Père :

« Il faut changer cet instituteur, conclut-il, c'est un ignare. Il ne connaît pas ses lettres, et il prétend que c'est moi qui me trompe » (p. 141).

— Fait simplement amusant, mais qui prouve que le gosse noir n'est pas dépourvu d'humour.

— Un jour, le Père a réuni des jeunes catéchistes, et il leur a dit :

« Nous n'avons plus d'argent et je ne pourrai probablement plus continuer à vous payer. Ceux qui désirent ne plus travailler dans ses conditions, n'ont qu'à m'avertir ».

Un d'entre eux répondit, après avoir consulté à voix basse ses compagnons :

« Nous ne travaillons pas pour de l'argent. Les indigènes nous donneront bien à manger et nous continuerons à enseigner le catéchisme » (p. 143).

Petit fait mais manifestant, chez ces jeunes catéchistes noirs, un désintéressement plutôt inattendu.

— Une fois, le Père gobe trois œufs en guise de dîner.

Stupeur de ses enfants ! Eux ne veulent d'un œuf que quand il est cuit.

« Comment, vous avalez des œufs crus, mais c'est affreux. — Chacun ses goûts, petit. Vous avalez des œufs couvis et des œufs pourris qui me font horreur. Et moi, je gobe des œufs crus, ce qui vous horrifie ! » (p. 265).

Leçon improvisée sur la relativité des points de vue blancs et noirs.

— Tout autour du Père sont accroupis une quinzaine de petits noirs vêtus les uns d'une ficelle et les autres, de leur innocence. Tandis qu'il écrit, des réflexions sont faites sur la machine à écrire. Une filette d'environ douze ans assure très sérieusement qu'il y a, dans cette machine, un petit ange noir qui marque sur le papier tout ce que le blanc désire noter... (p. 323). Bravo pour le petit ange noir !

On laisse aux curieux le soin de savourer l'histoire édifiante de Kakanda (p. 175) et celle, non moins édifiante, de Manzana (p. 355). La bonne volonté, pour ne pas dire plus, de certains néophytes fut, pour le missionnaire souvent déçu, comme bien on pense, une précieuse consolation et un sérieux encouragement. Au terme de sa longue expérience africaine, le Père de Pierpont s'écriait :

« Pauvres chers noirs ! Ils ont bien des défauts, et des défauts souvent énormes... Mais combien je les aime, et combien souvent je m'humilie de ma lâcheté vis-à-vis du bon Dieu quand je les vois faire si simplement des actes d'héroïsme » (p. 319).

* * *

Mais l'héroïsme est exceptionnel. Le Sieur Pombu, également rencontré par le P. DE PIERPONT, se rapproche davantage du noir moyen.

— « Mfumu, dit Pombu au Père, vous qui me connaissez depuis

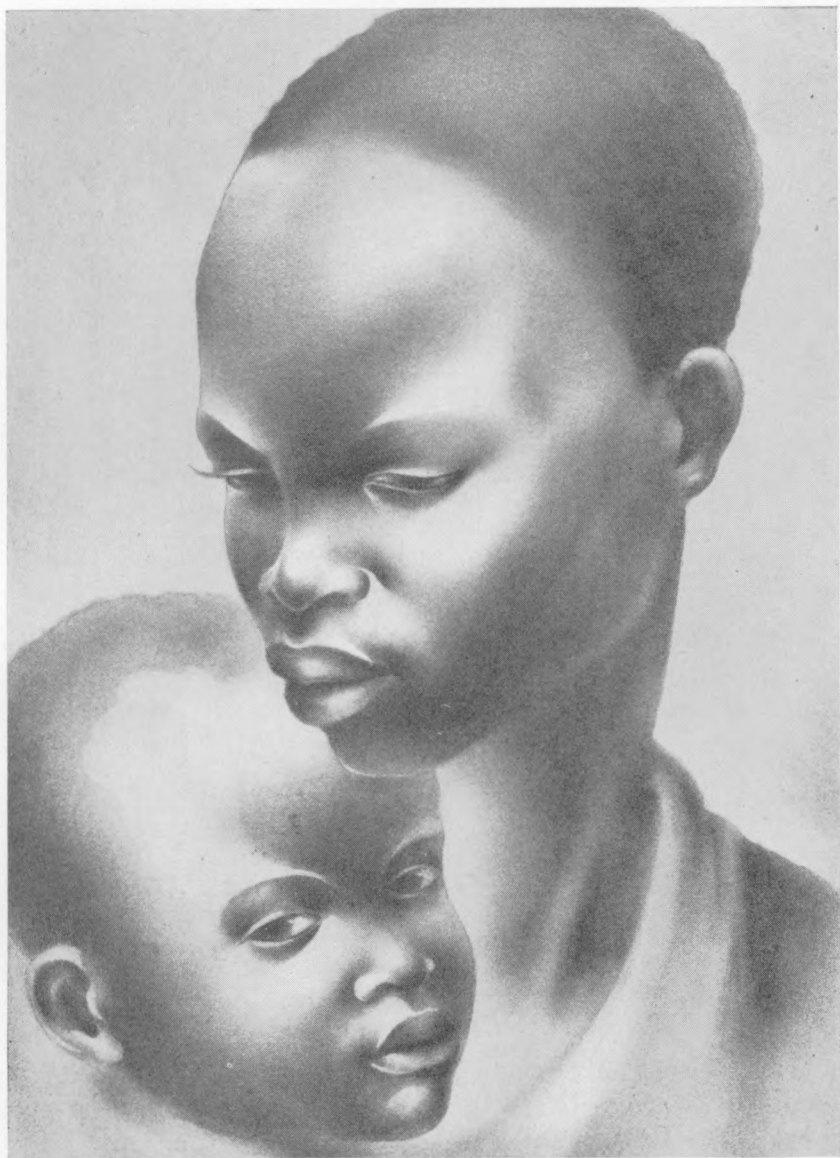
longtemps, vous savez que je ne suis pas un menteur ». Et comme un sourire railleur sur les lèvres des gamins avaient accueilli cette fière affirmation, Pombu s'arrête et prend un air si sincèrement triste qu'on commence à se demander si cet honnête homme n'est pas calomnié. Heureusement, il continue : « Tout le monde sait que je suis le seul chef ici »... Or, Pombu n'est pas chef, mais en fait les fonctions parce que le vieux chef est malade. Pombu n'est même pas héritier présomptif, mais il a tant menti, tant roulé le monde qu'il a fini par avoir une réelle autorité. Comme, au cours de la palabre, il affirme qu'il ne ment jamais, le Père lui dit en souriant : « Je commence à croire que c'est moi qui mens quand je traite mon ami Pombu de fieffé menteur ! » Alors, Pombu, répond avec le plus grand sérieux : « Si vous mentez parfois, je n'en sais rien, mais moi, Pombu, je ne mens jamais ! » Et ses yeux sont ouverts tout grands, et ils ont un air de si parfaite candeur que tout le monde en est remué ».

* * *

Après une aussi typique anecdote, une non moins typique observation : « J'écris comme un pied boiteux », dit le P. DE PIERPONT. Dieu veuille que l'on connaisse beaucoup de broussards qui écrivent aussi mal que cela, qui rapportent de manière aussi claudicante de multiples scènes de la vie des indigènes ! Car ceux-ci, même abondamment pourvus de défauts, et de défauts énormes, comme l'a reconnu le P. DE PIERPONT, ne laissent cependant pas de manifester des qualités :

« Que vous dire de la race Mumbala dont je m'occupe ?, demande encore le P. DE PIERPONT. Ce sont des gens à caractère léger, versatile, à grandes démonstrations, tapageurs, beaux parleurs, palabreurs, moqueurs, vaniteux, ayant l'enthousiasme aussi facile que peu durable, le repentir très prompt et vite oublié. Ils répondraient assez bien au portrait que Démosthène trace du peuple athénien dans une de ses Philippiques. Et ce sont des gamins de ce caractère qu'il s'agit de transformer en hommes et en chrétiens ! Pour y arriver, il faudra de la patience et une ténacité peu ordinaire, durant plusieurs générations ».

* * *



10. — R. P. Nico VANDENHOUDT, Maternité.

En leur envoyant ses dernières paroles, il les nommait : « Mes bien chers amis noirs ». Il leur disait :

« Chers hommes et enfants noirs que j'ai tant aimés : vous, Bambala, Babunda, Bapende, Bakwese, Bapindi, Bapelende, Bayaka... J'ai pensé à vous tous les jours, toutes les nuits. Dans mes courts sommeils, souvent je rêvais de vous, je vous revoyais et je vous parlais. Ceux qui me soignaient m'entendaient vous appeler par vos noms... Adieu, mes noirs aimés ».

A la devise ordinaire du Jésuite : « Pour la plus grande gloire de Dieu », le P. DE PIERPONT avait généreusement ajouté une devise personnelle : « Tout par amour ». L'on peut certes lui retourner, quatrains par quatrains et tercet par tercet, le beau sonnet qu'en 1927, à Kikwit, il composa à l'occasion des derniers vœux d'un confrère :

Veni sequere me! La parole de flamme
A retenti jadis tout au fond de ton cœur.
Tu suivis aussitôt, bénissant en ton âme,
Le Dieu pauvre et souffrant qui donne le bonheur.

Veni sequere me! La route a des épines,
Mais qu'importe souffrir en faisant son labeur ;
Le Maître a bien lavé dans ses larmes divines
Chaque âme qu'il paya du prix d'une douleur !

Pour sauver comme Lui, tu devins missionnaire,
Pour souffrir comme Lui, fût-ce jusqu'au Calvaire,
Tu marches en suivant les pas du Bien-Aimé.

Obéissant, et pur, et pauvre pour la vie,
Jésus montrait la route, et tu l'as bien suivie,
Car sa Croix t'avait dit : *Veni sequere me!*

LÉO LEJEUNE.

Un fils de saint Dominique :

LE RÉVÉREND PÈRE LÉON LOTAR

Chacun sait que le Père Léon LOTAR, qui mourut inopinément à Bruxelles le 6 décembre 1943, fut missionnaire dominicain dans l'Uele. Mais beaucoup ignorent peut-être que sa carrière missionnaire ne débuta qu'en 1927 et qu'à cette date il était déjà vétéran colonial ayant à son actif près de vingt années de séjour au Congo, en qualité de fonctionnaire de l'État.

Entré en janvier 1919 dans l'Ordre des Dominicains auxquels avait été confiée, en 1911, l'évangélisation du Haut-Uele, ordonné prêtre en 1923 (il avait 46 ans), il partait pour la 6^e fois et rejoignait le pays des Azande et des Mangbetu où il était passé autrefois comme fonctionnaire du gouvernement. D'abord à Doruma, puis à Niangara, on le vit, infatigable missionnaire, bâtir, enseigner, interroger, guérir, consoler, encourager. Au cours de ses tournées, il atteignit les villages les plus isolés, aimant à réunir autour du feu, le soir, devant les cases, vieux et jeunes, pour parler avec eux de l'histoire de leurs clans, mais aussi de leurs aspirations, de leurs craintes, de leurs misères.

« Nous devisions, écrit le P. LOTAR, avec des noirs curieux et scrutateurs, qui, après s'être soumis patiemment à nos importunes questions d'histoire et d'ethnographie, réclamèrent leur tour d'interrogation et d'enquête, avides de savoir, affamés de certitudes. Le noir, poursuit-il, n'échappe pas au besoin de s'éclairer, de discuter. J'ai connu à Boma, il y a trente ans (donc vers 1900), un Congolais d'origine batetela, qui, le soir, à la lueur d'une bougie, poursuivait, seul et avec succès, l'étude de l'anglais et du portugais. Cet autodidacte a aujourd'hui beaucoup d'émules ; le noir lit, et il faut qu'on lui vienne en aide pour l'éclairer ; à la critique, il faut répondre par la critique,

donc discuter avec lui. *Notre premier rôle en Afrique est un rôle d'éducateur*. Nous devons faire comprendre à celui dont la tutelle nous est confiée, les avantages de notre civilisation. Depuis la Conférence de Berlin, en 1885, l'histoire du Congo atteste que les missions n'ont pas failli à ce rôle qui m'autorise à parler de justice autant que de charité».

Et le Père LOTAR examine la nature des difficultés que rencontre celui qui veut faire partager aux noirs les bienfaits de notre civilisation. Il nous montre combien il est difficile de faire concorder le respect strict de l'ancien droit coutumier et les droits individuels incontestables qu'exige une saine conception de la dignité humaine. Prenons dans ses nombreuses études parues dans la revue *Congo*, de 1923 à 1936, quelques passages particulièrement intéressants.

« Les grands centres sont atteints par le dérèglement des mœurs dû en premier lieu aux modifications profondes qu'éprouve la vie indigène et qui ont vicié les conditions de la conclusion des mariages, du maintien et du développement de la vie familiale suivant le vieux droit coutumier. Le droit coutumier abandonné à lui-même n'évolue pas et nous constatons aujourd'hui une véritable incompatibilité entre le respect de la coutume et les droits individuels incontestables et primordiaux des indigènes. Ainsi, nous déplorons non sans raison l'insuffisance de la natalité indigène. Mais à quoi l'attribuer sinon à ce fait que les mariages deviennent d'autant plus difficiles à conclure, que le respect du droit coutumier par le paiement de la dot est rendu plus malaisé pour beaucoup, impossible même pour certains. Depuis l'introduction du numéraire et plus encore depuis la hausse des salaires et des prix, le taux de la dot a subi une majoration telle que l'exercice du droit coutumier est devenu une véritable exploitation du mariage. La seule façon de sortir des difficultés actuelles et la première revendication à poser consistent dans l'obtention du consentement matrimonial à exiger des femmes... La majorité des femmes païennes refuseraient vraisemblablement leur acquisition par un polygame. Il en résulterait que le taux de la dot diminuerait.

» Quant au bien-être matériel, dit le P. LOTAR, les œuvres sociales sont d'une brûlante actualité et elles s'étendent à la brousse comme aux grands centres. Initier l'indigène à sa participation à la culture des produits de consommation locale et d'exportation, c'est le maintenir, ou à peu près, sur ses terres, y améliorer son sort matériellement et

moralement ; faciliter et protéger la vie familiale, son développement, son organisation, toutes conditions indispensables au relèvement du noir. Celui-ci appréciera l'aide que nous lui aurons apportée de ce côté. Enfin, pour ce qui est du noir déraciné, il a besoin, lui aussi, d'un *protecteur* ; il faut organiser des communautés indigènes extracoutumières, leur donner un statut qui en fasse des corps vivants. Cette œuvre s'indique au missionnaire comme aussi à ceux qui ont le souci de l'avenir économique de notre Colonie ».

Et comment se rapprocher le plus possible de l'indigène afin de mériter sa confiance ?

« Avant tout, dit le P. LOTAR, il faut étudier à fond le droit coutumier qui reflète les règles de la vie familiale et sociale, les croyances, la mentalité de la société indigène. Pour les comprendre à fond, il faut s'assimiler aussi leur langue, s'attacher à l'étymologie des mots, découvrir toute la richesse et la variété du vocabulaire ».

Et il donne des exemples d'erreurs commises, faute de comprendre les mots et leur étymologie. Tel est le cas de la confusion faite souvent par beaucoup entre la polygamie telle que la pratique l'Islam, et la polygamie des noirs d'Afrique, Azande et Mangbetu, erreur consécutive à l'ignorance des ressources de la langue. Il dit, par exemple, que la première femme que les Azande appellent la *na-ira-kpwo* ou la *na-gbia*, littéralement la cheffesse, la maîtresse de maison, est la seule épouse indissolublement liée, la seule à qui échoit le culte domestique des ancêtres ; tandis que la *na-gbindi* est la femme de confiance, la cuisinière ; et les *agili*, des espèces de suivantes ayant un rôle figuratif dans les assemblées. Il y a donc là une sorte d'esclavage domestique, ce qui teinte la polygamie d'une note très particulière (revue *Congo*, 1925, 1, p. 575). De même, la dot que beaucoup considèrent comme un prix d'achat s'appelle en mangbetu « *nadô* » alors que l'achat se traduit par « *ne bangwe* ».

Notons qu'évidemment beaucoup de suggestions du

P. LOTAR sont aujourd'hui largement dépassées. N'empêche que l'on peut dire qu'il fut parmi les premiers à en parler ouvertement là où il était utile qu'on l'entendît.

L'évolution du noir, l'amélioration de sa condition matérielle et morale sous l'influence de tuteurs qui comprennent leur rôle d'éducateurs et en acceptent les responsabilités, le P. LOTAR l'a en quelque sorte résumée dans une « nouvelle » intitulée *Tomazina, païenne, musulmane et chrétienne*, qu'il écrivit lors de son dernier séjour dans l'Uele, en 1926 (Paris, 1928).

Lorsque le P. LOTAR, frappé d'une cécité à peu près complète, rentra définitivement en Belgique, en 1927, et fut nommé membre du Conseil colonial, il sut mettre toute sa profonde connaissance de la mentalité indigène au service de cette assemblée aux délibérations si importantes pour l'orientation de notre politique coloniale. Les noirs de Belgique comme ceux du Congo lui en témoignaient d'ailleurs une vive reconnaissance et nul mieux que lui, peut-être, n'a mérité ce nom de « Père » que tous lui donnaient, voyant en lui conseiller, éducateur, à la fois, et protecteur. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

Marthe COOSEMANS.

Un missionnaire, ethnographe et conseiller colonial :

LE RÉVÉREND PÈRE JOSEPH VAN WING

J'entends encore, il y a quelque vingt ans, au mois de février 1931, le directeur de la revue *Congo*, se réjouir au sujet de la valeur, très remarquable, des travaux d'un jeune missionnaire de Kisanu. Il s'agissait du *Nzo Longo* et des *Études Bakongo* du R. P. Joseph VAN WING, devenu depuis, comme vous le savez, successivement supérieur de la Mission des Pères Jésuites, à Kisanu ; membre, puis vice-directeur de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, membre du Conseil colonial et professeur à l'Institut africaniste de l'Université de Louvain.

Il ne serait pas possible, en fonction du thème retenu, d'analyser ici tous les travaux du P. VAN WING, résultat de quelque quarante ans d'études coloniales. Leur nomenclature principale, analytique et critique, figure dans l'excellente bibliographie ethnographique publiée par les soins du Musée du Congo belge, à Tervueren.

Par contre, on peut essayer de rechercher comment le savant ethnologue et écrivain colonial a vu le noir congolais, en étudiant succinctement quatre de ses travaux les plus représentatifs ; soit le *Nzo Longo* précité ; les deux volumes intitulés : *Études Bakongo* ; et l'exposé : *Humanisme chrétien africain*, qui pourrait synthétiser la pensée de l'auteur.

* * *

Le « Nzo Longo » ou les rites de la puberté chez les Bakongo, a paru, durant les années 1920 et 1921, dans trois fascicules de la revue *Congo*.

Le groupement ethnique retenu appartient à la branche orientale d'une population bantoue dont l'habitat est la région du Bas-Congo, entre l'Inkisi et le Kwango. L'étude relate avec une rigoureuse objectivité l'ensemble des rites qui constituent, comme dit le P. VAN WING : « un système d'éducation et de préparation de la jeunesse au mariage et à la vie sociale du clan ».

La méthode de travail de l'auteur est la suivante : « Voir et entendre par soi-même » ; « quant aux pratiques secrètes ou disparues » (le cas, actuellement, pour le « Nzo Longo » dont le témoignage devient ainsi unique) : « se les faire décrire tout au long » par une série d'initiés, « par les chefs et les anciens qui en furent les ministres ou, à tout le moins, les spectateurs » ; « mener son enquête paternellement, ne jamais brusquer ni fatiguer son interlocuteur puis, sans un signe d'impatience, recommencer une vingtaine de fois ».

L'exposé est vivant et précis, ce dans tous les domaines.

Les adolescents entrent à la maison du *longo* qui signifie : « maison en vue de l'état matrimonial légitime », parce que les jeunes filles refusent d'épouser ceux qui n'y ont pas été initiés. Il est admis, en effet, que le *longo* forme les adolescents, et, suivant l'expression kikongo, les mûrit aux choses du pays ; « s'ils n'entrent pas au *longo*, disent les Bakongo, ils resteront ce qu'ils sont », c'est-à-dire ne feront aucun progrès. Entrer au *longo*, c'est expressément « aller chercher de l'esprit ».

Jadis, le *longo* durait de six à dix mois. Le P. VAN WING en a décrit toute la séquence. Beaucoup de fables et de légendes y étaient rapportées pour instruire les jeunes gens.

Lorsque tous les enseignements qui constituent le but de l'initiation ont été communiqués aux adeptes — et l'auteur rapporte ces enseignements — les initiés sont remis au chef du village.

« Celui-ci s'assied sur sa natte, le *nganga* [chef du *longo*] vient en

face de lui, ils se saluent à l'ordinaire, et se donnent trois fois le *konso* : battement de mains. Le *nganga* prend la parole : « Regarde tous tes « sujets, que tu m'as donnés, aucun n'est mort, aucun n'est malade, ils « sont forts (*ngolo*), ils sont vigoureux (*konso*) ». Il prend le premier des initiés, l'appuie sur son épaule droite, puis sur son épaule gauche, souffle sur lui, et le pousse vers le chef. Celui-ci le prend et le met à côté de lui. Tous les initiés, suivant leur rang, sont remis ainsi au chef. Celui-ci retourne avec eux au village, où la fête recommence de plus belle et dure toute la nuit.

» Quatre jours après, au marché suivant, les initiés vont se montrer au peuple, et alors seulement ils rentrent dans la vie régulière ».

* * *

Les ouvrages intitulés : *Études Bakongo* ont été publiés en deux volumes, chacun de quelque trois cents pages in-8°. Le premier travail a paru en 1921, dans la série dite : « Bibliothèque Congo ». Il est sous-titré : « Histoire et Sociologie ». Le second, sous-titré : « Religion et Magie » est édité en 1938, dans les Mémoires in-8° de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge.

Ces études, remarquables toutes deux, résultent, dit l'auteur de « vingt-cinq ans de contact intime avec ce peuple qui m'est profondément sympathique ».

Le P. VAN WING ajoute : « sauf nécessité, je m'abstiens de commentaires et d'explications. La plupart du temps, ce sont les noirs eux-mêmes qui parlent ». Les Bakongo sont ainsi, en quelque sorte, vus par eux-mêmes. L'écrivain, devenu philologue, ethnologue, sociologue et historien, fait office d'interprète intègre. Ce témoignage implicite prend ainsi une haute signification : la stricte objectivité scientifique. L'auteur y a, néanmoins, jugé la société humaine kikongo, et la personne du noir.

« Une société, dite primitive, écrit-il, est une forêt vierge, où tout se tient... Le noir est un être éminemment social, ainsi que profondément religieux. Monde sensible et monde supra-sensible, monde humain et monde des esprits, activité profane et activité magi-

co-religieuse, pour lui ces différentes sphères se mêlent et s'enchevêtrent, s'enveloppent et se prolongent, comme dans ses forêts, les arbres et les lianes, l'ombre et la lumière, le silence et le bruit ».

Le P. VAN WING ajoute :

« Le travail ethnographique — est-il besoin de le dire — perd beaucoup de ses difficultés dans une mission catholique établie de longue date. Des relations anciennes y ont renversé les barrières qui séparent le noir du blanc. L'amour du noir et l'expérience de ses coutumes y créent à la longue un courant de sympathie, dont bénéficie le chercheur. Puis il y a le contact avec de vieux missionnaires familiarisés avec les choses d'Afrique. S'ils se rebiffent souvent, quand il s'agit d'écrire, ils mettent libéralement leurs trésors de science et d'expérience à la disposition de celui qui les interroge ».

Il serait évidemment possible, dans les six cents pages des *Études Bakongo*, de relever de très nombreux témoignages sur le noir congolais. Mais il faut se limiter ici.

Et il me tarde d'arriver à la quatrième étude retenue : *Humanisme chrétien africain*.

* * *

Cet essai a paru dans la revue *Lumen Vitae*, concurrentement en textes anglais et français. Le travail étant de conséquence, de grande actualité, la revue *Zaire* en a publié, en 1949 également, le texte français.

Le P. VAN WING y prend position sur de nombreuses questions essentielles concernant la société indigène et le noir congolais. Il se réfère fréquemment, et c'est normal, à la longue expérience issue de l'élaboration de ses *Études Bakongo*. De sorte que l'on pourrait considérer l'essai : *Humanisme chrétien africain*, comme une profession de foi, une déclaration de principes, un résumé, et une conclusion de ses études. Suivons l'auteur. Je le cite :

« Il s'agit, sinon exclusivement, du moins principalement, de promouvoir un *humanisme*, c'est-à-dire une culture de la personnalité qui l'ouvre à toutes les grandes valeurs humaines et l'aide à réaliser

à sa façon un idéal humain dont certains traits sont universels. L'humanisme chrétien *africain* — nous songeons ici à l'Afrique noire — favorisera l'apparition de ces hommes, attendus par l'humanité et par l'Église, qui, développés d'une façon originale et harmonieuse, manifesteront aux autres peuples une manière complémentaire d'être vraiment hommes et enfants de Dieu ».

L'auteur étudie le « noir africain », c'est-à-dire, en ce qui le concerne, particulièrement les Bakongo, le Mukongo ; au physique ; puis dans son imagination, sa sensibilité, son intelligence, sa psychologie ; et suggère l'emploi de méthodes de pédagogie en vue de permettre au noir, de l'aider, dit-il, « à réaliser la personnalité conçue par Dieu et attendue par la société humaine ». Il ajoute : « Ils sont *hommes* comme nous » ; et pose la question : « Qui l'aidera à devenir une personnalité intérieure et équilibrée sans le détacher de son milieu africain ? »

La seconde partie de l'étude répond expressément à cette question : les conditions de réalisation d'un humanisme chrétien, en fonction de l'enseignement, considérant successivement dans le noir (donc surtout congolais et mukongo) : l'homme religieux, l'homme raisonnable, l'homme de goût, l'homme ouvert au monde.

Et le P. VAN WING conclut :

« En écrivant ces pages, nous pensions au peuple innombrable et cher qui habite l'Afrique. Parvenu au terme de cet article, le lecteur occidental pensera peut-être que ces lignes, consacrées à l'humanisme chrétien africain, concernent aussi un peu l'humanisme occidental. A cette heure, le blanc a de grandes responsabilités ; il possède une nourriture substantielle dont l'Afrique est affamée ».

* * *

La définition de l'humanisme apportée par le P. VAN WING, à savoir : « une culture de la personnalité qui l'ouvre à toutes les grandes valeurs humaines et l'aide à réaliser à sa façon un idéal humain dont certain traits

sont universels » constitue un *trait d'union* entre les diverses formes d'humanisme, c'est-à-dire l'héritage du meilleur des civilisations respectant l'homme.

S'il en est ainsi, voit-on la portée d'une telle définition, valable pour un humanisme universaliste, pour un humanisme intégral ? Alors, posons quelques questions. Qui eût pensé que le Congo servirait quelque jour à la libération et à la restauration du pays ? Qui eût supposé, dans les espoirs les plus extrêmes, que le Congo (pour les raisons que l'on connaît) jouerait un rôle décisif dans l'arsenal du camp de la liberté respectant l'homme ?

Puisqu'il en est bien ainsi ; puisque : « *ex africa semper aliquid novi* », puisqu'il vient toujours quelque chose de nouveau de l'Afrique ; ne croit-on pas, l'homme et précisément parce qu'il est homme, n'acceptant pas, même sous les pressions de la violence, de devenir un esclave ; ni, sous l'engrenage des techniques, de tendre au robot ; ni, sous le poids de la douleur, de désespérer ; puisque la vie naît dans la douleur, l'aube de la nuit ; que l'ombre même fait ressurgir davantage la clarté ; puisque, enfin, fréquemment, des grands bouleversements de l'Histoire naît un progrès, parfois même une ère nouvelle ; ne voit-on pas, qu'il existe dans ce dénominateur commun — *trouvé en fonction du noir congolais* — des humanismes respectant l'homme, une possibilité de progrès, et même un grand espoir, qu'entrevoit un jour — mais trop tôt — le cardinal Mercier ?

Le problème ainsi posé, à présent que la solidarité des humanismes devient essentielle, on se trouverait peut-être en route, en marche, vers ceci qui, suivant Georges LECOMTE, résume tout le débat, situe tout l'enjeu, insigne : « le règne de l'homme n'est pas fini ; il commence ».

Jean LEYDER.

Deux missionnaires de Scheut :

MONSEIGNEUR DE CLERCQ
ET LE R. P. BITTREMIEUX

Mgr Auguste DE CLERCQ et le P. Léo BITTREMIEUX, deux figures que je me représente volontiers sous l'image de deux frères dont l'aîné, Mgr DE CLERCQ, porte sur les traits la marque du penseur, du philosophe ; il a l'allure posée et méditative. Le cadet, le P. BITTREMIEUX, lui emboîte le pas, enjoué, un tantinet original ; son regard fureteur observe, rien ne lui échappe et souvent ses réflexions primesautières amènent un sourire sur les lèvres du philosophe. Au demeurant, ils sont animés tous deux de l'amour du même idéal : Dieu et les âmes. Frères, ils le furent à plus d'un titre. Originaires l'un et l'autre de la Flandre occidentale, de ce diocèse de Bruges exceptionnellement fécond en vocations missionnaires, ils seront tous deux, un jour, et sensiblement à la même époque, missionnaires de Scheut au Congo. Mgr DE CLERCQ naquit à Avecapelle, arrondissement de Furnes, en 1870 et le P. BITTREMIEUX à Syssele, arrondissement de Bruges, en 1880. Tous deux ont fourni une carrière missionnaire particulièrement longue : arrivé au Congo en 1893, Mgr DE CLERCQ ne le quittera définitivement qu'en 1938. Notons cependant une interruption d'une douzaine d'années pendant lesquelles il assumait différentes fonctions importantes dans nos maisons de formation, devint membre du Conseil colonial et fut appelé à la Chaire de langues bantoues à l'École coloniale de l'Université de Louvain. Ceci se passait entre 1906 et 1918. Élevé alors à la dignité de vicaire apostolique du Haut-Kasaï, il en exercera la charge pendant 20 ans,

totalisant ainsi 33 ans de vie apostolique. Le P. BITTREMIEUX, de son côté, partit pour les missions en 1907 et mourut à Boma en 1946, soit un séjour, pour ainsi dire ininterrompu, de près de 40 ans. Aussi, peu de missionnaires, et je pourrais dire peu de coloniaux, ont-ils connu le noir et sa langue comme Mgr DE CLERCQ et le P. BITTREMIEUX qui comptent parmi les linguistes les plus distingués de leur époque, le premier pour le tshiluba et le second pour le kiyombe. La masse imposante de leurs œuvres en fait foi : ils ont à leur actif quelque 120 publications chacun. Mais il est bien rare pourtant que des frères se ressemblent totalement. Bien que ni l'un ni l'autre ne fasse de la littérature pour la littérature, le P. BITTREMIEUX est plus écrivain que Mgr DE CLERCQ ; il se plaît même quelquefois à taquiner les muses ! Il est folkloriste et il lui arrive d'égayer ses descriptions ou même ses exposés linguistiques de quelque réflexion piquante. Un ouvrage à caractère plutôt didactique tel que son *Symbolisme in de Negerkunst* soutient souvent l'attention du lecteur en le déridant. Autant de caractéristiques que nous ne retrouvons pas chez Mgr DE CLERCQ, chez qui la profondeur de la pensée rachète amplement ce que le style pourrait avoir de moins agréable. Notons enfin qu'outre la langue indigène Mgr DE CLERCQ emploie ordinairement le français tandis que le P. BITTREMIEUX cultive le flamand. Son principal ouvrage, *Mayombsch Idioticon*, a été couronné par l'Académie flamande de Belgique. Mgr DE CLERCQ mourut dans notre maison de repos à Schilde en 1939.

Nos deux écrivains sont avant tout missionnaires ; on ne s'étonnera donc pas que bon nombre de leurs publications consistent en catéchismes ou en livres de piété écrits en langue indigène. Je relève chez Mgr DE CLERCQ 39 livres ou brochures et 81 articles parus dans différentes revues et chez le P. BITTREMIEUX 28 livres ou brochures et 87 articles. Chez Mgr DE CLERCQ, nous ne trouvons pas

moins de 7 catéchismes en tshiluba, éditions successives et continuellement remaniées. Dans le domaine de l'instruction religieuse, nous rencontrons encore une traduction des 4 évangiles et des *Actes des Apôtres*, un commentaire sur la passion de N. S., une brochure sur S. Joseph et un livre de méditations pour religieux et religieuses noires. Ses études sur les langues bantoues se concrétisent en 6 grammaires et 5 dictionnaires. Il édita tout d'abord une grammaire de la langue kanioke et ensuite 5 grammaires du tshiluba. Mais l'œuvre principale de Mgr DE CLERCQ, c'est son *Recueil d'Instructions pastorales*. Il s'agit bien d'un recueil car, originairement, ces instructions avaient été données en diverses circonstances aux missionnaires du Kasāi et n'étaient nullement destinées à former un volume et moins encore à être répandues en dehors du Kasāi. Ce fut à la demande des vicaires et préfets apostoliques du Congo réunis à Léopoldville en 1928 qu'elles furent éditées et divulguées. Enfin, l'ouvrage épuisé fut réédité en 1949 par les soins de CEPSE, dix ans après la mort de l'auteur. Dans ces pages, pleines de sens, l'âme noire est analysée jusque dans ses plus intimes profondeurs ; on y sent toute la sympathie d'un pasteur dévoué comme aussi toute la clairvoyance d'un éducateur averti. Mgr DE CLERCQ en déduit les conclusions qui s'imposent pour ce qui regarde l'enseignement religieux à donner aux païens et aux néophytes. Cet ouvrage confirme à sa manière le choix de l'I. R. C. B. qui, en 1930, avait reçu Mgr DE CLERCQ comme membre associé de sa Section des Sciences morales et politiques.

L'œuvre littéraire du P. BITTREMIEUX est aussi avant tout missionnaire. Sa pensée va aussi en premier lieu à l'éducation du noir : nous comptons parmi ses œuvres un catéchisme en kiyombe, 5 livres de prières, une traduction des paraboles de N. S. et une sorte de petit traité apologetique dans lequel il fournit une réponse adaptée aux principales objections que font certains Congolais contre

la Religion. Mais tandis que Mgr DE CLERCQ s'attache, de préférence, à l'analyse de l'âme bantoue, le P. BITTREMIEUX est le folkloriste du Mayombe. Citons en ordre chronologique ses *Mayombse Namen* dans lesquels il recherche le sens et la valeur qu'attachent les noirs à certains noms de personnes, ses *Mayombse Schetsen, Vertellingen uit de Mayombe, Mayombsch Idioticon* et *Mayombse Volkskunst*. D'allure plus générale, son *Symbolisme in de Negerkunst* se rattache encore cependant au folklore mayombien. Mais son chef-d'œuvre dans ce genre est sans contredit le *Mayombsch Idioticon*. Dans sa préface, l'auteur l'appelle un « *folkloristisch taalboek* », une sorte de dictionnaire folkloriste. Des notes ethnographiques et linguistiques y replacent chaque mot dans son cadre indigène, si je puis dire, pour en faire ressortir tout le sens et toute la richesse. Se rapprochant ici un peu de Mgr DE CLERCQ, le P. BITTREMIEUX analyse l'âme indigène pour mieux faire comprendre sa langue. Il est très probable que le P. BITTREMIEUX nous aurait donné encore plusieurs ouvrages fort intéressants mais en 1944 un incendie, survenu à la mission de Mbata-Mbenge, réduisit tous ses manuscrits en cendres. Il s'était proposé de les recomposer mais la mort l'a surpris avant qu'il n'ait pu mener à bien son entreprise.

Si nous nous demandons maintenant quelle fut la pensée de ces deux auteurs sur les possibilités d'ascension du noir, je ne sache pas qu'elle se trouve exprimée quelque part dans leurs écrits et cependant elle en jaillit, pour ainsi dire, à chaque page. Tous deux connaissent à fond les virtualités de l'âme bantoue et sont profondément convaincus que la voie du progrès lui est largement ouverte. Sans être entachée d'exagération ou de naïve admiration, l'estime que le P. BITTREMIEUX professe pour l'art au Mayombe prouve sa foi en son développement ; la littérature orale qu'il recueille soigneusement et goûte admirablement, témoigne de ses espérances.

Quant à Mgr DE CLERCQ, il semble que ce serait faire injure à sa mémoire que de poser seulement la question. Lui qui fut le grand promoteur du clergé autochtone, le fondateur de deux congrégations religieuses indigènes à l'usage desquelles il n'a pas hésité à éditer un livre d'oraison mentale, lui qui a entrevu avec joie l'entrée au Carmel de jeunes filles noires de son vicariat, ne pouvait douter un instant des possibilités ascensionnelles de l'âme bantoue.

La vie de ces deux hommes entièrement consacrée à l'élévation spirituelle des noirs prouve d'ailleurs leurs convictions plus éloquemment que ne le feraient les plus beaux discours.

F. SCALAIS,
Missionnaire de Scheut (1).

(1) Depuis qu'il a rédigé les pages qu'on vient de lire, le R. P. Scalais a été élevé à l'Épiscopat et chargé du vicariat apostolique de Léopoldville.

Un fils de Saint Benoît :

MONSEIGNEUR DE HEMPTINNE

Né au temps de l'Avent, en l'an de grâce 1876, dans une famille patricienne gantoise, neveu d'un Hildebrand, zouave pontifical devenu bénédictin, abbé de Maredsous, de Saint-Anselme de Rome, de Grotta-Ferrata, et primat de son Ordre au vœu de Léon XIII, et d'une Dame Cécile, première abbesse de Sainte-Scolastique de Maredret, frère du mystique Dom Pie dont il publiera le *Journal*, Félix de HEMPTINNE, candidat en philosophie et lettres, quitte un beau jour Louvain et se rend à Maredsous. Il y reçoit la bure noire et le nom de religion de l'Apôtre bien-aimé. Son noviciat achevé, ses vœux religieux émis, Dom JEAN se rend à Rome d'où il revient docteur. Rentré à Maredsous, il est chargé de cours à l'École abbatiale et enseigne, de surcroît, aux novices, l'histoire des Pères du Désert, les Paul et les Antoine, les Pachome et les Hilarion. Deux ou trois ans plus tard, il est maître des novices à Saint-André-lez-Bruges, l'abbaye missionnaire fondée pour subvenir aux besoins du Brésil par l'évêque d'Olinda, Dom Gérard VAN CALOEN, mais que sollicite déjà, sans doute, notre Congo. Le 6 août 1910, Dom JEAN se voit désigner par la Sacrée Congrégation de la Propagande pour créer au Congo la préfecture apostolique du Katanga. Il se rend aussitôt sur place, travaille d'arrache-pied le terrain et les âmes, et fait tant et si bien qu'en 1932 sa préfecture, comprenant déjà une dizaine de centres missionnaires et une abbaye proprement dite, est érigée en vicariat et qu'il reçoit lui-même l'onction épiscopale au titre de Milève. A l'occasion de son récent jubilé de quarante ans d'acti-

vité missionnaire, le *Pourquoi Pas ?*, dans son édition congolaise, a présenté Mgr DE HEMPTINNE à ses lecteurs comme le plus combatif des prélats congolais, mais tout en constatant ses hautes qualités administratives, sa vaillance à toute épreuve et son inébranlable fidélité à sa Foi, à son Pays et à son Roi.

On ne saurait le nier : toutes les œuvres écrites de l'évêque de Milève sont discours de combat, comme aurait dit BRUNETIÈRE. Dès 1920, dans un projet de réorganisation administrative du Congo qui sera remis au ministre FRANCK sous le contreseing des dirigeants de la grosse industrie katangaise, il s'en prend à l'instabilité d'un régime sans cesse modifié, à son autocratismes si bien intentionné qu'il soit, et à son formalisme outrancier et défiant. En 1926, il s'en prend à certain fétichisme des droits coutumiers indigènes qui tendrait à priver leur titulaires du Luapula-Moëro de l'exemple, de l'outillage de la loyale coopération économique de certains pêcheurs grecs établis parmi eux. En 1928, il s'en prend à la politique gouvernementale en matière de main-d'œuvre, à l'ambiguïté de certains procédés de recrutement, à l'insuffisance du contrôle officiel en la matière, à tout ce qui menace l'équilibre souhaitable entre les exigences industrielles et les exigences humanitaires dans le domaine envisagé et à la coopération stable des deux races intéressées à l'édification d'une symbiose heureuse. En 1929, il s'en prend aux missions protestantes réunies à Léopoldville en 1928 et qui ont adhéré, sans assez de réserves, à son sens, aux deux principes de la mise en tutelle de toutes les Colonies et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes sans aucune condition préalable de majorité culturelle et politique, et ont, de surcroît, émis certaines prétentions au contrôle de l'évolution des populations congolaises dans le sens indiqué, comme si notre tutelle à nous eût été lettre morte. Il intervient, dit-il, non point par la fenêtre de

quelque sacristie, mais du haut de la colonne de notre Indépendance. En 1929 encore, il s'en prend aux expériences faites en Province orientale, des normes édictées par le ministre FRANCK en matière indigène et dans lesquelles il voit un abandon regrettable du vieux respect léopoldien des coutumes des clans. En 1935, il s'en prend de même au décret du 5 décembre 1933 qui vient de légaliser les expériences critiquées par lui en 1929 et qui, à son sens comme au sens de ses amis katangais et de bien d'autres coloniaux encore, introduisent dans les sociétés indigènes un élément vraiment révolutionnaire.

A lire tout cela, on se scandaliserait peut-être, si l'on ne se souvenait que Mgr DE HEMPTINNE appartient de longue date à la Commission chargée par notre Charte coloniale, de la protection de nos indigènes et investie à cette fin de tous les droits de contrôle, de remontrance et de conseil nécessaires.

D'autre part, si Mgr DE HEMPTINNE entend garder aussi longtemps et aussi intégralement que possible les immémoriaux indigènes à la base de la civilisation mélando-chrétienne de demain à l'éclosion de laquelle il s'active, il ne doute aucunement des aptitudes de ses ouailles à entrer dans les voies que leur prépare son œuvre accordée à la nôtre et, s'il entend aussi que le passage de ses ouailles de l'une à l'autre des deux civilisations en cause se fasse sous la tutelle de son Pays, pour ce qu'il est aux droits du roi LÉOPOLD II, il admet parfaitement que cette tutelle même atténue ses rigueurs au vœu des intérêts des peuples en tutelle qu'indiquera l'événement.

La guerre réservait au prélat katangais l'occasion d'exprimer plus nettement que jamais son souci de conserver aux peuplades indigènes l'équilibre nécessaire à leur conservation et à leur développement.

C'est en 1943 que le prélat crut devoir s'insurger contre la manière dont M. P. TSCHOFFEN, *missus dominicus* du gouvernement belge d'Eaton Square, entendait dissi-

per certains malentendus. Après avoir libéré toute sa pensée sur ce qu'il appelle le malentendu royal et le malentendu belge qui ne viennent pas à notre sujet, il s'en prit à la politique de guerre adoptée au Congo et singulièrement au sacrifice consenti par le gouvernement de tout équilibre entre le salut du paysannat indigène, tribal ou européenisé, et l'alimentation des centres extra-coutumiers en main-d'œuvre.

Le mémoire adressé à MM. PIERLOT et DE VLEESCHAUWER, par-dessus la tête du *missus dominicus* liégeois, déplut d'autant plus qu'il avait été répandu sous l'Équateur avant de parvenir à Londres. Il provoqua des remous dont la petite histoire nous est indifférente, ici. Mais ceci nous importe : l'attitude de Mgr DE HEMPTINNE était dans la ligne de ses attitudes antérieures de 1929 et de 1935 ; elles ont été reprises par un de nos confrères katangais, à la libération, dans un beau livre sur nos dettes de guerre envers les indigènes et elles inspireront sans doute, demain, les commissaires chargés par notre toujours humaniste département des Colonies de restituer aux populations congolaises l'équilibre démographique qu'elles ont perdu.

Je devine qu'à m'entendre quelques esprits grognons me reprocheront de négliger l'influence exercée sur la politique de Mgr DE HEMPTINNE par l'industrie katangaise. C'est d'accord avec elle, en effet, qu'il présenta en 1920, son projet de réorganisation administrative de la Colonie et en 1943, son mémoire au gouvernement belge de Londres. Mais, comment cet homme éminemment sagace n'eût-il pas aperçu dans le milieu d'affaires où il vivait le meunier en état de soigner sa monture dont certains ont parlé et se fût-il refusé à le voir engranger farine en ses greniers ?

Mgr DE HEMPTINNE fut un membre des plus lucide, des plus courageux et des plus agissant de la Commission permanente instituée par la Charte coloniale de 1908

en son article six et chargée par le législateur belge de veiller sur tout le territoire de la colonie à la protection des indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence.

Pour être, peut-être, plus réaliste que d'autres, il n'en reste pas moins un des grands témoins-écrivains de notre humanisme colonial.

J.-M. JADOT.

Sixième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I: *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 239.

Le découvreur du Haut-Fleuve :

HENRY-MORTON STANLEY

Pour tenter d'apprendre comment STANLEY a vu le noir congolais, il apparaît opportun de considérer successivement deux périodes de la vie de l'explorateur. Une première période correspond aux travaux préparatoires à la recherche de Livingstone et à la rencontre d'Ujiji suivies de la descente du fleuve Congo. Cette période va du 10 octobre 1869 — moment où STANLEY est chargé de mission — jusqu'au 9 août 1877, arrivée à Boma. La seconde période correspond à la fondation de l'État du Congo ; soit du mois de janvier 1878 — moment où STANLEY rencontre à Marseille les envoyés de Léopold II — jusqu'au 26 février 1885, marquant la clôture de la conférence de Berlin.

Coïncidence curieuse, chacune de ces périodes couvre environ sept ans. L'une pourrait être appelée la descente du Fleuve ; et l'autre : la montée du Fleuve.

Pour diverses raisons, STANLEY vit différemment le noir congolais, dans chacune de ces deux périodes. Je vais essayer de dire succinctement pourquoi et comment.

* * *

Le 10 octobre 1869, STANLEY est appelé à Paris, par son chef, M. James Gordon Bennett, fils du propriétaire du *New-York Herald*, qui le charge de la mission de retrouver David LIVINGSTONE, alors déjà célèbre comme missionnaire et explorateur anglais en Afrique centrale, et dont on demeure sans nouvelles.

STANLEY vient d'avoir vingt-huit ans. Il est travailleur, tenace, possède une excellente mémoire. Comme toujours, il se prépare sérieusement et part en lisant de nombreux ouvrages consacrés à l'Afrique.

L'issue de l'aventure est de l'histoire. Par Zanzibar et Bagamoyo, STANLEY parvient à rejoindre LIVINGSTONE, à Ujiji, sur les bords du lac Tanganika. Il a ainsi atteint la frontière du futur Congo belge et du proche Urundi, ainsi que leurs ethnies.

La rencontre avec LIVINGSTONE souligne bien le talent d'observation que possède déjà STANLEY, et les nuances de son âme passionnée.

Pour donner toute sa signification à cette entrevue célèbre, il peut ne pas être inutile de rappeler que Livingstone approche alors des soixante ans, dont quelque trente ans d'Afrique noire ; et que, par l'abnégation de ses recherches autant que la grandeur de son âme, il peut être considéré — anachronisme volontaire — comme digne d'un prix Nobel : un Docteur Albert Schweitzer de son temps.

En outre, par ses sacrifices, Livingstone est proche de l'épuisement ; et, avatar inattendu (un vol dont il est victime), menacé de misère immédiate, exactement : de faim.

Ainsi STANLEY, non seulement a retrouvé Livingstone, mais en même temps le sauve.

Dans *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, STANLEY a longuement décrit les circonstances de la rencontre, et le festin qui suivit :

« Livingstone, qui se plaignait d'avoir perdu l'appétit, de ne pouvoir digérer au plus qu'une tasse de thé, de loin en loin [ce qui devenait vrai, par manque de ressources], Livingstone mangeait aussi, mangeait comme moi, en homme affamé, en estomac vigoureux ; et tout en démolissant les gâteaux de viande, il répétait : « Vous m'avez rendu la vie ; vous m'avez rendu la vie ». Nous parlions, nous parlions

toujours ; les mets ne cessaient pas de venir ; toute l'après-midi il en fut ainsi ; et chaque fois l'attaque recommençait ».

Or, voici comment en juge la cuisinière de Livingstone, une indigène spectatrice et narratrice émerveillée, à l'extérieur, de ce festin :

« Halimah, la ménagère du docteur, n'en revenait pas. Sa tête, à chaque instant, sortait de la cuisine pour s'assurer de ce fait, qu'il y avait bien là deux hommes blancs, sous cette véranda, où elle n'en voyait qu'un d'habitude, un qui n'avalait rien. Était-ce donc possible ? Elle qui avait eu peur que son maître n'appréciât jamais ses talents culinaires, faute de le pouvoir ! Et le voilà qui mangeait, mangeait, mangeait encore ! Son ravissement tenait du délire. Nous entendions sa langue courir à toute vapeur et claquer, pour transmettre à la foule le fait incroyable dont elle s'ébahissait ».

STANLEY a retrouvé LIVINGSTONE, le 10 novembre 1871. Réconforté, et à nouveau pourvu de ressources, Livingstone — au lieu de rentrer en Europe, pour se reposer enfin, et comme STANLEY l'en pressentait — reprend ses explorations dans la région des Grands-Lacs ; et y trouve la mort, d'épuisement et de fièvres, au milieu des marais du Lac Bangwelo, le 30 avril 1873, soit deux ans après.

* * *

STANLEY, qui a accompli heureusement sa première expédition, décide alors la seconde consistant à reprendre ou compléter les travaux de LIVINGSTONE ; et expressément : joindre puis descendre le Lualaba, alias « fleuve Livingstone », c'est-à-dire le fleuve Congo. Cette seconde exploration dure près de trois ans : du 11 novembre 1874 au 9 août 1877 ; « 999 jours » comme dit STANLEY.

Les péripéties de cette longue et dramatique expédition dans le centre africain ont été narrées, en détail, dans l'ouvrage : *A travers le continent mystérieux*, de STANLEY, et dans l'*Autobiographie*, publiée par Dorothy STANLEY, son épouse.

L'explorateur s'est, jusqu'alors, surtout trouvé en contacts, en rapport, avec des zanzibarites et des peuplades indigènes de l'Afrique orientale.

Cette fois, il voit et juge les noirs congolais. Il les juge de loin, sans aménité, contraint d'employer fréquemment la force des armes, pour s'assurer, s'ouvrir un passage au milieu de populations que les horribles forfaits des Arabes esclavagistes ont exaspérées contre le blanc.

STANLEY, lorsqu'il s'engage vis-à-vis du *Daily Telegraph* qui l'envoie en Afrique, conjointement avec le *New-York Herald*, fait la remarque qu'il ne peut garantir le succès de l'expédition, car, dit-il : « l'Afrique présente tant de dangers, avec les indigènes, les fauves et le climat ».

Voici des indigènes de cette grande forêt :

« A tous les tournants, ils « téléphonaient » le long du fleuve leurs signaux d'alarme ; les forêts qui couvraient les deux rives s'en rejetaient de loin en loin les échos ; ils frappaient sur leurs grands tambours pour faire appel à une résistance féroce ; de la jungle dans laquelle nous voguions, on décochait sur nous des flèches en roseaux, trempées dans du poison... Quel affreux pays !, dit STANLEY. Les rives, sous leur rideau de hautes forêts vierges, étaient couvertes d'ennemis invisibles et sauvages ; à l'intérieur de chaque buisson, on voyait reluire des yeux brillants de haine ; l'air semblait imprégné de miasmes mortels ! ... Des bois touffus couvraient les rives et les îles. Nous rencontrions souvent des groupements peuplés, mais l'attitude des naturels à notre égard avait généralement un véritable caractère de férocité. Avec l'audace de l'ignorance et leur avidité de cannibales, ils nous assaillaient à chaque étape de troupes toujours fraîches. Seuls quelques petits villages nous laissèrent passer sans nous molester : la plupart détachaient leurs plus braves guerriers qui nous attaquaient avec une aveugle furie ».

Tel était, répétons-le, le résultat des exactions inouïes commises par des esclavagistes arabes. Elles disqualifiaient le blanc.

Poursuivant sa descente du Fleuve, STANLEY est contraint d'engager un violent combat contre les robustes

Bangala. Après avoir décrit, en détail, et avec pittoresque, ce combat d'envergure, STANLEY note :

« Nous nous trouvons dans un monde sanguinaire et je commence à ne plus pouvoir supporter les hordes immondes et féroces qui l'habitent ».

* * *

Combien il changera d'avis, dans la suite, en « remontant » le Fleuve, auprès de mêmes peuplades ; mais, cette fois, en séjournant, se faisant connaître sur place, et de proche en proche ; apprenant à connaître le noir congolais. Il ne dira plus : « Nous en étions arrivés à soupçonner tout ce qui ressemblait à un être humain », mais, en approuvant un passage du *Journal* de LIVINGSTONE :

« Si l'on procède avec douceur et en parlant avec civilité, on peut passer sans danger chez les peuplades les plus sauvages de l'Afrique ».

Lui-même assurera :

« La bienveillance à elle seule renferme des vertus fécondes sur des êtres primitifs, aucune attitude n'exerce un charme plus puissant ».

Ainsi, en descendant le Fleuve, au plus rapidement et en combattant, sans connaître le noir congolais ; puis en remontant le Fleuve, lentement, des années durant, en entrant en contacts prolongés avec de mêmes noirs, STANLEY était parvenu à deux conclusions opposées l'une à l'autre.

* * *

Il se peut, au moins en partie, que le jugement de ses contemporains se soit ressenti de cette contradiction, cependant de bonne foi. Actuellement, soixante-quinze ans après la mémorable traversée de l'Afrique centrale, près de cinquante ans depuis le décès de l'explo-

rateur, analysant objectivement comment STANLEY a vu le noir congolais, on se souviendra — car c'est justice — de son grand talent d'écrivain colonial, de son courage et de sa ténacité insignes ; qu'il sauva Livingstone ; réalisa des découvertes géographiques décisives ; rendit des services éminents à l'État du Congo ; et qu'il conclut lui-même, vis-à-vis du noir congolais, à la primauté de la compréhension humaine et de l'intelligence, sur la violence. C'est bien pourquoi en ce moment, et notamment ici, on se préoccupe d'honorer publiquement sa mémoire (1).

Jean LEYDER.

(1) Le Comité de l'A. E. A. C., s'est vu obligé de raccourcir quelque peu l'intéressante communication de M. JEAN LEYDER, plus développée qu'il n'avait été convenu. On la retrouvera, dans sa teneur intégrale, dans *Le Flambeau*, 36^e année, 1952, n° 2, pp. 188-195.

Un explorateur, écrivain et sculpteur :

HERBERT WARD

D'après le registre d'immatriculation de l'État Indépendant du Congo, WARD serait né le 1^{er} septembre 1864, à Kingston (Irlande). Engagé pour trois ans comme agent, aux appointements annuels de 1.800 francs, le 1^{er} octobre 1884, WARD s'embarqua sur le s/s *Niger*, à Liverpool, le 8 du même mois. Selon la matricule administrative, son contrat fut résilié le 7 août 1886.

D'autre part, la notice rédigée en 1924 par sa femme, M^{me} Sarita WARD, pour la Smithsonian Institution du Musée national des États-Unis, à Washington, porte que ce fut le 11 janvier 1863 « dans l'atmosphère géorgienne d'une paisible rue, proche de Manchester Square, à Londres, que les yeux d'Herbert WARD s'ouvrirent pour la première fois. Ces yeux, « d'un bleu profond, ajoute sa biographe, devaient lui gagner la sympathie et la considération, tout au long de son existence, de qui-conque en rencontrait la douceur lumineuse ».

Que WARD ait vu le jour neuf mois plus tôt ou plus tard, n'a guère d'importance pour notre propos ⁽¹⁾. Dès son débarquement à l'embouchure du Fleuve à la fin d'octobre 1884, WARD se rend aussitôt à Vivi. C'est, à cette époque, la résidence du gouverneur général Sir Francis DE WINTON. Chargé du service des transports, le jeune agent se voit assumer la tâche de recruter les porteurs noirs, nécessaires au convoiement des colis sur la pé-

⁽¹⁾ Voir : *Un artiste dans l'arrière-garde de Stanley : Herbert Ward*, par G.-D. PÉRIER, in : *La Revue belge*, Brux., 15-1-1934, et la notice de Ward par J.-M. JADOT, in : *Biographie Coloniale Belge*, Brux., T. I, pp. 955 et suiv.

nible route des caravanes. Quinze mois après, une autre désignation dirige WARD vers le Haut, au cœur des turbulentes tribus Bangala. Lorsque, succédant à DE WINTON, le gouverneur général JANSSENS décide de remplacer le personnel étranger par des Belges, Herbert WARD redescend dans le Bas-Congo et obtient d'être employé par la « Sanford Exploring Company ».

WARD qui, tout jeune, a déjà parcouru la Nouvelle-Zélande, puis séjourné sous le rude climat de Bornéo, parmi les indigènes dayaks, chasseurs de chevelures, s'est adapté au climat du Congo. Sa curiosité d'artiste aidant, les mœurs et les occupations des natifs trouvent en lui un interprète aussi passionné que compréhensif. Il remplit son carnet de route de notes et de croquis, car WARD écrivain se double d'un infatigable dessinateur.

« J'occupais généralement mes loisirs en Afrique, écrit-il, à prendre des notes, à étudier des dialectes et à dessiner des types indigènes. Ceux-ci, ajoute-t-il, semblent posséder le sens de la forme. Les travaux véritablement artistiques qu'ils exécutent sur leurs armes et sur les souches dans lesquelles ils sculptent leurs statuettes sont preuves tangibles de leur goût pour les arts plastiques ».

Ainsi, bien avant l'emballlement européen pour l'art nègre, un pionnier de la première heure témoignait son admiration à cette esthétique, dont on commence seulement à reconnaître la valeur culturelle, au même titre que le roman ou le gothique. Par l'étude de leurs arts, Herbert WARD pénétrait la mentalité et le cœur des hommes noirs, auxquels s'apparentera sa sensibilité.

Au cours de ses marches et contremarches, WARD rassemble cette merveilleuse collection d'armes et d'ouvrages indigènes divers, qui forme le joyau du Musée national de Washington. Il ne manque jamais en échange du couteau ou du bois sculpté qu'il souhaite acquérir, de donner une poignée de cauris (coquillages servant de

monnaie), l'un ou l'autre mouchoir de cotonnade ou encore une boîte de conserves. On sait si le ravitaillement était modeste, car les envois tardaient ou s'arrêtaient en route ! Eh bien, l'artiste n'hésitait pas à partager son frugal repas pour décider le propriétaire à lui céder une pièce curieuse, une figurine folklorique, dans lesquelles l'imagination émue du blanc devinait, appréciait celle du noir.

Sa sympathie pour les indigènes et la considération de ceux-ci à son égard, permettront à WARD de recruter trois à quatre cents porteurs pour l'expédition organisée par STANLEY à l'effet de délivrer Emin PACHA.

C'est pendant cette longue et harassante campagne que WARD conçut le projet d'exprimer l'âme de l'Afrique sauvage, telle qu'il la comprenait et qu'il saurait la rendre, grâce à ce don visuel, l'un des plus précieux de tous ceux accordés aux humains.

« Mon expérience m'a appris, confesse WARD, que plus on vit avec les Africains, plus se développe en soi l'amour qu'on leur porte. Bientôt les préventions se dissipent. La peau d'ébène perd quelques-unes de ses particularités déplaisantes, car on s'aperçoit qu'elle recouvre un cœur vraiment humain ».

Peu de temps avant son départ du Congo, WARD inscrit dans son journal :

« Vendu mon appareil à Jérôme Becker (l'auteur de *La vie en Afrique*) pour 5 livres sterling de tissus afin de pouvoir acheter quelques curios (indigènes) ».

Et quelques lignes plus loin :

« Pendant ces dernières nuits, j'ai lu l'*Odyssée* d'HOMÈRE dans la traduction de POPE — admirable de sentiment ».

Quels esprits cultivés que ces prétendus cerveaux-brûlés !

Rentré en Europe, WARD se marie et publie en 1890, *Five Years with the Congo Cannibals* qui, vingt ans plus

tard, sera traduit sous le titre : *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale*. En même temps paraît à Londres *A Voice from the Congo*. En 1891, WARD avait déjà publié *Ma vie dans l'arrière-garde de Stanley (My Life with Stanley's Rear Guard)*.

Au contact des imagiers de la brousse congolaise, WARD sentit sa vocation artistique s'orienter vers la sculpture. Cette vocation se précisa vers les années 1900. Les liens d'amitié qu'il avait noués avec le peuple congolais, WARD allait les exprimer d'une manière concrète et talentueuse dans la glaise. Le succès remporté au Salon des Artistes français par son premier envoi, représentant un noir de l'Aruwimi, attira WARD à Paris. On y trouvait plus facilement des modèles nègres et l'atmosphère de la ville-lumière convenait mieux que celui de Londres, à ce tempérament riche du sens subtil des artistes parisiens, attentifs aux formes expressives de la plastique mélanienne.

Pendant dix ans de labeur acharné, Herbert WARD fit rendre à son art l'essentiel de sa carrière nomade à travers les solitudes congolaises. En 1908, il obtint la médaille d'or du Salon des Artistes français pour son « Chef de tribu » et en 1910 pour « L'artiste congolais ». C'était la plus haute récompense jamais octroyée à un statuaire étranger. Ses têtes d'indigènes furent acquises par le Musée du Luxembourg, « Le Féticheur » par le Musée national de Nantes, « Détresse » par la Galerie d'art de Johannesburg.

« En faisant ces machines-là, déclarait WARD, j'avais le désir de représenter quelque sujet symbolique, non pas un morceau réaliste comme ces mannequins de cire d'un musée anatomique, mais une œuvre d'une plastique impeccable, exprimant le sens de l'Afrique ».

Bref, H. WARD rêvait de synthétiser l'Afrique, de traduire l'*épitome* du monde noir, dans une série d'attitudes et de caractères, plastiquement révélés. Il y

consacra toute une vie de dévotion désintéressée, reconnue par l'octroi de la Légion d'honneur, en 1911. L'année précédente, l'artiste avait fait don au Musée de Washington, de ses sculptures et de ses collections congolaises. Il aurait souhaité s'occuper lui-même de leurs rangement et description. Mais la guerre de 1914 survint. D'autres dévouements réclamaient son activité. WARD se dépensa sans compter au front et dans les ambulances. Un de ses fils, l'aîné de 22 ans, fut tué à Neuve-Chapelle. Le cadet, lieutenant-aviateur, tomba dans les lignes allemandes. Épuisé par tant d'efforts et de tristesses, Herbert WARD, comme l'écrivait son épouse, dans cette émouvante biographie d'un vaillant gentilhomme, traduite en français sous ce titre *Herbert Ward, artiste et homme d'action* : « Herbert WARD quitta les siens éplorés pour la dernière de ses aventureuses expéditions, le 5 août 1919 ». Son œuvre sculptée, telle qu'elle est exposée au Musée du Congo belge à Tervueren, demeure un monument, où perdure la mémoire à la fois d'un grand artiste et d'un colonial éprouvé. Cette œuvre enseigne que la colonisation est un art de foi et d'amour.

Gaston-D. PÉRIER.

Un officier, chef de secteur de l'I. E. G. :

JÜRGEN JÜRGENSEN

Le conteur et romancier colonial danois Jürgen JÜRGENSEN a publié une dizaine de livres inspirés du Congo belge, où il a séjourné pendant sept ans. Officier dans l'armée danoise, il entre au service de l'État Indépendant en 1898, à l'âge de 26 ans, en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique. Successivement commandant du poste de police de l'Abir, puis du secteur de Lisaka, il quitta Boma le 2 octobre 1906, pour débarquer à Anvers, fin de terme. Il est alors porteur de l'Étoile de service à deux raies. Physiquement ébranlé par le climat, JÜRGENSEN rentre dans son pays natal pour se rétablir. Au cours de sa convalescence, hanté par ses souvenirs de voyages et de brousse, le broussard ne peut réprimer le désir de les confier au papier. Il devait subir cette sorte de conversion intellectuelle que son célèbre confrère polono-anglais Joseph CONRAD (auquel la critique l'a souvent comparé) confessait, en déclarant : « Avant le Congo, je n'étais qu'un simple animal ».

De fait, à partir de 1907, J. JÜRGENSEN n'est plus qu'un narrateur colonial, dont les descriptions sont accueillies avec faveur dans le public nordique, préparé aux récits de la vie primitive, par son goût pour les textes évoquant les époques glaciaires et préhistoriques. Leur succès n'est pas moindre à l'étranger. Les ouvrages de J. JÜRGENSEN sont admirablement traduits et édités en Allemagne.

Sans doute, dans ses principaux romans, *Christian Svarres Kongofahrt* (Le voyage de Chr. Svarrès au Congo, 1910), *Die grosse Expedition* (La Grande Expédition),

l'auteur souligne-t-il la haute tâche du blanc sous les tropiques. Je ne puis, en passant, m'empêcher de détacher un extrait de la lettre que Jürgen JÜRGENSEN m'adressait en 1937, après la publication de *La Grande Expédition*, où le principal héros ressemblait, à mon sens, à Dhanis.

« Comme l'action du livre, son milieu africain et ses personnages, écrivait JÜRGENSEN, sont symboliques. Les figures belges et scandinaves qui m'ont impressionné jadis, sans qu'elles se soient jamais effacées de ma mémoire, sont celles, en effet, de Dhanis, Chaltin, Lothaire, Henry, Rue, Meyers, Svensson, Adlerstrale, Rahbek, les braves du Manyema, du Nil, de la Lindi, de Kasongo, de Mwana Ndebwa. Le chef de la grande expédition, Bwana Mokubwa, porte le masque de Dhanis, mais sans le représenter. C'est un symbole comme le paysage, comme les événements, formés d'éléments sans nombre, mais vus, vécus, pensés sur le terrain de leurs exploits ».

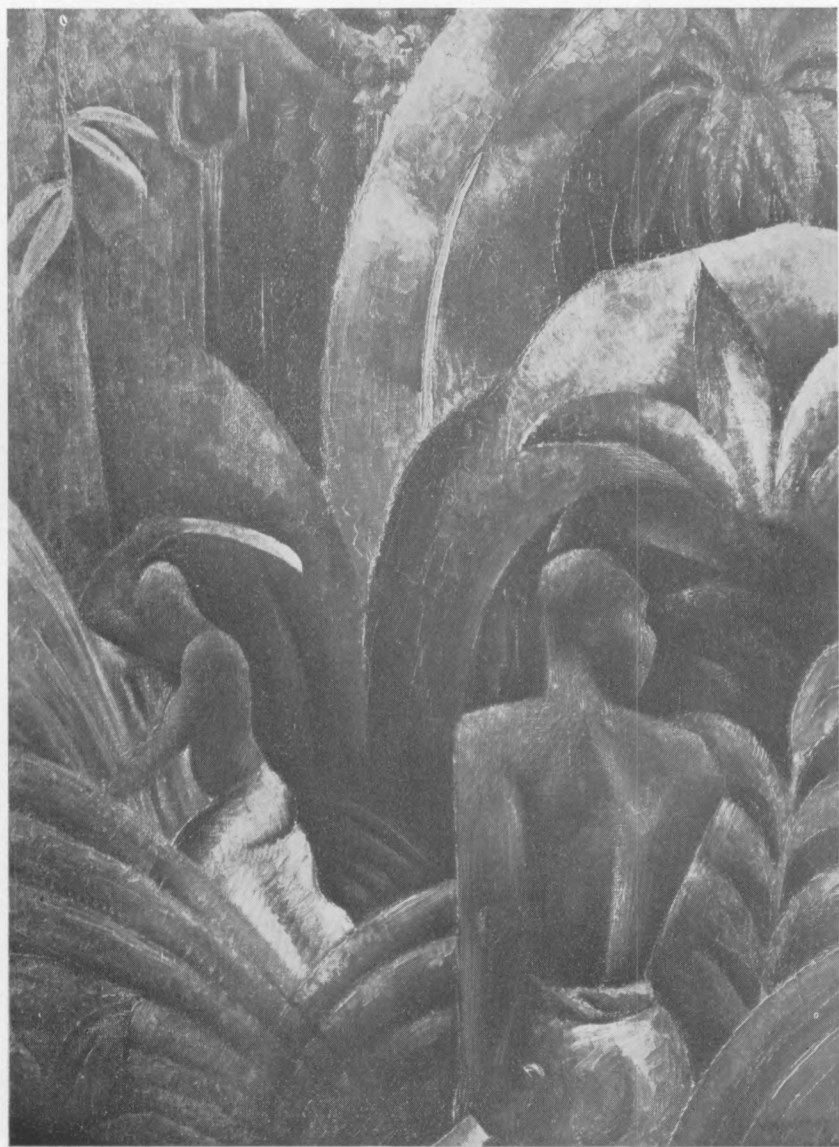
Durant la période passée au Congo par JÜRGENSEN, période qui suivait de près l'époque héroïque, il s'agissait encore d'imposer l'autorité du colonisateur afin d'introduire les bienfaits de la civilisation. Pour dominer avec justice, il faut nécessairement pénétrer la mentalité indigène, savoir peser les mobiles, parfois mystérieux qui la guident. Un roman comme *Lokongo fils de Chef* (*Lokongo, der Häuptlings Sohn*, 1927) reflète l'image animée d'un milieu nègre, où apparaissent en relief les causes et les motifs qui en justifient le comportement.

Une suite d'aventures dévoilent les expériences cruelles rencontrées autrefois par un fils de chef indigène, jusqu'au moment où il s'engage dans la Force Publique de l'État et devient ainsi le protecteur de son village. Les courtes nouvelles principalement, de Jürgen JÜRGENSEN, témoignent de l'art avec lequel il saisit l'élément essentiel d'une scène locale et en dégage la signification psychologique. Notre conteur enregistre les traits marquants et les cerne d'une manière saisissante. Il réussit spécialement dans la peinture des caractères primitifs, énigmes

pour la plupart des Européens. Chez l'explorateur scandinave, une sympathie robuste, dépourvue de tout paternalisme doucereux s'accuse pour les noirs de la savane. Cette sympathie s'exprime d'un ton poignant dans « la mort du boy » que j'ai reproduit en français dans mon anthologie coloniale *Moukanda*. Dans ces pages, tirées de *Fièvres*, un livre au titre suggestif, JÜRGENSEN dépeint l'inquiétude angoissante d'un chef de poste qui veille, près de son boy agonisant. L'écrivain qui a sobrement rapporté cette nuit de deuil, doit en avoir ressenti lui-même les émotions. A coup sûr, il y a intégré une part de cette bienveillance affectueuse qu'il réserve à la race noire, en général. Il a noté également l'humour de cette race, sa cocasserie rustique, — d'une plume aussi aiguisée.

Nommé il y a une douzaine d'années chevalier de l'Ordre royal du Lion, J. JÜRGENSEN n'a cessé, par sa fidélité enthousiaste au Congo des Belges, de répondre à cette haute distinction. Entré aujourd'hui dans sa quatre-vingtième année, seuls son mauvais état de santé et la maladie de sa femme ont ralenti une féconde activité littéraire consacrée à l'entreprise congolaise de la Belgique. Ce sera un honneur pour l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux belges, d'avoir aidé à faire connaître et apprécier l'œuvre remarquable de J. JÜRGENSEN au-delà des frontières scandinaves et germaniques.

Gaston-D. PÉRIER.



11. — Pierre DE VAUCLEROY, Lisière de Forêt.

(Coll. Gouvernement belge.)

Un capitaine au long cours :

JOSEPH CONRAD

Dans le cadre défini et limité de cette communication, je néglige les circonstances particulières qui amenèrent CONRAD à interrompre la navigation au long cours, pour venir à Bruxelles, dans le bureau du capitaine Albert THYS, s'engager au service de la S. A. B.

De son séjour au Congo belge — qui s'étend de juin à décembre 1890 — CONRAD rapportera deux écrits. Une nouvelle, *An Out-Post of Progress* et *Heart of Darkness* (Cœur des Ténèbres), dont la substance, la densité humaine et dramatique font que ce livre demeure, après plus d'un demi-siècle, la plus haute expression littéraire de l'Afrique mystérieuse, le livre de l'Afrique par excellence.

Avant cet intermède congolais, qui devait avoir pour sa vie de marin et sa vie de romancier des conséquences décisives — en favorisant le plein épanouissement de celle-ci, et en mettant une fin prématurée à celle-là — CONRAD, naviguant au long cours, errant sur les sept mers, avait, sur les voiliers, dans les ports lointains et les terres, eu des contacts avec des « indigènes » de divers continents : aux Antilles, au Mexique, aux Indes, en Australie, en Chine. Et l'un de ses célèbres romans de mer, *Le Nègre du Narcisse*, aura comme personnage central James Wait, un noir.

Je souligne, si besoin en est, que l'œuvre de CONRAD toute entière n'est que l'aboutissement, l'expression magnifiée d'une longue et continue expérience. CONRAD n'a point inventé. Ses écrits, tous ses écrits, ne font que prolonger, sur sa table de travail, sa vie de marin,

ne sont que le témoignage précis, l'évocation passionnée d'un dur et magnifique passé, très strictement vécu.

Comment CONRAD a-t-il vu les indigènes de notre Congo ? J'ouvre d'abord *An Out-post of Progress*.

Il s'agit, dans cette nouvelle, d'un quelconque poste commercial, établi à proximité du Fleuve. Deux blancs l'occupent, et il n'est pas sans intérêt, de rappeler, pour les mieux situer dans la sauvagerie ambiante, leurs traits de primaires isolés dans une Afrique congolaise depuis longtemps révolue. Il y a Kayerts, le chef, et Carlier, son adjoint. Tous deux représentent « ce type d'individus incapables (...) dont l'existence n'est possible que grâce à la savante organisation des foules civilisées ». Ce genre d'individus sont de tous les temps. CONRAD, dans cette nouvelle, en campe deux exemplaires à l'état pur, et les conduit vers leur seule fin logique, qui est de mourir tragiquement.

A leurs côtés vivent ou gravitent des indigènes. Il y a Makola, un nègre du Sierra-Leone. Il est comptable, tient bien les livres, mais garde au cœur le culte des esprits malins, et méprise les blancs. Il y a sa femme, une négresse de Loanda « haute de taille et intarissable ». Outre ces noirs venus d'ailleurs, il y a les vrais autochtones de l'endroit. Gobila : un vieux chef d'un village d'alentour. « D'une sombre maigreur, il porte une loque autour des reins et, sur le dos, la dépouille d'un léopard ». Les deux blancs affectionnent « cette vieille créature », l'appellent « le père Gobila » qui semble, lui, aimer tous les blancs, en bloc. Il leur trouve à tous un air très jeune et, entre eux, une ressemblance troublante... Il sait qu'ils sont tous frères et, de plus, immortels... Un premier blanc est décédé dans le poste, mais cela n'a nullement ébranlé sa conviction. Car, sans doute que « ce pâle étranger avait voulu mourir et s'inhumer lui-même pour réaliser un de ces mystérieux projets dont il est inutile de rechercher la raison... ». Sur les deux nou-

veaux blancs, « qui ne forment peut-être avec l'autre qu'un seul et même être », Gobila a reporté son affection aveugle, que les deux agents lui rendent, je l'ai dit. Il est vrai que, la Compagnie ayant coutume de ne pas ravitailler complètement ses postes, c'est la bienveillance de Gobila qui permet aux agents de subsister...

Ensuite, il y a les gens d'une tribu riveraine, qui apportent à l'occasion de l'ivoire. Les voici : la lance à la main, nus, la peau luisante... D'un galbe parfait... Comme ornements, des coquillages aussi blancs que neige et des fils de cuivre scintillants... Des mouvements pleins de noblesse... Les guerriers s'accroupissent sur plusieurs rangs devant la véranda, tandis que leur chef, des heures durant, discute le prix d'une défense... Et l'agent Carlier constatera que ce sont : « de superbes bêtes ; tout en muscles ; les bras sont bons, mais les mollets trop maigres ; ils ne vaudraient rien pour une caravane ; et ils empestent... ».

Dans *Cœur des Ténèbres*, composé en 1898, CONRAD, comme l'on sait, a raconté son aventure personnelle. Ici encore, ici surtout, il n'a rien inventé. L'authenticité du récit est d'un bout à l'autre contrôlable et contrôlée. Tous les personnages en sont identifiés et c'est un jeu, à présent, de leur restituer leur nom patronymique, leur état civil. De ce fait, *Cœur des Ténèbres*, outre son intrinsèque et inégalée valeur littéraire, constitue, pour nous, un document historique, colonial et humain d'une portée considérable.

CONRAD arriva à Matadi le 13 juin 1890, à bord du *Ville de Maceio*, qui transportait les premiers rails et les premières traverses pour le chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool. En allant à Kinshasa, par le chemin des caravanes, CONRAD verra des noirs travailler, et des noirs mourir, vision impitoyable qu'il retrouvera, décantée, huit ans plus tard, en composant *Cœur des Ténèbres*. Exemple :

« Six nègres à la file gravissaient péniblement le sentier. Ils marchaient raides et lents, balançant de petites corbeilles de terre sur la tête... Des haillons noirs étaient noués autour de leurs reins et les bouts leur pendillaient derrière le dos comme des queues. On distinguait chacune de leurs côtes, les articulations de leurs membres étaient pareilles à des nœuds dans un câble (...). Ils passèrent à moins d'un pas de moi, sans un coup d'œil, avec cette totale, cette mortelle indifférence de sauvages malheureux... ».

On sait ce que la construction du rail a coûté en victimes, blancs et noirs. Parmi ces derniers, CONRAD a noté les : « formes moribondes, libres comme l'air et presque aussi diaphanes » ; il en a vu, « dispersés dans toutes les attitudes de l'effondrement et de la contorsion, ainsi qu'on en voit dans certains tableaux de massacre ou de peste... ».

Le 4 août 1890, à bord du *Roi des Belges*, CONRAD part de Kinshasa pour les Stanley Falls, d'où il ramènera, pour le voir mourir à son bord, l'agent Kurtz — énigmatique personnification d'un « Néron de la brousse ». Ici commence cette inoubliable remontée du Fleuve :

« Remonter le fleuve, c'était se reporter aux premiers âges du monde, alors que la végétation débordait sur la terre et que les grands arbres étaient rois... ».

Au long de cette manière de plongeon horizontal dans le Temps, l'Espace et l'Inconnu, — et dont la description précise constitue, au cœur de l'ouvrage, un extraordinaire morceau de bravoure littéraire — CONRAD va à la rencontre d'une humanité résolument primitive. En cours de route, il arrive que le *Roi des Belges* doive enrôler des cannibales. « Des êtres superbes, anthropophages à leurs heures », note CONRAD placidement. Mais le marin, accoutumé à jauger les êtres selon leur rendement à bord, ajoute aussitôt : « Des hommes avec qui l'on peut travailler, et je leur reste reconnaissant ».

Cependant, insensiblement et sûrement il s'enfoncé dans un univers de Genèse attardée. Écoutez :

« La terre n'avait pas l'air terrestre. Nous sommes habitués à considérer la forme entravée d'un monstre asservi ; mais là, on découvrait le monstre en liberté. Il était surnaturel... ».

Or, là-dedans, il y avait cependant des hommes. Comment étaient-ils ? Non, dit tout de suite CONRAD, prévenant l'insidieuse question :

« Non, ils n'étaient pas inhumains ! Voyez-vous, c'était là le pire, ce soupçon qu'on avait qu'ils n'étaient pas inhumains (...) On y arrivait petit à petit : sans doute, ils hurlaient, bondissaient, tournaient sur eux-mêmes, faisaient d'affreuses grimaces, mais ce qui saisissait, c'est le sentiment qu'on avait de leur humanité pareille à la nôtre, la pensée de notre lointaine affinité avec cette violence sauvage et passionnée... — Vilain... Certes, c'était assez vilain... Mais pour peu qu'on en eût le courage, il fallait bien convenir qu'on avait en soi une sorte d'indéfinissable velléité de répondre à la directe sincérité de ce vacarme, l'impression confuse qu'il s'y cachait un sens que vous étiez, vous si loin de la nuit des âges, capable de comprendre... ».

Après cet étonnant dessin en raccourci, relevons — lorsqu'on enlève Kurtz, malade et dément, sur un brancart, pour l'embarquer — l'hallucinante apparition, dessinée en gros plan celle-ci, de cette négresse anonyme, la pitoyable compagne du « Néron », et qui surgit devant le Fleuve, littéralement transportée de la Tragédie antique au sein de la primitivité sans limites et sans âge :

« ... Elle marchait à pas mesurés, drapée dans une étoffe rayée et frangée, foulant à peine le sol d'un air d'orgueil, dans un tintement léger et le scintillement de ses ornements barbares. Elle portait la tête haute ; ses cheveux étaient coiffés en forme de casque ; elle avait des molletières de laiton jusqu'aux genoux, des brassards de fil de laiton jusqu'aux coudes, une tache écarlate sur sa joue basanée, d'innombrables colliers de perles autour du cou, quantité de choses bizarres, de charmes, de dons de sorciers suspendus à son corps et qui étinceaient et remuaient à chacun de ses pas. (...) Et parmi le silence qui

était subitement tombé sur ce mélancolique pays, l'immense sauvagerie, cette masse colossale de vie féconde et mystérieuse, semblait pensivement contempler cette femme, comme si elle y eût vu l'image même de son âme ténébreuse et passionnée... Elle s'avança jusqu'à la hauteur du vapeur, s'arrêta et nous fit face. Son ombre s'allongea en travers des eaux (...). Elle demeura à nous considérer sans un geste, avec l'air — comme la sauvagerie elle-même — de mûrir on ne sait quelle insondable intention (...). Soudain elle ouvrit ses bras nus et les éleva, tout droit, au-dessus de sa tête, comme dans un irrésistible désir de toucher le ciel, et en même temps l'obscurité agile s'élança sur la terre et, se répandant au long du Fleuve, enveloppa le vapeur dans une étreinte sombre. Un silence formidable était suspendu au-dessus de la scène... ».

Je conclus.

Dans ses deux récits congolais, et principalement dans le second, CONRAD a exprimé, avec une puissance et une vérité égales et jamais égalées, « la fascination de l'abominable » telle qu'il l'avait lui-même directement, profondément subie. A première vue, les personnages et figures indigènes, furtives ou longuement présentes, y apparaissent comme des éléments formels, indispensables au décor parmi lequel le récit se déroule. Ils en font intégralement, intimement partie, nés de lui et en fonction de lui, au même titre que l'eau, l'air, la végétation, la luxuriance sylvestre, les accidents éternels de la création visible. Les blancs et les noirs, en présence, sont les uns pour les autres vêtus de mystère comme la Forêt et, comme elle, impénétrables. Deux humanités distinctes, l'une à l'autre indiciblement étrangère, se regardent, cherchant obscurément à démêler quelque fil qui les puisse rapprocher. Les impressions du blanc, quand bien même elles ressortissent, chez l'écrivain, à d'ambiants facteurs physiques, n'en révèlent pas moins une sympathie humaine, élémentaire en l'occurrence, mais nettement formulée et sûre. Chez CONRAD, il est vrai, rien ne s'arrêtait, ne pouvait s'arrê-

ter aux jeux, quelque inouïs qu'ils fussent, des apparences immédiates. Toute vision captée par l'artiste déclenchait sur-le-champ le mécanisme de son aiguë sensibilité — à seule fin d'en nourrir l'œuvre d'art qui lentement, péniblement, allait naître de l'*expérience*. « Jamais, dit-il, — et il importe d'accepter sa parole à la lettre — jamais je n'ai cherché dans le mot écrit autre chose qu'une forme du beau... ». Il était donc dans l'ordre strict que la variété des mers, des terres et des paysages visités, et leurs variétés humaines respectives, constituassent, pour lui, un ensemble de matériaux bruts infiniment précieux, le seul qui valût en face du hautain postulat qu'il ambitionnait. Mais ceci impliquait *a priori* qu'il fût accessible, ouvert à la pitié, à la commisération et naturellement curieux des âmes. Or, dans l'insondable de l'âme africaine, nous le voyons qui opère des coups de sonde prudents, mû par le désir, l'aspiration sensible vers une connaissance qui lui permettra de justifier le comportement du noir, sinon de le comprendre. Car, s'il laisse l'agent Carlier, ce primaire, porter sur les indigènes le sommaire jugement rappelé plus haut (...« de superbes bêtes, tout en muscles », etc.), il évoquera, lui CONRAD, pour son compte personnel, par le truchement de Marlow, son *alter ego* : « ...notre lointaine affinité avec leur violence sauvage et passionnée... ».

Chez CONRAD, d'ailleurs, ces coups de sonde ne sont point subtilité littéraire, ne sont point gratuits. D'autre part, on imagine aisément comment et combien sa vie de marin — qui lui avait tôt appris à se dépouiller de tout et à vivre dangereusement, de plain-pied avec les mystères des mers, du monde et des hommes — comment et combien cette vie de marin l'avait idéalement préparé, avant que d'abandonner la mer sans limite pour l'espace restreint de sa table de travail, à cette ultime rencontre avec l'indigène congolais tel qu'il était il y a soixante ans.

encore, et à tirer de cette confrontation des images inoubliables dont la vérité humaine n'a point fini de nous émerveiller, ni de nous déconcerter. Car s'il est vrai, selon ses propres dires, que l'esprit de l'homme contient tous les possibles, parce que tout est en lui, tout le passé comme tout l'avenir, il peut contenir aussi, et contenait dans le chef de Conrad — grâce insigne sans égale — la source et l'explication des infinies et secrètes correspondances qui existent entre un homme déterminé, les êtres et les choses.

Mais cette grâce-là relève d'un royaume indiciblement suprême et fuyant, et dont, à bien peu d'entre nous, il est donné de posséder, en même temps que la hantise, la clef merveilleuse...

José GERS,
de l'Académie de Marine.



12. — Herbert WARD, Les Bantous « The forest lovers ».
(Musée de Tervueren.)

Deux agents de la N. A. H. V. hollandaise :

HENRI VAN BOOVEN ET ALFONS VERMEULEN

On peut se demander si les écrivains étrangers qui ont écrit sur le Congo occupent bien la place qu'ils méritent dans nos lettres coloniales. Ce sera sans doute un des mérites de l'A. E. A. C. B., dans ce cycle de conférences, de leur avoir consacré toute une soirée. Il m'incombe d'étudier ici deux écrivains coloniaux d'origine hollandaise, Henri VAN BOOVEN et Alfons VERMEULEN, mais dont le premier reçut le jour de mère flamandaise belge. L'un et l'autre servirent au Congo belge la puissante maison de commerce hollandaise *Nieuwe Afrikaanse Handelsvennootschap*, l'un à partir de 1898, l'autre à partir de 1899, et l'un et l'autre furent en relations étroites à la fois et constantes avec nos indigènes jusque dans les villages les plus reculés de la brousse.

* * *

Le livre *Tropenwee* de VAN BOOVEN est une longue plainte, mais une de ces plaintes auxquelles on peut appliquer le vers d'Alfred de Musset :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

et cette longue plainte est peut-être un chef-d'œuvre. C'est l'œuvre par laquelle, à l'instar de CONRAD, l'écrivain est entré dans la carrière des lettres. Il la fera suivre, entre 1904 et 1933, de plus d'une douzaine d'ouvrages d'imagination ou de reportage.

L'action de *Tropenwee* tient toute à un voyage, par les voies que l'on sait, de Belgique au Congo, voyage dont

le héros entasse en quelques semaines tellement d'imprudences qu'il faudra dès avant Kwamouth, sur le bateau du Fleuve qui l'emmène vers le haut, décider son rapatriement, grièvement atteint de malaria.

Sur ce mince canevas, VAN BOOVEN a pu tisser, à petits points serrés, une œuvre évocatrice de nos vieilles tapisseries. C'est que, pour dépeindre splendidement la nature congolaise, émettre des aperçus et des réflexions révélatrices d'une intelligence subtile à la fois et nourrie, nous faire partager avec émotion ses sensations, ses souffrances et les sentiments qu'elles lui inspirent, il utilise comme une soie, une langue infiniment souple, aux tons riches et harmonieux.

Il va de soi, pourtant, qu'avec une expérience du Congo aussi réduite que fut la sienne, VAN BOOVEN ne pourra se permettre de nous révéler grand-chose des indigènes. De leur langage, a-t-il compris autre chose que le « *Mbote, mundele* » par quoi les négresses rieuses le saluent ? Malgré cela et pour cela même, peut-être, il dépeint ces indigènes objectivement, physiquement, dirai-je, sans manifester ni attirance ni répulsion. Mais les descriptions qu'il nous en donne, si réalistes soient-elles, ne manquent point d'allure.

Épinglons cette esquisse d'indigènes accroupis autour du feu, la nuit, et qui chantent :

« Links van de factorij, waar, tussen de moestuinen, de hutten der negers lagen, flikkerde het schijnsel van de vuren, die rustig knetterend, hel wapperden, uitgevend een roodlichtenden gloed, die, maar enkele stappen ver, vagelijk ondeinde de zwarte gehurkte gestalten en de angstig grijpende takken van roerloos geboomte. Een neger begon, stil en den gloed kijkend, een donker gezang. Een ander deunde mee in, toen nog een, en toen weer een ander. Droef klaagde de zang aan, klom weg in den diep ademenden, geheimvol levenden nacht, het geluid beefde en trilde, smartelijk beroerend, dwalend heen door de lage heesters, zwevend tot de toppen der bloemdragendetulpenboomen, heenweenend over de welheid van het snel voortschietende water » (pp. 148-149).

Et cette rencontre avec un groupe de femmes noires :

« Een troep lachende negervrouwen, waarvan de twee jongsten hare boezems onbedekt droegen, daalde met korven vol vruchten, de helling neer, de bloote teenen wijd spreidend bij het inhouden hunner wiegelende schreden. Zij zagen den witte die met zweetend gelaat even stil stond om hen voorbij te laten gaan. Groot en wit lachten de tanden tussen hare sterke gekrulde lippen, terwijl hare donkere stemmen, het vriendelijke : *Botte, Botte, Mendelle!* zeiden. Een doffe, spijjtige smertelijkheid knelde hem de keel. Daar ging het volk weer, het sterke volk van het land, die krachtige, jonge vrouwen die, als uitdagend wiegend in de heupen, hunne volheid van leden toonden en daar volgden de groote, sterke negers, de pano's geslagen over hunne schouders. Ferm en vastberaden stapten de magere, pezige beenen, en smeten zij de hardheid van hunne kijvende, woedende stemgeluiden jooreen. Zij waren voorbij. Alleen het witte stof bleef wemelen, werd in den wind voortgedreven en tintte de bladeren en de bloesems van de boomen grijs » (p. 223).

Ou cette pochade encore que je me risque à traduire, bien que le charme du texte tienne tant au choix des sons :

Mundele était un nègre petit et grassouillet, originaire de Loanda, qui lui volait constamment de son chocolat, de ses chemises, de ses mouchoirs, de ses chaussettes, de ses cartouches, de son savon et même de ses flacons de *Fruit Salt*. Mundele avait la peau luisante et malodorante, sentant le piment avarié. Tout le long de la journée, il se frottait les dents avec un brin de bois et comme il se faisait fréquemment rosser par les autres boys, il avait toujours les yeux larmoyants. Lorsqu'on avait besoin de Mundele, personne ne parvenait à le trouver ; mais il réapparaisait furtivement... quand il n'y avait plus rien à faire (p. 190).

Malgré sa clairvoyance ou, peut-être, à cause d'elle surtout, l'auteur n'arrive pas à comprendre le comporte-

ment dur jusqu'à la cruauté, parfois, de certains blancs. La description qu'il nous en donne froidement vaut toutes les tirades de toutes les éloquences. C'est ainsi qu'il oppose à l'absence de cœur dont témoignent la plupart des Hollandais qu'il rencontre, la cordialité des Belges, dont il souligne cependant l'allure parfois bruyante jusqu'à vulgarité. Dans ce livre édité en Hollande en 1904, on se sent poussé à rechercher tout ce qui pourrait incriminer notre œuvre coloniale alors tant attaquée. On n'y trouve, et dans les dernières pages, seulement, qu'une seule histoire de cruautés envers les indigènes où un agent de l'État Indépendant du Congo fasse figure de héros, mais elle est racontée par un mécanicien pris de boisson et que son ivrognerie a fait renvoyer en Europe.

Et s'étonnera-t-on de ce que le héros de *Tropenwee*, débarquant à Anvers, par un matin de janvier, faible et grelottant, sans argent ni manteau, tout lui ayant été volé pendant sa maladie, donne cours à quelque amertume et se demande si la riche cargaison de caoutchouc et d'ivoire que ramène le *Léopoldville* vaut bien tant d'efforts et de souffrances ?

Aussi bien, pouvait-on prévoir en 1904, les développements magnifiques, économiques, sociaux et spirituels qu'allait prendre, au cours des dix lustres suivants, notre œuvre de colonisation civilisatrice du Congo et qu'actuellement, c'est aux descendants des Congolais d'avant la reprise, devenus nos compatriotes, que nous demanderions de consigner par écrit, avant que mémoire ne s'en perde, les souvenirs des premières rencontres sous le ciel équatorial, de deux races d'humains, de deux cultures et de deux civilisations ?

En tout cas l'homme noir n'a en rien répugné à VAN BOOVEN.

Il est peu d'ouvrages, dans la littérature d'inspiration coloniale, qui nous introduisent aussi profondément dans cette Afrique si repliée sur elle-même au seuil de laquelle VAN BOOVEN dut s'arrêter, et qui nous fassent mieux comprendre et aimer l'indigène, que les ouvrages d'Alfons VERMEULEN.

Cet écrivain n'a rien d'un rêveur. Homme d'action, il se sent tout à l'aise dans une ambiance meurtrière pour tant d'autres. Il découvre au Congo le climat idéal, des hommes selon son cœur, une activité qui l'intéresse, une indépendance qui l'exalte.

Dans son livre : *De Pioniersdagen van Chicongo*, nous lisons comment le héros fait ses premières armes et comment ce jeune Hollandais, sans grande formation, se mue sans peine en colonial de bonne trempe. Très aisément, il se met au diapason du milieu, sans toutefois se « négrier », car, tout en adaptant sa manière de vivre à celle de son entourage, en parlant le langage des indigènes, en respectant leurs croyances et leur façon de vivre, il reste le chef, le « blanc » que les indigènes acceptent, respectent et craignent. Après quelques mois d'initiation à son métier, il reste seul à la tête d'une factorerie établie à Ibanshe (Kasai) et, avec l'aide d'un certain nombre de trafiquants ambulants, il fait le commerce de l'ivoire et celui du caoutchouc dans la région des Sapo-Sapo, des Bakete et des Bakuba. Il a, entre-temps, conclu un mariage à la mode indigène avec une toute gracieuse jeune femme noire qui, pendant cinq ans, jusqu'au moment où elle meurt en couches, restera sa compagne agréable, aimante, intelligente, fidèle et dévouée. Laissons-lui la parole :

« Vijf onvergetelijke jaren, rijk aan avontuur, heeft hij er doorgebracht en er ging voldoende energie en invloed van hem uit om hem spoedig de onbetwiste meester van zijn eigen volk en de gevreesde en gerespecteerde Blanke voor de Bakuba te maken. Eens verliep er zelfs anderhalf jaar waarin hij geen anderen Blanke zag. En in alles

werd hij altijd trouw geholpen en bijgestaan door zijn fiere inlandsche vrouw Mulekedi, die als het noodig was, als een furieuse tijgerin voor «haar Chicongo» opkwam; die hem vertroetelde als vrouw en tegelijk als een moedertje, en terwijl ze de tact had, haar jongen, energieke blanken man Heer en Meester te laten waar dat te pas kwam, zoo was toch haar overwicht op hem groot en deed hij niets zonder haar te raadplegen» (p. 122).

L'indigène est le sujet principal du livre de VERMEULEN. Il le décrit dans toutes ses manifestations, ses gestes et ses mobiles. Il nous montre ces enfants de la nature, athlétiques et souples, dévoués et enjoués, confiants et généreux, habiles et artistes. Il n'en ignore cependant pas les défauts, mais ceux-ci sont normaux, dit-il, ces êtres sont exactement comme nous.

«Vreemd, écrit-il, die menschen zijn precies als wij, ook onder zijn mannen zag je dat. Zoo had je Wembo, het type van de zakken-drager, ruw en vulgair; Kabea de Adonis, elegant en in zijn soort de aristocraat; Tjobe, de krijgsman, ijzervreter en eerlijk, de man van zijn woord; Bope, de jonge Bakuba, een geboren kunstenaar en intellectueel en daartusschen had je al de karakters, die men ook onder Blanken aantreft.

» Een Neger heeft een typische manier om zich uit te drukken, die soms verbazend treffend kan zijn. Als Chicongo vraagt, waarom Wembo weer onbeschoft is geweest en den boel in het kampement der werklui heeft opgeschept, dan zegt Tjobe laconiek:

— Dat is zoo zijn manier, Blanke.

» Als hij hem vraagt, waarom de Barwasé zoo eigenaardig in het oerwoud leven, zonder ooit plantages te maken en rusteloos in dat groot, sombere woud rondvagabondeeren, dan zegt Tjobe weer:

— Dat is zoo hun manier, Blanke.

— Bwalewa N'Zambi... De schuld van God... die maakte hen zoo. De beesten hebben hun manieren... en wij menschen hebben de onze... Weten Wij waarom, Blanke?... Alleen God weet het... Bwale wa N'Zambi.

» Ja die Wilde... is precies een mensch als wij... Hij heeft zoo zijn manier... zooals Tjobe het uitdrukt en die manier verschilt bitter weinig van de onze. En «op zijn manier» wordt hij geboren, groeit hij op, heeft lief, neemt zich een vrouw... en als hij niet met haar overweg kan, scheidt hij er van en vraagt de bruidschat terug... Hij krijgt

kinderen, kent vreugde, geluk en verdriet... Hij filosofeert, fantaseert heeft een moraal, zijn passies en driften, zijn folklore en poëzie en een goed begrip van recht en onrecht... Hij is mensch en niets menschelijks is hem vreemd... » (p. 198).

Oui, ce sauvage est exactement un homme comme nous !

Ces quelques extraits montrent assez combien, pour notre ami Chicongo, la découverte de l'Afrique inexplorée et de l'indigène primitif fut une merveilleuse occasion de non moins merveilleuses rencontres.

Le second ouvrage d'A. VERMEULEN : *De Ingang der Hel*, met en scène le héros du premier, mais au cours d'un second séjour au Congo. Considéré par ses chefs comme un colonial expérimenté, il se voit confier une expédition particulièrement importante et difficile à laquelle participent deux autres blancs. Il s'agit de reconnaître la Haute-Lobaye et de fonder des postes commerciaux dans ce pays de rivières nombreuses, parsemées de rapides, de hautes forêts denses, sombres et effrayantes, peuplé de tribus sauvages, cruelles et anthropophages, vrai « royaume de la peur ». Dans ces pages, les indigènes n'ont plus toutes les qualités : ils se combattent, s'exterminent et se dégustent !

L'auteur fait toutefois remarquer que les peuplades qui s'adonnent le plus au cannibalisme, aux sacrifices humains et à d'autres atrocités, ne s'avèrent cependant pas inférieures, intellectuellement et matériellement, aux peuplades plus pacifiques et plus tranquilles qu'il a rencontrées ailleurs. Aussi bien les peuples européens eux-mêmes n'ont-ils pas assez récemment prouvé que la cruauté peut s'allier aisément à un haut degré de civilisation scientifique et matérielle ? Et de nous répéter :

« De mensch is overal dezelfde mensch. Alleen de manier waarop hij zijn duistere instincten in toepassing brengt verschilt. Hij is geen engel en hij is geen duivel, maar hij kan beiden zeer dicht benaderen » (p. 37).

Ce serait un jeu de développer ici, par des citations, l'opinion parfois excessivement favorable que VERMEULEN s'est faite de l'indigène et de sa mentalité. Ses livres abondent en digressions sur ces sujets, digressions où il nous livre l'acquis d'une grande expérience, sans doute, mais qui ne vont pas sans nuire à la qualité littéraire de son œuvre où nous crisper également, à la longue, sa constante autoglorification. N'insistons pas sur ces imperfections, non plus que sur certain manque de distinction par quoi son écriture nous rappelle parfois le mot de LYAUTEY : « On ne fait pas les Colonies avec des enfants de chœur ! »

Aussi bien VERMEULEN fut-il de ces hommes d'action, d'esprit lucide et de volonté tenace qu'il fallait en Afrique pour y arracher les peuplades autochtones à certaine barbarie et leur proposer un idéal humain plus élevé. Il est de ceux de ces hommes qui sont allés à l'indigène, la main fraternellement tendue, et lui ont apporté, qu'ils le voulussent ou non, non seulement les richesses techniques de notre civilisation, mais aussi les principes chrétiens dont elle est imprégnée.

Em. VAN GRIEKEN.

Un illustre voyageur :

LE PRINCE GUILLAUME DE SUÈDE

S. A. R. le Prince GUILLAUME DE SUÈDE, Duc de Sudermanie, né le 17 juin 1884, 2^e fils de feu S. M. le roi Gustave V de Suède et de feu S. M. la reine Victoria, née Princesse de Baden, est le frère du présent Roi de Suède et cousin germain de feu S. M. la reine Astrid. Élevé comme cadet de l'École navale, il fut, de 1908 à 1914, marié à S. A. I. la grande duchesse Maria-Pavlovna de Russie.

Sa carrière littéraire, commencée en 1912, débuta par une traduction du poème de HOPE intitulé *The Garden of Kama*. Ensuite, il trouva souvent l'inspiration dans les milieux exotiques de tous les continents, aussi bien que dans sa patrie dont il explora maints aspects inconnus.

Sa création artistique comprend, outre des nouvelles et des récits de voyages, des œuvres lyriques en vers de forme classique ou moderne.

« Toutefois, écrit S. E. le ministre de Suède à Bruxelles, M. de REUTERSKIÖLD, on estime généralement que son talent, inné dans l'illustre famille des BERNADOTTE, réussit le mieux dans les nouvelles du genre de celles recueillies sous le titre *Contes noirs* ».

Ce sont précisément ces *Contes noirs*, traduits du suédois en 1927 par Karin DUBOIS-HEYMAN et Félix FRAPEREAU, et publiés à Paris chez Ferenczi en 1929, qui nous ont appris que le prince GUILLAUME DE SUÈDE accompagna en Afrique centrale une expédition suédoise en zoologie et en rapporta un livre (non encore traduit, sauf erreur) : *Parmi les Nains et les Gorilles* où se mêlent agréable-

ment, paraît-il, le pittoresque et la documentation. Il publia encore plusieurs recueils de poésies dont l'un intitulé : *Noir et Blanc* et un drame, *Sélééné*, pourraient bien être d'inspiration africaine, et les *Contes noirs* dans lesquels :

« L'auteur, disent les traducteurs, s'est attaché à dépeindre d'une façon véridique la mentalité primitive des noirs telle qu'il a pu la connaître par son contact direct et prolongé avec les races africaines. Ames mystérieuses, le plus souvent fermées pour nous ! Subtils effluves et étranges frémissements d'un monde que le progrès moderne nous a révélé dans sa structure extérieure, mais dont la psychologie profonde nous est encore si lointaine ! » (p. 7).

Parmi ces *Contes noirs*, qui sont au nombre de neuf, cinq sont à situer au Congo belge : « Kilongo » (pp. 9 à 38) — « A mi-chemin » (pp. 39 à 68) — « Capitaine Héribot » (pp. 69 à 112) — « Ngombani » (pp. 113 à 128) et « Le Chef » (pp. 214 à 236).

« A mi-chemin » et « Capitaine Héribot » se rapportent principalement à des blancs ; « Kilongo », « Ngombani » et « Le Chef », principalement à des noirs.

Ce sont donc ces trois dernières nouvelles qui montrent le noir congolais vu par le prince GUILLAUME DE SUÈDE.

Et d'abord Kilongo, homme libre cheminant à travers la Forêt :

« Ses pas sont légers ; la vigueur souple de ses muscles évoque celle de lames d'acier. Tout son corps respire la santé. Quand les rayons du soleil arrivent à percer l'opaque feuillée, ils mettent sur son dos et sur sa poitrine des reflets de cuivre. Les pieds nus tantôt, fendent d'un pas hardi et ferme les herbes où scintillent comme des larmes froides, et tantôt, s'insinuent avec une prudence inimaginable entre les branches ou les pierres, évitant d'instinct les épines surnoises et les angles aigus. Autour de ses hanches s'enroule une ceinture d'écorce de malmuba, fixée par un mince ruban de perles de verre indigo, et disposée à simuler, de derrière, un pantalon bouffant. A son cou brillent les mêmes perles bleues tandis que ses poignets sont

ornés de fils de métal uni. A sa cheville droite s'enroule une grosse bague de cuivre, finement ciselée, dont les deux extrémités, en forme de trompes d'éléphant se rejoignent grossièrement : immuable emblème de fidélité et de force dans la famille. D'une main, il tient un arc trapu, de l'autre, un faisceau de flèches empoisonnées dont la pointe est acérée, et le talon fendu pour recevoir les feuilles rigides qui dirigent le vol. Rejetée en arrière, la tête de cet homme exprime le défi. Le crâne brille, complètement rasé, sauf le large bourrelet de cheveux qui s'arque en biais sur le haut de la tête. C'est la marque du guerrier ; elle atteste que toutes les épreuves du tir et de la lance ayant été subies par lui, l'homme est libre d'aller où il veut et qu'il répond seul de ses actes » (pp. 9 et 10).

Ce guerrier aime N' Gangala, « l'amie d'enfance et la sœur de jeux tant de fois querellée, taquinée, mais aussi tant de fois caressée, consolée, soignée lorsqu'une épine, parfois, l'avait blessée au pied au cours de leurs équipées folles dans la forêt perdue » (p. 11).

Lui-même — Kilongo — dépeint l'Éluë assise sur un tabouret sculpté :

« Elle gardait autour du cou l'ornement accoutumé des femmes : un gros anneau fendu par devant, les deux bouts écartés. En outre, une masse de bijoux en fils de cuivre brillant chargeaient ses bras et ses jambes » (p. 15).

Mais Kilongo a un rival : son propre frère et qui plus est, son frère aîné, Baob.

Petite N'Gangala compare ses prétendants :

« L'un (Baob), large d'épaules, lourd en sa démarche, d'humeur taciturne, mais bon et sûr. Un beau visage réfléchi. L'autre (Kilongo), le maintien plus aisé, la démarche plus souple. De taille plus haute, plus svelte, de physionomie plus ouverte. Tout son corps respirant la vie impétueuse de la forêt sauvage » (p. 19).

Intervient le Vieux de la Montagne dont la sentence — sentence irrévocable — accorde N'Gangala à Baob.

A Kilongo, les esprits de l'air donnent le grand feu (le font disparaître) le soir même des épousailles.

Et bientôt après, accomplis les rites de purification

et de réclusion, les époux reparaissent à la lumière du soleil, louant l'Amour et la Vie.

Dans *Le Chef* apparaît Laliomoro, vieux chef noir des noires forêts du Congo, ivrogne ou fou peut-être, et certainement étrange, auquel le prince GUILLAUME DE SUÈDE attribue deux cas de télépsychie consistant l'un, dans une transmission de pensée ; l'autre, dans un dédoublement.

La transmission de pensée : Le Britt, c'est-à-dire le conteur blanc, « un Anglais, de ce type solide et franc que présentent souvent les fonctionnaires des Tropiques », a laissé en arrière son boy Njogu, devenu gravement malade. Son intention est de récupérer sinon le boy, du moins le fusil qu'il lui a confié. Il demande au Chef d'envoyer un courrier entraîné à Njogu pour lui demander de rapporter ou de faire rapporter le rifle. — J'irai moi-même, répond le Chef. — Non. — Ce sera moi ou personne. — Soit !

Le lendemain, le Britt trouve le Chef semblant dormir, en fait ivre-mort. Le surlendemain, et le jour suivant, et le jour d'ensuite, situation inchangée.

Pourtant, le 4^e jour au soir, arrive Njogu en personne, Njogu encore faible, soutenu par un guide, et qui affirme avoir entendu une voix dans le noir dire, très haut, le mot de Bwana pour bom-bom fusil. — Moi comprendre Bwana avoir besoin fusil... Prendre fusil et apporter à Bwana.

C'est l'expérience de Cagliostro multipliée par cent quant à la distance.

Et voici le dédoublement ou « sortie en astral » : Le même Chef a confié une certaine somme en dépôt à l'administrateur du territoire. Le Britt ayant annoncé sa détermination de le quitter à une date correspondant à un 2^e jour de juin, le Chef annonce sa décision d'aller

s'assurer, au centre du district, que son magot est intact. — Mais c'est à 12 jours de marche ! — J'irai tout de même. — Dans ce cas, faisons route ensemble. — Tu ne sais pas quels sont mes chemins. Rappelle-toi le boy.

Or, le 23 juin, au centre, le Britt apprend, de la bouche même de l'Administrateur, qu'il a reçu la visite du Chef, exactement le 3 juin :

« Il est arrivé le soir, quand il faisait déjà nuit. Justement sous cette véranda, après dîner. Il a compté son argent, puis est reparti, sans avoir soufflé mot. — Oui, vous penserez ce que vous voudrez de Laliomoro, mais c'était une singulière figure, et l'on n'en trouve pas comme lui 13 à la douzaine. Et il se passe, en ce Congo, des choses qu'on ne comprendra jamais » (p. 235).

Ngombani est la simple histoire, « ni plus admirable ni plus navrante que mille autres semblables », d'un soldat noir tué, dit une inscription tombale, en secourant son chef blanc blessé.

« A peine peut-on encore déchiffrer ces mots, écrit le prince GUILLAUME DE SUÈDE. Que de choses tiennent pourtant dans cette courte inscription ! Toute la destinée d'un homme ! Dans sa rudesse, elle est plus éloquente que ne le serait une table de marbre, un monument grandiose, des drapeaux voilés de crêpe ou des couronnes de laurier flétri.

» C'est le langage des héros, simple et nu comme leurs actions. L'homme qui est étendu là ne demandait jamais pourquoi ni comment on le commandait. Il agissait aussi naturellement que le soleil se lève le matin et se couche le soir. Il faisait son devoir, poussé par ce sentiment de justice que porte, au fond du cœur, l'enfant de la Nature, mû par cette bonté que, dès l'origine, la Providence a mise dans l'âme de tous les êtres, qu'ils vivent aux clartés boréales du Cercle polaire, ou sous le ciel enflammé des Tropiques ».

Ainsi s'est exprimé S. A. R. le duc DE SUDERMANIE, l'un des meilleurs « ambassadeurs culturels » de Suède en Belgique, en France et dans le monde libre.

LÉO LEJEUNE.

Conclusion

Ce n'est pas sans fierté que je vois s'achever ce cycle d'entretiens en aussi belle audience, nombreuse et attentive, que je l'ai vu commencer. Suivre six conférences où seize orateurs, en trente-quatre lectures, exposeraient de leur mieux ce que cinquante écrivains, au fait de notre action coloniale au Congo, ont pensé de l'homme noir, comment ils l'ont goûté, ce qu'ils en ont attendu, ce dans le cours des trois mois d'un hiver bruxellois gorgé de conférences, de concerts, de spectacles à longueur de soirées, c'était demander beaucoup à ceux que nous invitations à venir nous entendre. J'ose croire, à en juger par la fidélité qui nous est témoignée, que le thème du cycle n'était pas totalement dénué d'intérêt, que les auteurs étudiés dans leurs attitudes intellectuelle, affective et constructive envers les noirs méritaient cette étude et que ceux d'entre nous qui se sont attachés à dégager de leurs œuvres ce qui venait à notre sujet, l'ont fait excellemment. Je ne méconnais d'ailleurs aucunement la bonne fortune que nous avons eue de toucher de nos invitations des Belges intéressés à leur belle Colonie par d'autres éléments que les matières premières que nous peuvent procurer son sol et son sous-sol, les débouchés qu'elle offre à nos fabrications, ses émissions de titres ou, plus spectaculaires, ses tirages de Loterie. Et l'assistance constante à nos six conférences d'une élite des nôtres est une preuve qui s'ajoute à celle qui se déduit des livres de nos conteurs et de nos romanciers, de nos explorateurs et de nos politiques, des tendances humanistes de notre intervention dans le Centre africain.

Car ce sont bien ces hautes tendances-là qui se dégagent des livres que nous avons ouverts et relus publique-

ment au cours de cet hiver. Les précurseurs et les pionniers dont nous vous avons entretenus le 17 décembre, étaient tous de grands « léopoldiens », fidèles comme gueux aux vues humanitaires proclamées par le Roi. Les visiteurs de marque de l'État Indépendant dont nous avons étudié les carnets de voyage le 8 janvier, malgré les partis pris racistes de l'un ou l'autre d'entre eux, n'ont jamais désespéré complètement d'une agrégation possible des noirs à quelque symbiose civilisée où les blancs entreraient avec eux, et se sont unanimement déclarés adversaires de ce que d'aucuns ont appelé : *la manière forte*, comme mode d'éducation de nos pupilles de couleur. Parmi la vingtaine de coloniaux-gens-de-lettres que nous vous avons présentés le 22 janvier et le 5 février, si nous en trouvons un quelque peu hésitant à admettre l'imminence d'une collaboration quasi égalitaire du belge européen et du belge bantou, et quelque peu épris des procédés violents en attendant que sonne l'heure d'un heureux accord, nous comptons des écrivains des plus représentatifs de l'optimisme le plus généreux en l'éminent auteur de *Dominer pour Servir*, en plusieurs courageux et brillants défenseurs de la politique d'intégration et dans celui des nôtres qui consacra jadis tout un recueil de contes à rééduquer les partisans de la « manière forte » et conseillait, dès 1929, aux nations tutrices de peuplades de couleur, de se faire dès ce temps d'une tutelle nécessaire, des pupilles qu'il faudrait un jour émanciper, des amis à jamais. Quant aux missionnaires-écrivains, répéterai-je ici que s'ils voient dans le noir, dans l'ordre de la nature, un homme comme eux et nous, ils comptent en faire un frère, membre comme eux du corps mystique du Christ, dans l'ordre de la grâce. Quant aux collaborateurs étrangers de l'administration léopoldienne ou aux observateurs étrangers de nos accomplissements coloniaux, vous venez d'entendre exposer leur pensée sur le sujet traité au cours de ces soirées.

Une conclusion s'impose nettement à ces études : ce n'est pas en meuniers soucieux du bon rendement de leur âne bûté que nous avons traité nos pupilles de couleur comme on a dû reconnaître que peu d'autres tuteurs de peuplades mineures ont traité les peuplades soumises à leur tutelle. Nos accomplissements congolais n'ont été que la mise en acte de sentiments généreux inspirés par une idée-mère éminemment humaine que dégagent nettement les œuvres de nos écrivains coloniaux.

Dans une élégie sur la mort d'André GIDE que vient d'écrire, en allemand, Ernst GIRGAL, le poète souligne combien l'auteur du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* trouva les noirs humains et pitoyables, comme il chanta la grâce, le rythme et jusqu'à la crasse de leurs corps et comme à leur propos, par amour de la France, il injuria les autorités françaises.

Nos écrivains coloniaux, eux, n'ont jamais dû, par amour pour la Belgique, injurier les autorités nationales. Quand VANDERVELDE lui-même se plaint de quelque atrocité, comme on disait alors, c'est pour en appeler, du Roi mal informé au Roi mieux informé, ou de la rigueur du Droit à la grâce du Roi.

C'est qu'en effet, notre œuvre coloniale est bien, comme je le lisais il y a quelques jours, dans les bonnes feuilles d'un ouvrage en préparation dû à l'un des membres les plus éminents de notre association, notre œuvre coloniale est le grand œuvre de notre dynastie et que notre dynastie n'a jamais cessé de tenir ce grand œuvre pour l'œuvre de l'humanisme le plus élevé qui soit.

LÉOPOLD II voyait dans la colonisation, poursuit notre confrère, une création d'humanité. Il ne manqua point d'attirer l'attention de la Nation sur l'aspect social de la Colonisation et si cet aspect ne dominait peut-être pas éminemment les autres dans son génial esprit, c'est parce qu'il avait les préoccupations urgentes que

l'on sait, d'assurer la conquête du territoire, d'en fixer les frontières, d'en chasser les traitants, d'y asseoir l'administration, de déjouer les entreprises de ses adversaires, etc.

Sous ALBERT I^{er}, le sens social pouvait hausser ses exigences sans plus nuire à la vitalité normale de la Colonie, enfin sortie de cette impécuniosité dont Saint Thomas dit qu'elle gêne la Vertu. Des forces pouvaient, dit mon auteur, devenir antagonistes : le facteur économique et le facteur social. Il fallait, et on le pouvait désormais sans appréhension, veiller à ce qu'elles ne se contrariassent point et à ce que le développement du pays se poursuivît désormais harmonieusement. Quand son fils, le Duc de Brabant, rentra du Congo, en 1925, le Roi-Chevalier se réjouit de ce que le jeune Prince eût constaté au Congo de grands et heureux changements, regretta qu'ils ne fussent pas plus sensibles encore et assura que si l'on avait, jusqu'alors, demandé aux indigènes de nous vendre leurs bras, il fallait désormais, les mettre à même de nous vendre les fruits de leur travail.

Fidèle à ces indications, le Roi LÉOPOLD III se fit le promoteur du paysannat indigène, promoteur peu suivi mais dont les vues se confirment, pourtant, à l'heure qu'il est, par la nécessité où nous sommes de rétablir au Congo l'équilibre qui s'impose entre les centres mangeurs et un paysannat producteur d'aliments !

Quant à S. M. le Roi BAUDOUIN, ce jeune Prince qui nous promettait, lors d'un mémorable déjeuner au Cercle africain, de suivre l'exemple que lui ont donné, par l'intérêt qu'ils n'ont cessé de porter à la Colonie son grand-père et son père, ne voit-il pas son règne s'ouvrir au moment où une Commission présidée par un de nos membres prépare l'assimilation prochaine de nos pupilles les plus évolués à leurs tuteurs et l'intégration progressive des autres, dans une symbiose belgo-congo-

laise, une autre présidée elle aussi par un de nos membres, l'instauration d'un enseignement artistique, artisanal ou académique, et l'organisation économique de l'artisanat, de nombreux milieux, l'organisation d'un enseignement supérieur adéquat, tout ce, au profit de nos pupilles en marche vers l'étoile allumée par nos Rois dans leur ciel.

Nous pouvons donc conclure de notre Cycle que, sous la conduite de ses Rois, la Belgique a fait, fait encore et ne cesse de faire de la Colonisation civilisatrice du Congo une œuvre de l'humanisme le plus élevé qui soit (1).

J.-M. JADOT.

(1) Il va de soi que la tutelle des Belges sur les Congolais évoquée souventes fois dans le cours de cet ouvrage est uniquement la tutelle souveraine que confère au Pays sa succession aux droits de l'État Indépendant du Congo et ne saurait être assimilée à une mission tutélaire dative quelconque, mandat de la feue S. D. N. ou trusteeship de l'O. N. U.

APPENDICE I

Nos conférences et la Presse coloniale belge.

Il nous paraît intéressant de reproduire ici, partiellement du moins, les notules consacrées par la *Revue coloniale belge* aux six conférences composites du Cycle consacré par l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux belges au noir congolais vu par nos écrivains coloniaux.

a) *Sur la Conférence du 17 décembre 1951.*

« Reprenant l'excellente tradition de ses conférences multiples sur sujet imposé, l'A.E.A.C.B. a décidé d'organiser une suite de six causeries sur le thème unique : Le Noir congolais vu par les Écrivains coloniaux. La première séance a eu lieu le lundi 17 décembre, devant une salle comble en la Maison des Écrivains à Bruxelles... Une belle leçon, une non moins belle moralité seront à tirer de cette série de conférence auxquelles leur double intérêt littéraire et colonial est de nature à assurer le succès. Parmi la nombreuse assistance on notait la présence notamment de MM. le général Bureau, vice-gouverneur général honoraire, Sohier, procureur général honoraire, Luc Hommel, secrétaire perpétuel de l'Académie de langue et de littérature françaises, Alex Pasquier, président de l'Association des Écrivains belges, Dhanis, Camille Coquilhat, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 150 du 1.1.1952).

b) *Sur la Conférence du 8 janvier 1952.*

« ... En saluant M. le ministre Dequae, qui honorait cette réunion de sa présence, M. Jadot souligna l'encouragement que celui-ci apportait à l'Association et à ses initiatives... Le Cycle recueille la plus vive attention de nombreux assistants. Parmi ceux-ci se trouvaient, outre M. Dequae, ministre des Colonies, M. Preys, gouverneur honoraire de l'Équateur, M. le conseiller colonial et M^{me} F. Van der Linden, M^{me} Roger Ransy, M^{me} Bruyère, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 151 du 15.1.1952).

c) *Sur la Conférence du 22 janvier 1952.*

« ... Un nombreux et déjà fidèle public, parmi lequel M. Odon Spitaels, représentant le ministre des Colonies, MM. A. Sohier, le général Moulaert, Théo Heyse, Pierre, baron Nothomb, le gouverneur honoraire et M^{me} Maquet-Tombu, Minette d'Oulhaye, ancien président de l'A.E.A.C., etc., assistaient à cette 3^e séance... » (*Revue coloniale belge*, n° 152 du 1.2.1952).

d) *Sur la Conférence du 5 février 1952.*

« ... La 4^e séance de conférences multiples organisées par l'A.E.A.C. et dont l'attrait sur le public se manifeste de plus en plus par le nombre accru des auditeurs, a eu lieu le 5 février ... Un intermède radiophonique, en l'occurrence une interview par l'I.N.R. du Président Jadot à propos de l'initiative prise par l'A.E.A.C., devait agrémenter de manière imprévue la séance à laquelle assistaient notamment MM. le gouverneur général honoraire et M^{me} P. Ryckmans, le général Moulaert, le gouverneur et M^{me} Preys, le procureur général honoraire Sohier, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 153 de 15.2.1952).

e) *Sur la Conférence du 26 février 1952.*

« Honorée de la présence de M. Dequae, ministre des Colonies, la cinquième conférence multiple de l'A.E.A.C.B. a eu lieu... Une même atmosphère instructive avait réuni des auditeurs assidus qui ont marqué leur vive satisfaction aux divers conférenciers » (*Revue coloniale belge*, n° 155 du 15.3.1952).

f) *Sur la Conférence du 11 mars 1952.*

« La dernière conférence multiple avait, comme de coutume, attiré un nombre public... Parmi les personnalités présentes, on notait M. Odon Spitaels, chef de cabinet représentant le ministre des Colonies, M. le vice-gouverneur général Bureau, le général Moulaert, M. A. Sohier, le notaire R. Van den Burght, etc. » (*Revue coloniale belge*, n° 156 du 1.4.1952).

APPENDICE II

Nous croyons bien faire en donnant ci-après la bibliographie des œuvres coloniales des écrivains cités à la barre de notre information, pourvu qu'elles aient été publiées en volume. Le lecteur qu'une bibliographie plus complète intéresserait, pourra recourir utilement aux volumes parus de la *Bibliographie ethnographique du Congo belge*, publiée par le Musée du Congo belge de Tervuren, aux *Tables alphabétiques générales de la Revue Congo* de J. MATON (Bruxelles, Goemaere, 1926) et de E.-J. DEVROEY (Bruxelles, Éditions universitaires, 1941), à la *Table alphabétique générale du Bulletin des Séances de l'I.R.C.B.* (Bruxelles, Avenue Marnix, 1950), à l'ouvrage de M. Th. HEYSE, *Les Eaux dans l'Expansion coloniale belge* (Bruxelles, Van Campenhout, 1939) et aux *Cahiers belges et congolais* (Bruxelles G. Van Campenhout,) (1944- ?) et, spécialement, sur H. M. Stanley, à HEYSE, T. *Centenary Bibliography concerning Henry Morton Stanley, reprinted from the Journal of the Royal African Society*, avril 1943.

- ANCI AUX, Léon, Ekondja ou la vie d'une tribu nègre du centre de l'Afrique (Bruyninx-De Block, Anvers, s. d. 125 pp. ill.).
- , Le Problème musulman dans l'Afrique belge (Brux. Falk. fils, 1949, un vol. in-8° de 82 pp. ill.).
- BECKER, Jérôme, La Vie en Afrique ou trois ans dans l'Afrique centrale (Lebègue, Paris, Bruxelles, 1887, 2 volumes de 500 et 528 pp. ill. et carte h. t.).
- , La troisième expédition belge au Pays noir (Lebègue Bruxelles, s. d., 313 pp., ill.).
- BITTREMIEUX, P. Léo, Mayomsch idioticon (*Bibliothèque Congo*, 1923 et 1927, trois tomes, 917 pp.).
- , Mayombsche Volkskunst (De Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1924, 227 pp., dessins).
- , La Société secrète de Bakhimba au Mayembe (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1936, 327 pp., ill. et carte h. t.).
- , Symbolisme in de Negerkunst (*Bibliothèque Congo*, nouvelle série, Bruxelles, 1937, 83 pp. ill. h. t.).
- , Mayombsche Penneketsen (Édition S. Michel, Bruges, 1914, 165 pp., ill.).
- , Woordkunst der Mayumbe (Standaard, Bruxelles, 1938, 224 pp.).
- , Lied en spel, dans en toneel in Beneden-Kongo.
- , Wit en zwart (Vlaamsche drukkerij, Louvain, 1930).
- , Vertellingen uit Mayombe (Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1923, 160 pp., ill.).
- BULS, Charles, Croquis congolais (Balat., Bruxelles, 1899, 223 pp., III).
- CARTON DE WIART, comte, Mes vacances au Congo (Piette, Éditeur, Bruxelles, 1923, 144 pp., carte h. t.).
- CONRAD, Joseph, Au cœur des ténèbres (suite de « Jeunesse ») (Gallimard, Paris, 1925, 179 pp.).

- , Un Avant-poste de la civilisation (La Renaissance d'occident, Bruxelles, 1925, 53 pp.).
- , Le Nègre du Narcisse (Hachette, Paris s. d. (1950), 256 pp., ill.).
- COQUILHAT, Camille, Sur le Haut-Congo (Lebègue et C^{ie}, Paris, 1888, 533 pp., ill. et cartes h. t.).
- COUROUBLE, Léopold, En plein soleil, voyage à Bankana, la passe de Swinburne (Lacomblez, Bruxelles, 1900, 193 pp., 2 cartes).
- , En plein soleil ; les maisons du juge, le voyage à Bankana (La Renaissance du livre, Bruxelles, 1930, 220 pp.).
- , Profils blancs et Frimousses noires, impressions congolaises (Lacomblez, Bruxelles 1901, 367 pp., ill., h. t.).
- , Images d'outre-mer, Atlantique idylle, carnet de voyage (Lacomblez, Bruxelles, 1903, 232 pp., Ill. h. t.).
- CUDELL, C. A., Udinji, chez les riverains de la Bushimaie (Lacomblez, Bruxelles, 1905, 222 pp.).
- DANCO, Pieter, Ook een ideaal, nouvelle (Siffer, Gand, 1896, 141 pp.).
- DE BOUVEIGNES, Olivier (Léon GUÉBELS), Contes d'Afrique (La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1927, 209 pp., Ill.).
- , Nouveaux contes d'Afrique (La Renaissance du Livre, Paris, 1930, 253 pp., Ill.).
- , La Légende héroïque des Bêtes de la Brousse (Éditions de l'Aucam, Louvain, 1932, 172 pp., Ill.).
- , Un Fruit dans la haie (Édition Universelle, Bruxelles, 1933, 230 pp., Ill.).
- , La Grande Libératrice (Cosmo-Kin, Léopoldville, 1933, 4 pp., portrait).
- , Stèle à la Splendeur meurtrie du peintre Allard l'Olivier (*Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 1933, 20 pp., portrait).
- , Ce que content les Noirs (Collection Durandal, Paris, Bruxelles, 1935, 203 pp.)
- , Chansons d'ébène en langue d'ivoire (Éditions l'Horizon Nouveau, Liège, s. d., 126 pp.).
- , Entendu dans la brousse (Geuthner, Paris, 1938, 208 pp.).
- , L'Anneau de N'Goya (Vromant, Bruxelles, 1938, 52 pp., Ill.).
- , Dans le miroir de mes chansons (Éditions de « Tendances », Liège, 1939, 140 pp.).
- , La Vigne Couronnée, poèmes (L'Horizon Nouveau, Liège, 1939, 178 pp.).
- , Écoute s'il conte... (Collection Lavigerie, Namur, s. d., 180 pp.).
- , Sur des lèvres congolaises, contes (Collection Lavigerie, Namur, s. d., 203 pp.)
- , Poètes et conteurs noirs (Éditions Zaire, Anvers, 1948, 173 pp.).
- , Les Anciens Rois de Congo (Grands Lacs, Namur, 1948, 160 pp., Ill. et carte h. t.).
- , Contes au Clair de lune (Collection Lavigerie, Namur, 1950, 159 pp.).
- , En écoutant conter les Noirs (Collection Lavigerie, Namur (1952), 144 pp., Ill.).
- DE BOUVEIGNES, O. et CUVÉLIER, Mgr. J., Jérôme de Montesarchio. apôtre du Vieux Congo (Collection Lavigerie, Namur, s. d., 216 pp.).
- GUÉBELS, Léon, Aperçu rétrospectif des travaux de la Commission permanente pour la Protection des Indigènes d'après les rapports des Sessions (CEPSI, Élisabethville, 1949, 132 pp.).
- DELHAISE-ARNOULD M. L. (Milou), Amédra, roman de mœurs nègres au Congo Belge (Bruxelles, La Renaissance d'Occident, 1926, 151 pp.).
- DE MATHELIN DE PAPIGNY, Hippolyte, Le coup de Bambou (Libert, Bruxelles, 1922, 243 pp.).

- , Le Coup de Chicotte (Éditions de Belgique, Bruxelles, 1930, 222 pp.).
- , L'Afrique noire, Gris-Gris et tam-tams, poèmes (Éditions de Belgique, Bruxelles, s. d., 54 pp.).
- , Goubere, poste congolais, roman (Éditions de Belgique, Bruxelles, 1936, 184 pp.).
- , Les aventures d'un chercheur d'or, roman (Éditions de Belgique, Bruxelles, 1952, 213 pp.).
- DE PILLECJN, Jef, Bafoe (Erasmus, Ledeberg, Gand 1934, 48 pp.).
- , Mupenzi, de Bemende (*De Vlaamsche Gids*, Algemeen maandschrift, 1935/36, 4 fascicules, 55 pp.).
- DE VAUCLEROY, Pierre, Noirs et Blancs (Éditions de l'Expansion belge, Bruxelles, 1934, 207 pp., dessins).
- DUMONT, Raoul-H., Un Colonial de quat'sous, roman (Éditions de Belgique, Bruxelles, 1935, 204 pp.).
- , Lucienne, roman colonial (Éditions Labor, Paris, Bruxelles, (1936), 190 pp.).
- , Sortilège, roman colonial (Éditions Labor, Bruxelles (1942), 170 pp.).
- DUTRIEUX, P. J., Souvenirs d'une exploration médicale dans l'Afrique inter-tropicale (Paris, Carré, Bruxelles, Monceaux, 1885, 146 pp. in-12° avec carte).
- EKOTONGO (Félicien MOLLE), Peaux Noires, contes et croquis congolais. (Herman, Charleroi, 1924, 152 pp., ill.).
- FRANÇOIS, Albert, Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs (Éditions de Belgique, Bruxelles, 1936, 212 pp.).
- , Congo, terre d'héroïsme (Lebègue, Collection nationale, Bruxelles, 1943, 92 pp., cartes).
- , Route impériale (Office de Publicité, Bruxelles (1949), 135 pp.).
- , Trois chapitres de l'Épopée congolaise (Office de Publicité, Bruxelles, 1949, 87 pp., cartes).
- GUILLAUME DE SÈUDE, Prince, Contes noirs (Ferenczi, Paris (1928), 284 pp.).
- JADOT, J.-M., Poèmes d'ici et de là-bas (Namur, Godenne, 1914, 124 pp.).
- , Sous les Manguiers en fleurs, histoires de Bantous (Éditions des Belles-Lettres, Paris, 1922, 225 pp.).
- , Nous... en Afrique (Éditions de la Revue sincère, Bruxelles, 1926, 223 pp.).
- , Blancs et Noirs au Congo, problèmes coloniaux et tentatives de solutions (Éditions de la Revue sincère, Bruxelles, 1929, 271 pp.).
- , Le Juge et le Sorcier (Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, février 1934, 42 pp.).
- , Apéritifs (Expansion coloniale, Bruxelles, 1934, 221 pp.).
- , L'Enfant à l'Arc, chronique des Bakwale (Expansion coloniale, Bruxelles, 1939, 24 pp.).
- , Contes d'ici et de là-bas (Éditions du Marais, Bruxelles, 1952, 169 pp.).
- JÜRGENSEN, Jürgen, Fieber Afrikanische Nouvelles (Francfort, Rutten et Loening, 1910, 282 pp.).
- , Lokongo, der Hauptlingssohn (Safari Verlag, Berlin, 1927, 304 pp.).
- , Hvide Mandé og sorte Kolk (Gyldendalske Boghandel, Copenhague, 1936).
- , Den Store og den Lille Flod (Gyldendalske, Nordisk Forlag, Copenhague, 1913, 176 pp.).
- , Christian Svarres Congofoerd (Gyldendalske Forlag, Copenhague, 1919, 306 pp.).
- KERELS, Henri, L'arrêt au carrefour, Roman centre-africain (Les Éditions de Belgique, Bruxelles, 1936, 259 pp.).

- , Comme tant d'autres, histoire congolaise. (Les Éditions de Belgique, Bruxelles, 1937, 255 pp.).
- , L'Eden Noir, récit de voyage au Congo belge (Les Éditions de Belgique, Bruxelles, 1939, 140 pp., Ill.).
- LOTAR, R. P. L., La grande chronique de l'Ubangi (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1937, 99 pp., fig.).
- , La grande chronique du Bomu (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1940, 163 pp., cartes).
- , La grande chronique de l'Uele (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1946, 363 pp., Ill. et cartes h. t.).
- , Redjaf (Dewit, Bruxelles, 1937, 55 pp., Ill.).
- MAES, E., Reis naar Midden Africa, (Leuven, Aug. Peeters, 1879, 170 pp. avec portrait).
- MAQUET-TOMBU, Jeanne, Jeannot, gosse d'Afrique (Office de Publicité, Bruxelles, 1935, 123 pp.).
- , Le siècle marche, récit historique (Office de Publicité, Bruxelles, s. d., 230 pp., ill. et carte h. t.).
- MEYERS Dr. J., Le Prix d'un Empire (Dessart, Bruxelles, 1943, 288 pp., carte h. t.).
- MICHAUX, Commandant, Carnet de Campagne, épisodes et impressions de 1889 à 1897 (Falk fils, Bruxelles, 1907, 403 pp., portrait).
- , Pourquoi et comment nous devons coloniser (Misch et Thron, Bruxelles, 1910, 209 pp.).
- , La mise en valeur de notre Colonie (Godenne, Namur, s. d., 71 pp.).
- , Carnet de Campagne, Épisodes et impressions de 1889 à 1897 (Dupagne-Gounet, Namur, 1913, 43 pp., Ill., cartes h. t.).
- MINETTE D'OULHAYE, Marc, Malila, croquis tropicaux d'après nature (Éditions Gauloises, Paris, Bruxelles, 1924, 156 pp.).
- PICARD, Edmond, En Congolie (Lacomblez, Bruxelles, 1896, 232 pp.).
- , Notre Congo en 1909 (Larcier, Bruxelles, 1909, 58 pp.).
- POORTMANS, René, Moeder, ik sterf. Een verhaal uit de Congo (Servire, Den Haag, s. d., 224 pp.).
- ROELENS, Mgr., Notre vieux Congo, 1891-1917, souvenirs du premier évêque du Congo belge (Collection Lavigerie, Grands Lacs, Namur, 1948, 2 volumes de 214 et 193 pp., Ill. h. t.).
- RYCKMANS, Pierre, Dominer pour servir (Dewit, Bruxelles, 1931, 223 pp.).
- , Allo : Congo. Chroniques radiophoniques (Éditions Universelles, Bruxelles, s. d., 157 pp.).
- , La politique coloniale (Éditions Rex (1934), 117 pp.).
- , Messages de Guerre (Larcier, Bruxelles, 1945, 195 pp.).
- , Étapes et Jalons (Larcier, Bruxelles, 1946, 225 pp.).
- , Barabara (Larcier, Bruxelles (1947), 248 pp.).
- SION, Georges, Le Tour du Congo belge en 30 jours (Goemaere, Bruxelles, 1951, 97 pp.).
- , Voyages aux 4 coins du Congo (Goemaere, Bruxelles, 1951, 179 pp.).
- SOHIER, Antoine, Pratique des Juridictions indigènes (Bruxelles, 1932, 72 pp.).
- , Tréfonds, récits d'Afrique (Maréchal, Liège, 1943, 206 pp.).
- , Le Mariage en droit coutumier congolais (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1943, 248 pp.).
- , Yantéa, roman (Maréchal, Liège, 1944, 221 pp.).

- , Tels qu'en eux-mêmes, Récits d'Afrique (Max Arnold, Liège (1948), 232 pp.).
- STANLEY, Henry M., Comment j'ai retrouvé Livingstone, voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique (Hachette, Paris, 1880, 600 pp., Ill. et cartes h. t.).
- , A travers le continent mystérieux (Hachette, Paris, 1879, 2 tomes de 496 et 544 pp., Ill. et cartes h. t.).
- , Cinq années au Congo, 1879-1884, voyages, explorations, fondation de l'État Libre du Congo (Institut national de Géographie, Bruxelles et Dreyfous, Paris, s. d., 696 pp., Ill. et cartes h. t.).
- , La terre de servitude (Hachette, Paris, 1887, 284 pp., Ill. h. t.).
- , Dans les ténèbres de l'Afrique, recherche, délivrance et retour d'Émin Pacha (Hachette, Paris, 1890, 2 tomes de 518 et 484 pp., Ill et cartes h. t.).
- , My dark Companions and their strange stories (Sampson Low, Londres, 1893, 335 pp., Ill.).
- , La vie et les voyages de D. Livingstone (Office de Publicité, Bruxelles, 1928, 172 pp., Ill.).
- , My Kalulu, Prince, King and Slave : A story of Central Africa (Sampson Low, Londres, 1873, 432 pp., Ill.).
- , Lettres de H. M. Stanley racontant ses voyages, ses aventures et ses découvertes à travers l'Afrique équatoriale de 1874 à 1877 (Dreyfous, Paris, s. d. (1878), 320 pp., carte h. t.).
- STANLEY, Dorothy, Autobiographie de Henry-M. Stanley (Plon, Paris, 1911, 2 tomes de 300 et 414 pp., carte h. t.).
- STRAVEN, Égide, Le Fou du Lac et Sinakwabo, roman (Renaissance du Livre, Bruxelles, 1938, 205 pp.).
- , Veillées de Brousse (La Renaissance du Livre, Bruxelles, s.d., (1942), 218 pp.).
- , Kapiri Pi, roman (La Renaissance du Livre, Bruxelles, (1946), 224 pp.).
- TONNOIR, René, La Pierre de Feu (Le Courrier d'Afrique, Léopoldville, 1939, 235 p., ill.).
- , La Taverne des Mers, roman (Le Courrier d'Afrique, Léopoldville, 1941, 354 pp., ill.).
- , Mani, autant en emporte le fleuve, roman (Avenir colonial belge, Léopoldville, 1944, 409 pp.).
- , Le Crépuscule des Ancêtres, roman (Le Courrier d'Afrique, Léopoldville, 1948, 388 pp.).
- VAN BOOVEN, Henri, Tropen wee (Maatschappij voor goede en goed koope lectrur, Amsterdam, s. d., 326 pp.).
- VAN DER LINDEN, Fritz, Le Congo, les noirs et nous (Challamel, Paris, 1910, 380 pp., ill. et carte).
- , Contes sous les Tropiques (Paris, Bruxelles, Londres, A. E. B. 1914, un vol, in-16° de 198 pp.).
- VANDERVELDE, Émile, Les derniers jours de l'État du Congo. Journal de voyage juillet-octobre 1908 (Éditions de la Société nouvelle, Paris, Bruxelles, 1909, 198 pp., ill.).
- , La Belgique et le Congo. Le passé, le présent et l'avenir (Félix Alcan, Paris, 1911, 269 pp.).
- VANDRUNEN, James, Heures africaines, l'Atlantique, le Congo (Buelens, Bruxelles, 1899, 257 pp., ill.).
- VANHOVE, Julien, Essai de Droit coutumier du Ruanda (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1941, 125 pp., Ill. et carte h. t.).

- , Regards sur notre Congo (La Renaissance du Livre, Bruxelles (1943), 228 pp., Ill. et carte h. t.).
- , Essais de Droit coutumier du Ruanda (Brux. Falk. fils, 1941, un vol. in-8° de 126 pp.).
- VAN WING, RP. S. J., Études Bakongo, histoire et sociologie (*Bibliothèque Congo*, n° 3, Bruxelles, 1920, 319 pp., Ill. et cartes h. t.).
- , De geheime sekte van't Kimpasi (*Bibliothèque Congo*, n° 4, Bruxelles (1920), 118 pp., carte).
- , Études Bakongo. Religion et Magie (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, 1938, 301 pp., Ill. et carte h. t.).
- VAN WING, J. et PENDERS, C. (RR. PP. S. J.), Le plus ancien dictionnaire bantou (*Bibliothèque Congo*, n° 27, Bruxelles, 1928, 365 pp.).
- VAN WING J. et SCHOLLER, Cl. (RR. PP. S. J.), Légendes des Bakongo-orientaux (Buelens, Bruxelles, 1940, 93 pp., Ill. h. t.).
- VERMEULEN, Alfons, De Pioniersdagen van Chicongo (De Sikkel, Anvers, 1934, 303 pp.).
- , De Ingang der Hal (Wereldbibliotheek, Amsterdam, 1938, 434 pp.).
- WANNIJN, Jeanne, Une Blanche parmi les Noirs, reportage en Afrique (Peeters, Léau, 1938, 218 pp., Ill. h. t.).
- WARD, Herbert, Chez les cannibales de l'Afrique centrale (Plon, Paris, 1910, 298 pp., Ill. h. t.).
- , A voice from the Congo, comprising stories, anecdotes, and descriptive notes (Heinemann, Londres, 1910, 299 pp., Ill. h. t.).
- , My Life with Stanley's wargard (Londres, Picadilly, Chatto and Wardus 1891).
- WAUTERS, Arthur, D'Anvers à Bruxelles via le lac Kivu, le Congo vu par un socialiste (Office de Publicité, Bruxelles, 1929, 154 pp., Ill. et carte h. t.).
- WAUTERS, Joseph, Le Congo au travail (L'Églantine, Bruxelles, 1924, 226 pp., Ill. et cartes).
- WILMET, Louis, Un Broussard héroïque, le R. P. Ivan de Pierpont, S. J. 1879-1937 (Depuis, Charleroi, Paris, s. d., 444 pp., Ill. et carte h. t.).

Pierre HUBAUT.

TABLE DES LÉGENDES

1. — ALLARD L'OLIVIER, Femme batutsi	12
2. — DUPAGNE, Femme lulua	16
3. — ANDRÉ HALLET, Type mutusi (Ruanda)	26
4. — JACOVLEF, Femme et enfant du chef mangbetu Tuba (Musée de Tervueren)	52
5. — HENRI KERELS, Chef zande (Coll. M. A. De Bauw)	60
6. — FERNAND LANTOINE, Chasseurs en pirogue (environs de Matadi) (Coll. X, Bruxelles)	90
7. — HENRI LOGELAIN, Tête de femme noire	96
8. — CLÉMENT SERNEELS, Femme umuhororo (Byumba)	128
9. — JOANNE TERCAFS, Tête mangbetu (Musée de Tervueren) ..	146
10. — R. P. NICO VANDENHOUDT, Maternité	170
11. — PIERRE DE VAUCLEROY, Lisière de forêt (Coll. Gouvernement belge)	208
12. — HERBERT WARD, Les Bantous « The forest lovers » (Musée de Tervueren)	216

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement	3
Liminaire, par J.-M. JADOT	7
Deux précurseurs : Arnold Maes et Pierre-J. Dutrieux, par J.-M. JADOT	13
Un des premiers explorateurs : Jérôme Becker, par Léo LEJEUNE	17
Un grand administrateur : Camille Coquilhat, par Fernand BER- LEMONT	23
Un grand commis de Léopold II : Le baron Charles Liebrechts, par Gaston-D. PÉRIER	28
Un médecin soldat : le docteur Joseph Meyers, par Léo LEJEUNE	34
Un soldat mémorialiste : Oscar Michaux, par Léo LEJEUNE ..	37
Trois touristes avant la lettre : Edmond Picard, James Vandru- nen et Charles Buls, par J.-M. JADOT	43
Deux témoins de la « reprise » de 1908 : Émile Vandervelde et Fred. Van der Linden, par J.-M. JADOT	49
Trois écrivains politiques : le comte Henry Carton de Wiart, Joseph et Arthur Wauters, par Georges SION	55
Deux peintres écrivains : Henri Kerels et P. de Vaucleroy, par Jules SASSERATH	62
Une journaliste : Jeanne Wannyn, par Léo LEJEUNE	67
Un dramaturge en mission de reportage : Georges Sion, par Léo LEJEUNE	74
Un futur académicien : Léopold Courouble, par Gaston-D. PÉ- RIER	79
Un factorien en savane : C. A. Cudell, par Léo LEJEUNE	83
Un factorien dans la forêt équatoriale : Félicien Molle (Ekoton- go), par Léo LEJEUNE	87

Deux coloniales : Milou Delhaise-Arnould et Jeanne Maquet-Tombu, par Max ROSE	92
Un magistrat, homme de lettres : Joseph-Marie Jadot, par Jean LEYDER	99
Deux ingénieurs des mines : Marc Minette d'Oulhaye et Hippolite de Mathelin de Papigny, par J.-M. JADOT	106
Quelques écrivains coloniaux belges de langue néerlandaise : R. Poortmans, Pieter Danco, Simon Smits et Jef de Pillecyn, par Émile VAN GRIEKEN	113
Deux procureurs généraux : Antoine Sohier et Léon Guébels, par J.-M. Jadot	125
Un grand gouverneur général : Pierre Ryckmans, par Albert MAURICE	131
Un agent de la T. S. F. : Raoul-H. Dumont, par Léo LEJEUNE	136
Un amateur de folklore : Albert François, par Léo LEJEUNE	139
Un délégué de société : Égide Straven, par Raymond CLOQUET	142
Un commissaire de district : René Tonnoir, par P.-E. JOSET	147
Un professeur de faculté : Léon Anciaux, par P.-E. JOSET ..	151
Les missionnaires écrivains, par J.-M. JADOT	159
Un fils du cardinal Lavigerie : Mgr Roelens, par Roger SAUSSUS	163
Un disciple d'Ignace de Loyola : le R. P. Yvan de Pierpont, par Léo LEJEUNE	167
Un dominicain : le R. P. Léon Lotar, par Marthe COOSEMANS ..	172
Un pionnier de la science coloniale : le R. P. Van Wing, par Jean LEYDER	176
Deux apôtres de Scheut : Mgr de Clercq et le R. P. Bittremieux, par Mgr SCALAIS	182
Un fils de Saint Benoît : Mgr J. de Hemptinne, par J.-M. JADOT	187
Le découvreur du Haut-Fleuve : H. M. Stanley, par Jean LEYDER	195
Un sculpteur, explorateur et auteur : Herbert Ward, par Gaston-D. PÉRIER	201
Un officier danois, chef de secteur de l'E. I. C. : Jürgen Jürgensen, par Gaston-D. PÉRIER	206
Un capitaine au long cours : Joseph Conrad, par José GERS	209

TABLE DES MATIÈRES

251

Deux agents d'une compagnie hollandaise : Henri Van Boven et Alfons Vermeulen, par Émile VAN GRIEKEN	217
Un illustre voyageur : le prince Guillaume de Suède, par Léo LEJEUNE	225
Conclusion, par J.-M. JADOT	231
Appendice I : Nos conférences et la Presse coloniale belge	238
Appendice II : Indications bibliographiques, par P. HUBAUT	240

